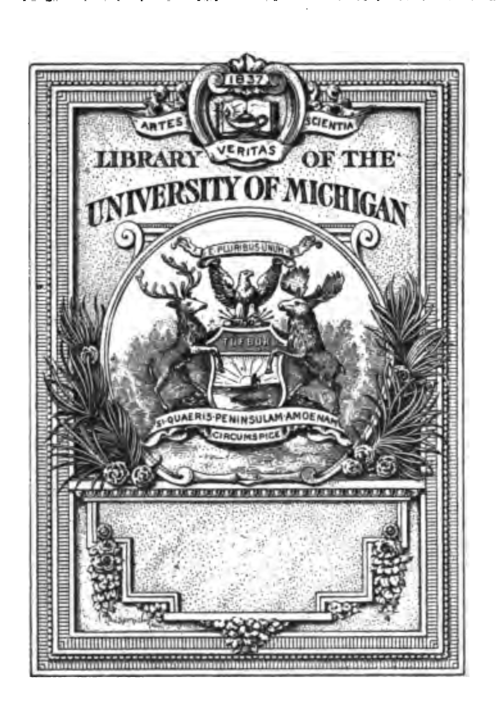
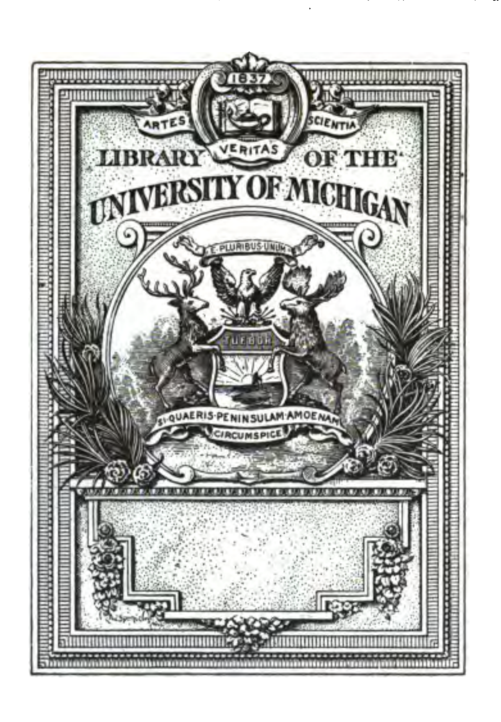

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

# DANS L' TRAIN

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

| | |
|---|---|
| Le druide (*20e édition*). . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| Autour du mariage (*63e édition*) . . . . . | 1 vol. |
| Petit Bob (*22e édition*) . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| La vertu de la baronne (*13e édition*) . . . | 1 vol. |
| Ce que femme veut (*14e édition*). . . . . . | 1 vol. |
| Le monde a côté (*21e édition*) . . . . . . . | 1 vol. |
| Un homme délicat (*22e édition*) . . . . . . | 1 vol. |
| Plume et poil (*17e édition*) . . . . . . . . | 1 vol. |
| Sans voiles (*17e édition*). . . . . . . . . | 1 vol. |
| Autour du divorce (*29e édition*) . . . . . | 1 vol. |

---

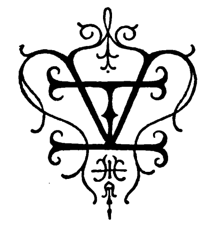
Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

# DANS l'train

PAR

GYP

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
*168, Boulevard Saint-Germain, 168*

1887

609

# DANS L' TRAIN

---

A UN BAL COSTUMÉ : AU BUFFET

M. DE GLASSON, en balayeur Louis XV; trente-huit ans, très grand, élégant, l'air correct et sérieux.

Mlle PAQUERETTE DE LYANE, en Salomé; élancée, blonde, rose, très jolie; marche sans parler au bras de M. de Glasson.

—

M. de Glasson, *à part*. — Pas bavarde, ma danseuse!... et dire que je me suis laissé aller à demander le cotillon!... Ma mère a la rage de me marier... et elle a tort!... Ma femme m'ennuiera... je sens ça d'avance... c'est écrit dans l'air... Voyons?... quoique je n'aie pas très envie d'épouser cette... « entrevue » ci,...

je vais suivre mon personnage jusqu'au bout... Éducation austère — m'a dit maman, — principes sévères... peu ou pas de monde... légèrement sentimentale... veut être aimée pour elle-même!... Qu'est-ce que je vais bien lui dire, à cette innocente jeune personne?... Je ne sais pas parler aux innocentes... le manque d'habitude!... Enfin, je retrouverai bien dans ma mémoire quelques bonnes vieilles phrases... ça fait toujours bien... les jeunes filles doivent aimer ça!... Dommage que ça soit niaison, roucoulant et sentimental, les jeunes filles!... sans ça, ce serait gentil... celle-ci surtout... elle est vraiment bien jolie... et pas mal habillée du tout... de beaux bras, qu'elle montre franchement!... une poitrine qui se dresse... le costume exact... sauf les pieds qui ne sont pas nus... Elle ne parlera pas!... il faut absolument que ce soit moi qui commence... (*Il examine Pâquerette à la dérobée.*)

PAQUERETTE, *à elle-même.* — Pas liant, M. de Glasson... grand Dieu! si j'épousais ce mon-

sieur-là, je crois que je mourrais d'ennui au bout de huit jours!... Il m'a invitée pour le cotillon... et je n'ai pas osé refuser, à cause de maman qui me faisait des signes... Pauvre maman!... c'est son idée fixe, ce mariage!... Il n'est pas laid, du reste, M. de Glasson!... Mais il a l'air sévère... et correct... et moi je déteste les gens corrects!... Maman m'a accablée de recommandations... « Pâquerette, il n'aime que « les femmes raisonnables, instruites, sé- « rieuses!... il a horreur des futilités, du pa- « potage inutile... de la coquetterie... heureu- « ment, toi, tu es modeste, douce, réservée, « timide... tu n'as pas les allures des jeunes « filles modernes!... » Pauv'maman! c'est bien pour lui faire plaisir!... J'ai une faim!... j'espère qu'il va me faire manger quelque chose? Il a l'air indécis... Approcherons-nous du buffet... approcherons-nous pas?... Décidément il n'est pas débrouillard... nous restons là en plan... tous le monde nous passe dessus... Il peut avoir de très grandes qualités,

mais ce n'est pas un mari pour aller dans les foules!... S'il parlait, au moins? je m'ennuierais peut-être moins?... et encore, je n'en sais trop rien!... (*Elle le regarde entre les cils.*)

M. DE GLASSON, *faisant un effort pour parler*. — Je vous demande pardon de ne pas vous mener plus vite au buffet, mademoiselle, mais cette foule est si compacte...

PAQUERETTE. — Oh! je ne suis pas pressée, monsieur... (*A part.*) Est-ce assez niais, cette réponse?... J'espère que oui!...

M. DE GLASSON. — Charmant, ce bal! n'est-ce pas, mademoiselle?...

PAQUERETTE. — Tout à fait charmant...

M. DE GLASSON, *à part.* — Ma tête se brise... je ne trouve pas un mot à articuler!... (*Haut.*) Malheureusement, la chaleur augmente!... Il fait étouffant...

PAQUERETTE, *très grave.* — Les bougies coulent beaucoup!... (*A part.*) Je tâche de me maintenir à la hauteur, mais si ça continue, ça ne va pas être facile!...

M. de Glasson. — J'ai eu le plaisir de vous apercevoir hier au Bois...

Paquerette. — Ah ! oui, je suis montée à cheval hier matin !...

M. de Glasson. — Et, vous comprenez, mademoiselle, que quand on a eu le bonheur de vous apercevoir... on... on ne...

Paquerette, *à part.* — Il ne sortira jamais de cette phrase-là si je ne lui tends pas la perche... et je ne la lui tendrai pas...

M. de Glasson. — Il est impossible de vous oublier...

Paquerette, *modeste.* — Oh ! monsieur ! (*A part.*) Il en est sorti !!!

M. de Glasson. — Aimez-vous à monter à cheval, mademoiselle?

Paquerette. — Beaucoup !

M. de Glasson. — Quel bel animal que le cheval !... Ne trouvez-vous pas? (*S'embrouillant dans sa phrase.*) Cette bête qui... que...

Paquerette, *n'y tenant plus.* — Qui est la plus noble conquête de l'homme...

M. DE GLASSON, *interdit.* — J'allais le dire...

PAQUERETTE, *à part.* — Je le pensais bien...

M. DE GLASSON, *parvenant enfin à faire passer Pâquerette près du buffet.* — Qu'est-ce que vous mangerez?

PAQUERETTE. — Ce que vous voudrez, monsieur...

M. DE GLASSON. — Mais qu'aimez-vous?...

PAQUERETTE, *s'oubliant.* — Tout! et j'ai une faim!...

M. DE GLASSON, *surpris, à part.* — Tiens! elle a bien dit ça! (*Haut.*) Voulez-vous d'abord un consommé?...

PAQUERETTE. — Je veux bien. (*Elle boit de tout son cœur.*)

M. DE GLASSON. — Je suis doublement heureux, en voyant ce bon appétit, d'être parvenu à vous frayer un chemin...

PAQUERETTE, *distraite.* — Fredonnant :

Ne frayez pas, pour retourner en France,
Un aut'chemin que celui de l'honneur....

M. de Glasson, *qui a mal entendu.* — Vous dites, mademoiselle?...

Paquerette. — Rien, monsieur... rien... (*A part.*) Mon Dieu! si maman m'avait entendue!... C'est qu'il a de si drôles de phrases, ce monsieur! toujours des vieux clichés : « foule compacte, frayer un chemin ». S'il s'ennuie autant que moi, je le plains, toujours!

M. de Glasson. — Est-ce que vous aimez la campagne, mademoiselle?...

Paquerette. — Et vous?...

M. de Glasson, *à part.* — Une question au lieu d'une réponse!... Il paraît que toutes les femmes sont les mêmes, innocentes ou autres!.. (*Haut.*) Moi... j'aimais la campagne lorsque je faisais valoir, lorsque j'élevais... mais aujourd'hui que l'agriculture...

Paquerette, *machinalement.* — Manque de bras...

M. de Glasson. — Et surtout d'essor...

Paquerette. — La pensée aussi...

M. de Glasson, *étonné.* — La pensée?

PAQUERETTE, *distraite, mangeant un aspic de crevettes.* — Parce que : « l'essor de la pensée !... » (*A part.*) Allons! bon!... Je ne sais plus ce que je dis!... Ce n'est pas ma faute... c'est ce singulier langage!...

M. DE GLASSON, *à part.* — Elle n'a pas beaucoup de suite dans les idées, mais elle est bien jolie, mangeant ses crevettes!... elle a un drôle de petit bec en pointe!... (*Haut.*) Vous, mademoiselle, je suis bien sûr que vous préférez Paris à la campagne? On aime à s'amuser quand on est au début de la vie...

PAQUERETTE, *entre ses dents.* — A la fleur de l'âge...

M. DE GLASSON. — Vous dites, mademoiselle?...

PAQUERETTE. — Je dis que j'aime aussi la campagne.

M. DE GLASSON. — Sans doute. Vous devez savoir vous occuper, vous suffire à vous-même... Vous êtes, m'a-t-on dit, excellente musicienne...

PAQUERETTE. — Je chante un peu.

M. DE GLASSON. — Je suis certain que vous jouez aussi du piano... j'adore le piano !

PAQUERETTE, *à part.* — Comme ça tombe bien ! Moi qui l'exècre !...

M. DE GLASSON. — J'espère avoir l'honneur d'être admis à vous entendre?...

PAQUERETTE. — Oh ! tant que vous voudrez !... (*A part.*) Il parle comme un discours de réception à l'Académie Française : « Messieurs, l'honneur d'être admis à m'asseoir dans cette enceinte... » Ça doit être rudement fatigant de parler comme ça !

M. DE GLASSON. — C'est, je crois, le mardi que Mme de Lyane reçoit?...

PAQUERETTE. — Oui Monsieur, c'est le mardi... (*A part.*) Que maman « exerce les droits sacrés de l'hospitalité »... J'avais envie de lui répondre ça... Bah !... Il ne s'en serait peut-être pas aperçu !...

M. DE GLASSON. — Ce costume de Salomé vous va à ravir !...

Paquerette, *à part.* — « Sied » à ravir eût été plus dans sa note! la langue lui a probablement fourché.

M. de Glasson. — Et, quoique Salomé soit brune dans la tradition.....

Paquerette, *à part.* — Vlan! « la tradition » manquait! (*Haut.*) Oui... j'aurais dû mettre une perruque noire.

M. de Glasson. — Oh! mademoiselle, cacher vos jolis cheveux blonds!... Mais vous avez au contraire fait un tour de force, en exécutant une symphonie en jaune.

Paquerette, *à part.* — Aïe! J'attendais la symphonie!

M. de Glasson, *continuant.* — Une symphonie en jaune, qui ne nuit pas au blond de vos cheveux; d'ordinaire le jaune ne sied qu'aux brunes...

Paquerette, *à part.* — Le voilà donc, le « sied »!

M. de Glasson. — Il éteint et pâlit les blondes...

Paquerette. — Croyez-vous? (*A part.*) C'est un poncif!...

M. de Glasson, *à part, la regardant.* — Elle est décidément ravissante! Quel meurtre d'empailler ces petites créatures-là! de les forcer à passer toutes au fond d'un même moule! Je me fais le plus banal que je peux, et je me demande si, malgré ça, elle me comprend? Si je risquais un semblant de déclaration... Comment m'y prendre?... (*Haut.*) Mademoiselle?

Paquerette, *qui semble préoccupée.* — Monsieur!

M. de Glasson. — A quoi pensez-vous? Vous semblez rêveuse?

Paquerette. — Je pense que vous seriez bien aimable de m'attraper un petit pain... là-bas, voyez-vous?... un petit doré?...

M. de Glasson. — Voilà, mademoiselle! (*A part.*) Et il y a des penseurs qui se demandent à quoi rêvent les jeunes filles, et des naïfs qui croient que c'est à eux...

PAQUERETTE, *le regardant.* — Et vous, à quoi pensez-vous?

M. DE GLASSON. — Je me dis qu'il doit être difficile... très difficile de vous plaire!...

PAQUERETTE. — Mais oui. Pourquoi me demandez-vous ça?...

M. DE GLASSON, *à part.* — Tant pis! je me lance!... (*Haut.*) Parce que je vous trouve si charmante, que je serais bien heureux d'espérer... que... qu'un jour... vous consentirez...

PAQUERETTE, *riant malgré elle.* — A « couronner votre flamme! »...

M. DE GLASSON, *interdit.* — Vous vous moquez de moi?

PAQUERETTE. — Presque pas!... (*Riant.*) Ah! c'est que ce langage est d'un cocasse! Non là, vrai!... dites-moi que vous ne parlez pas toujours comme ça!... que c'est à mon intention seulement que vous avez sorti ces phrases-là?... ça ne me flattera pas, oh non! mais ça me rassurera... pour vous...

M. DE GLASSON, *saisi.* — Excusez ma gau-

cherie, mademoiselle, mais je ne sais comment vous dire...

Paquerette. — Votre gaucherie, allons donc!... Vous m'avez prise pour une ingénue de *Mossieu Scribe?* Voilà tout!... Comme on sait que vous ne voulez épouser qu'une jeune fille de ce modèle-là, on...

M. de Glasson. — Permettez.....

Paquerette, *continuant*. — On vous a dit que j'appartenais à cette intéressante catégorie. Eh bien! on vous a trompé; vous pouvez causer avec moi et ne pas arborer, pour me parler, un jargon suranné qui me surprend, mais qui ne m'épate pas...

M. de Glasson, *stupéfait*. — Mais en vérité...

Paquerette. — « En vérité je vous le dis!!! » (*Riant.*) vous êtes incurable!...

M. de Glasson. — Savez-vous bien que vous êtes tout à fait déconcertante?...

Paquerette. — Que non!... à présent, surout!... en quoi serais-je déconcertante?... Je ne

compte plus pour vous et vous ne comptez plus pour moi...

M. de Glasson, *voulant protester.* — Mais...

Paquerette. — ... De sorte que nous redevenons nous-mêmes et nous tâchons de nous ennuyer le moins possible, puisque nous devons achever la soirée ensemble... A moins que vous ne préfériez reprendre votre liberté, auquel cas je reprends, moi, mon cotillon.....

M. de Glasson, *la regardant.* — Jamais de la vie!

Paquerette. — Alors, attrapez-moi encore une aile de perdreau... j'ai une faim atroce!... Merci..... Dites donc?... est-ce que, en intriguant beaucoup, vous ne pourriez pas m'avoir un peu plus de gelée?... elle est bonne, cette gelée!... (*Elle passe sa langue sur ses lèvres.*)

M. de Glasson, *riant.* — Vous êtes gourmande?...

Paquerette, *avec âme.* — Oh! oui!... on vous l'a dit?

M. DE GLASSON, *riant toujours*. — Non... je le vois!....

PAQUERETTE, *toute rouge*. — Vous trouvez ça vilain?

M. DE GLASSON. — Je trouve ça adorable, au contraire! (*Il lui enlève sa soucoupe et lui passe une caille au carry.*) Vos petites narines roses s'agitent; vos yeux papillotent drôlement... vos lèvres se retroussent... Ah! vous êtes bien la plus gentille petite gourmande que je connaisse, allez!...

PAQUERETTE. — Et vous, vous ne mangez pas?...

M. DE GLASSON. — Si... tout à l'heure, quand je ne vous regarderai plus... Voulez-vous une glace?.....

PAQUERETTE. — Non... une tranche de melon frappé au marasquin!... et une gaufre... merci...

M. DE GLASSON, *riant*. — Vous ne voulez plus rien?...

PAQUERETTE. — Moquez-vous bien!... je

prends des forces pour le cotillon... Une valseuse qui ne soupe pas, voyez-vous, c'est comme un cheval de course qui ne mange pas son avoine... ça n'a ni cœur ni jambes!... Asseyons-nous pour manger ma tranche de melon, voulez-vous?... (*Elle se dirige vers un S placé dans un angle, sous un palmier.*)

M. DE GLASSON, *s'asseyant en face d'elle sur l'S.* — Alors, vous m'avez trouvé absolument ridicule?...

PAQUERETTE, *souriant.* — Dame!...

M. DE GLASSON. — Oui... c'est vrai... Eh bien, c'est pourtant le désir de vous plaire qui m'a rendu bête comme ça!... On m'avait dit : C'est une jeune fille austère, sérieuse, un peu sentimentale...

PAQUERETTE. — Oh! je sais bien que j'ai une mauvaise réputation... mais je ne la mérite pas!... je suis gaie... bien plus qu'un pinson; rien ne me choque, tout m'amuse; j'aime tout! le soleil, la mer, l'exercice, le plaisir, la vie enfin! .. Je suis telle que je suis, voyez-vous!

avec mes qualités et mes défauts... surtout mes défauts...! mais il me semble qu'en supprimer un seul, ce serait voler Dieu qui me les a donnés... Et vous? racontez-moi votre caractère, le vrai?

M. DE GLASSON. — Moi, je suis insupportable,... égoïste;... je ne veux pas qu'on rie quand je suis de mauvaise humeur, ni qu'on soit grognon quand je suis gai... je suis jaloux quand j'aime... odieux quand je suis malade et terrible quand j'ai mal dormi!...

PAQUERETTE. — Alors, à présent que nous voyons que nous ne pouvons pas nous convenir, causons!... Racontez-moi *le Fiacre 117?*...

M. DE GLASSON. — *Le Fiacre 117?*... Ah! jamais, par exemple!

PAQUERETTE. — J'avais si envie de voir ça!... mais papa n'a pas voulu en entendre parler...

M. DE GLASSON. — M. Prudhomme et moi vous dirons que ça prouve que monsieur votre père est un homme de grand sens... Vous aimez le théâtre?

PAQUERETTE. — Passionnément!... et je ne connais que le théâtre ennuyeux!... Alors, c'est inconvenant, *le Fiacre 117?...* J'ai vu *Tartufe!...* un mardi, par surprise... la voiture n'était pas là... est-ce que c'est plus inconvenant que *Tartufe?...*

M. DE GLASSON. — C'est un autre genre.....

PAQUERETTE. — Ah! vous ne faites pas des réponses compromettantes, vous?... Passons à autre chose. On m'a dit que vous peignez... que vous avez un joli talent... est-ce que c'est vrai?...

M. DE GLASSON. — C'est vrai... je peins... J'aimerais à faire votre portrait... dans ce costume-là...

PAQUERETTE. — La symphonie en jaune majeur?....

M. DE GLASSON. — Ne soyez pas méchante!...

PAQUERETTE. — C'est que c'était si banal!... et ce préjugé antique et bête qui prétend que le jaune ne va qu'aux brunes?... Mais le seul privilège des blondes, c'est de pouvoir, au

contraire, porter toutes les couleurs!.... Une brune est toujours laide en bleu pâle, tandis qu'une blonde n'est pas nécessairement vilaine en jaune... Et le piano?... dites-moi que vous ne l'aimez pas, le piano?... Vous avez dit ça parce que vous pensiez que j'en jouais?...

M. DE GLASSON. — Je l'aime, si vous en jouez...

PAQUERETTE. — Jamais!... Je joue de l'orgue, de la cithare et de la harpe... C'est joli, hein, la harpe?...

M. DE GLASSON. — Je vous entendrai?...

PAQUERETTE, *moqueuse*. — Vous serez admis à cet honneur...

M. DE GLASSON. — C'est à la campagne, que vous travaillez tout ça?...

PAQUERETTE. — Oh! à la campagne, je suis toujours dehors...

M. DE GLASSON. — Mais, à Paris, vous ne devez pas non plus avoir le temps; les visites, les couturières, les amies...

PAQUERETTE. — Je ne fais guère de visites...

et je n'ai pas d'amies... je connais quelques jeunes filles, mais je ne suis liée qu'avec ma sœur...

M. DE GLASSON. — Ah!... (*A part.*) Pas de piano et pas d'amies!!! Mais c'est-à-dire que c'est une femme unique!... (*Haut.*) Est-ce que vous chassez beaucoup?...

PAQUERETTE. — Moi?... Mais imaginez-vous que je ne tuerais pas même une araignée... Oh! non!... ni à tir, ni même à courre!... Ça me fait une peine affreuse!... C'est bête, n'est-ce pas?...

M. DE GLASSON. — C'est pas moi qui trouverai jamais ça! Quand, par hasard, je rencontre mes voisins qui chassent à courre et qui ont perdu la bête... je les remets toujours dans le bon chemin... en lui tournant le dos!... A tir, c'est différent... On ne fait pas souffrir les animaux!...

PAQUERETTE. — C'est vrai, mais c'est moi que ça fait souffrir!... J'ai une peau à laquelle le recul du fusil fait des noirs!... oh! mais, des

noirs!!!... Quand je chassais, j'avais l'air d'une panthère ou d'une dinde truffée, alors, maman n'a plus voulu... parce que, au bal, c'était affreux!...

M. de Glasson, *à part, la regardant avec admiration.* — Le fait est qu'elle a une peau!!! (*Haut.*) Si vous ne chassez ni à tir ni à courre, qu'est-ce que vous faites à la campagne, car les journées sont vraiment longues?...

Paquerette. — Je ne trouve pas ça!... Je monte à cheval, deux chevaux tous les jours; je canote, je joue à la paume, au lawn-tennis; quelquefois nous faisons des rallyes papier... Et puis, je lis, je fais de la tapisserie, je peins des paravents, des plafonds, enfin, je m'amuse... Je n'ai pas le souvenir de m'être jamais ennuyée une minute... moi-même, s'entend, parce qu'on m'a ennuyée quelquefois...

M. de Glasson. — Moi, par exemple, tout à l'heure?...

Paquerette, *avec âme.* — Oh! oui!... Ah!

mon Dieu!... J'ai peur qu'on m'emmène avant le cotillon!...

M. DE GLASSON. — Madame votre mère m'a promis que...

PAQUERETTE. — Maman, oui, mais c'est papa!... Il fait son œil pour s'en aller... là-bas, dans la porte du grand salon!... je le connais bien, allez, son œil de départ!... Eh bien, ça m'ennuie beaucoup, je me réjouissais du cotillon!

M. DE GLASSON. — Et moi donc!...

PAQUERETTE. — C'est vrai! je suis tout à fait à mon aise avec vous depuis que je me suis montrée telle que je suis; comme je sais que vous ne voulez pas d'une femme « *dans l'train* »...

M. DE GLASSON. — Vous croyez ça?...

PAQUERETTE, *interdite.* — Comment, est-ce que...

M. DE GLASSON. — Oui, votre train me plaît infiniment, et si monsieur votre père persiste dans son œil de départ, demain, dès l'aurore, il

me verra poindre pour demander votre petite main... Je la lui demanderais bien ce soir, mais dans ce costume de balayeur...

PAQUERETTE, *le toisant*. — Oui... quoiqu'il soit Louis XV, ça ne serait pas à faire !

# CODE DU MARIAGE

## I

### CONVENANCES

D. — *Quand est-on vraiment prêt pour le mariage de convenances?*

R. — On est vraiment « en condition » pour le mariage de convenances, lorsqu'on est fatigué de la vie de garçon.

D. — *Qu'appelle-t-on être fatigué de la vie de garçon?*

R. — On appelle, en langage parlementaire : « être fatigué de la vie de garçon », être aux trois quarts ruiné, tout à fait même, si on le

2

préfère; être fini, grincheux, fané, malade et surtout complètement écœuré des femmes.

D. — *Que cherchent ceux qui, fatigués de la vie de garçon, se décident à se marier?*

R. — Ceux qui se décident à faire cette irréparable boulette, veulent trouver réunis sur une seule tête (jolie autant que possible) tous les avantages qui constituent le « beau mariage de convenances. »

D. — *En quoi consiste le beau mariage de convenances?*

R. — Généralement, le beau mariage de convenances consiste en ceci :

Prendre une jeune fille de 17 à 21 ans, sortant du couvent, fraîche, innocente, naïve, avide d'apprendre à aimer, et la déposer dans les bras d'un monsieur qui aspire uniquement à un repos laborieusement gagné et devenu absolument nécessaire.

D. — *Toutes les jeunes filles, destinées par les familles prévoyantes au mariage de convenances, sont-elles dans les mêmes conditions?...*

R. — Non ; quelquefois, la jeune fille, au lieu d'être innocente et naïve, est rouée comme une petite potence; au lieu d'être avide d'apprendre ce qu'elle ignore, et d'aimer de tout son cœur et toute sa vie celui qui le lui apprendra, elle s'apprête simplement à mettre en pratique tout ce qu'elle devine, et ne considère le mari que comme l'initiateur obligatoire, imposé par la religion et la loi; comme une sorte de port d'armes qui permet de chasser légalement.

D. — *Croyez-vous qu'il en soit toujours ainsi?*

R. — Oui. De quelque côté que l'on se tourne, on se trouve, au lendemain des mariages de convenances, en face de révélations imprévues, de surprises grotesques. La pauvre fillette honnête et aimante pleure ses illusions perdues; le Monsieur qui s'est marié « pour vivre tranquille » est vaguement inquiet.

D. — *N'y a-t-il que ce genre de mariage de convenances?*

R. — Il y a encore celui qui unit à un jeune

homme candide, vertueux et un tantinet sournois élevé chez les bons Pères, une fille de vingt-cinq ans, délurée, ruisselante de santé et d'imagination, coquette en diable et ayant accordé de droite et de gauche... tout ce qui peut se donner plusieurs fois.

D. — *De quelle façon s'y prend-on pour faire un beau mariage de convenances?*

R. — On s'y prend de plusieurs façons; on peut s'adresser :

1o A sa famille.

2o A ses amis.

3o Aux bons Pères.

4o Aux vieilles marieuses.

5o Aux agences.

6o Au hasard. C'est souvent ce qu'il y a de plus sûr et de mieux.

D. — *Dans quelles conditions doit-on choisir une femme?*

R. — Si on a la chance de rencontrer une orpheline, il faut la prendre sans hésiter; à défaut d'orpheline, choisir de préférence une

fille dont la mère soit déjà dans un monde meilleur. Le père suffira pour se disputer lorsqu'on le souhaitera, et, au moins, le reste du temps on pourra être tranquille.

D. — *Faut-il chercher une très grosse dot?*

R. — Une belle dot : un million, par exemple; mais pas de ces fortunes dégoûtantes, qui suent l'argent et sentent à plein nez le pétrole ou les conserves de Cincinnati. La femme épousée dans de telles conditions a beau être adorablement jolie et séduisante, on dégringole forcément à la situation du : « Monsieur qui a fait une affaire. »

D. — *Ne peut-on épouser une veuve?*

R. — Jamais! — à moins d'être extrêmement sûr de soi et du prestige que l'on a. Mieux vaut (à la rigueur) une femme qui ait eu plusieurs aventures qu'un seul mari, parce que, au moins, elle n'en parle pas.

D. — *Doit-on choisir une très jolie femme?*

R. — Non. — Il faut choisir de préférence une jeune fille, plutôt élégante et agréable que

très jolie; on sera tout aussi heureux et infiniment plus tranquille, ou, du moins, on croira qu'on peut l'être, ce qui revient exactement au même.

D. — *Doit-on épouser une femme intelligente?*

R. — L'idée d'épouser une femme un peu sosotte ne devra pas effaroucher un homme d'esprit, au contraire; les connaisseurs affirment qu'une femme douce, vertueuse, insignifiante, voire même niaise, fait toujours le bonheur, ou peut s'en faut.

D. — *Comment doit-on agir, lorsqu'on s'adresse à sa famille pour être marié?*

R. — On doit se garder de s'en rapporter à elle pour les renseignements sérieux, et aller soi-même aux informations avec un soin minutieux; il faut agir de même si on s'adresse aux amis.

D. — *Si on s'adresse aux bons Pères, quelle conduite faut-il tenir?*

R. — On peut s'en rapporter absolument

aux bons Pères, si c'est à eux qu'on s'est adressé; si, au contraire, ils représentent la partie adverse, il faut agir avec la prudence du serpent et l'habileté de Machiavel. Témoigner néanmoins d'une confiance sans bornes dans leurs affirmations, et riposter du tac au tac par de contre-renseignements.

D. — *Comment s'y prend-on quand on s'adresse à la vieille marieuse?*

R. — Avec la vieille marieuse, faire « *celui qui ne se doute de rien* ». Ne jamais soupçonner la source de ses revenus. Lui parler à cœur ouvert, avec des sanglots dans la voix et des intonations filiales, de la vie triste et isolée du célibataire. « On a horreur de cette existence vide et absurde; de ce foyer désert, qui semble toujours glacé!... Ah!... Si on pouvait rencontrer une jeune fille!... (Suit l'énumération des qualités que devra posséder ladite jeune fille). Mais voilà!... personne ne s'intéresse au viveur, duquel on ne connaît que les folies, la vie extérieure et tapageuse... Personne ne se donne la

peine de lire dans cette âme brisée... et pourtant... etc., etc... »

D. — *Quels sont les résultats produits par ce discours ému?*

R. — On est presque certain de recevoir, au lendemain de cette intéressante et touchante conversation, un petit billet ainsi conçu :

« Mon cher enfant,

« Votre sincérité m'a touché! Je connais une « jeune fille, une charmante enfant que j'ai « vu naître, et qui, sans aucun doute, vous « apporterait les joies calmes que vous rêvez. « Mais puis-je vraiment croire à votre conver- « sion? N'aurai-je pas lieu de me repentir de « ma confiance?

« Marquise de X. »

« Venez dîner chez moi jeudi, elle y sera. « Ne dites surtout pas que vous êtes bonapar- « tiste, il n'y aurait rien de fait! »

D. — *Que doit-on faire quand on s'adresse aux agences?*

R. — Avec les agences, c'est moins cher et plus net; et puis, on a la consolation de pouvoir le prendre de haut; on peut poser, on le doit même, car si on était poli, on n'aurait aucune valeur; on serait immédiatement placé avec le négociant de la rue du Petit-Carreau, le provincial ridicule et le rastaquouère besoigneux. Ce n'est pas au monsieur humble et courtois qu'on offrirait « *la demoiselle de 18 millions* » (SANS FAUTE !) ou *la veuve de 44 ans, avec 12 millions* (EN TERRES.) »

## II

### ENTREVUES

D. — *Où doivent, de préférence, avoir lieu les entrevues?*

R. — Si la jeune fille est brune, fraîche, rieuse, bien portante, agile et solidement bâtie, le Garden party est pour elle un excellent cadre. Il faut avoir soin de choisir une journée où il n'y ait ni vent, ni pluie, ni poussière, afin de ne pas exposer le sujet à avoir le teint fouetté, le nez marbré et les yeux roses.

D. — *Si, au contraire, le sujet est pâle et blond, quel cadre doit-on choisir?*

R. — L'Opéra est un cadre excellent parce qu'il a bon dos. Le sujet est-il comparé à un navet, par le postulant irrespectueux, ou son effacement complet semble-t-il inquiétant; aus-

sitôt les négociateurs protestent que cet effet est produit par l'écrasement de la salle; vue ailleurs, cette enfant est adorable, mais sa délicatesse de teint, ses cheveux clair de lune, ne peuvent supporter le voisinage d'une aussi formidable quantité d'ocre. *Le Monsieur qui désire se marier* se laisse entraîner dans la loge, on le présente; il se promet de revoir le sujet au jour, mais le premier pas est fait et c'est le plus difficile.

D. — *Quelle attitude doit avoir le monsieur présenté à une jeune fille à l'Opéra?*

R. — Il doit être correct, aimable sans empressement; si on l'invite à rester pendant l'acte, il doit, s'il le peut, s'asseoir derrière le sujet. S'il s'aperçoit que le dit sujet est romanesque (un homme avisé voit tout de suite à qui il a affaire), il sera bon de sembler triste; d'écouter « *Sombres forêts* » d'un air attentivement pénétré, avec autant d'intérêt que si on l'entendait pour la première fois; aux passages passionnés, on vibrera. Puis, on se penchera

doucement, en murmurant d'une voix plaintive, une phrase quelconque sur l'immortel Rossini et les beautés de cette grande musique; ne pas oublier surtout *les beautés de cette grande musique;* ça ne veut rien dire du tout, c'est pourquoi cela produit toujours un excellent effet.

D. — *Doit-on causer et chercher à faire causer le sujet pendant le spectacle?*

R. — Oui, on fera bien aussi d'attirer discrètement son attention sur les beautés du poème et de voir quels sont les passages où le sujet est empoigné; si par hasard il se pâmait d'admiration en entendant chanter :

Cet écueil
Qui s'élève entre nous de toute sa puissance!...

ou encore :

Il est donc sorti de mon âme.....

Le postulant ferait bien de s'enfuir sans regarder derrière lui; il est de ces choses par

dessus lesquelles un homme, si déterminé qu'il soit, ne peut vraiment pas passer.

D. — *Si le sujet n'est pas romanesque, mais au contraire bien moderne, quelle attitude devra prendre le prétendu?*

R. — Il devra s'asseoir également derrière le sujet, et, de temps en temps, lui parler d'une voix chaude; tout en gardant une respectueuse distance, il devra s'arranger pour que son souffle arrive jusqu'à la nuque et fasse voler les petits cheveux; cet effet s'obtient facilement, même de très loin, en poussant avec force la respiration; c'est un peu fatigant, mais il faut bien souffrir pour plaire. Il se gardera surtout de lancer un seul regard sur la scène pendant le ballet; il devra faire clairement comprendre que, depuis la présentation, il n'existe plus pour lui qu'une seule femme au monde, et par conséquent dans la salle.

D. — *Devra-t-il dire sur la musique quelques mots bien sentis?*

R. — Il s'en gardera, au contraire; tout au

plus, lui sera-t-il permis, en entendant le cruel Gessler dire :

Pour un habile archer, partout on te renomme;
Sur la tête du fils, qu'on place cette pomme.
Tu vas d'un trait certain l'enlever à mes yeux,
Ou vous périrez tous les deux!

de s'écrier d'un air mollement convaincu :

— C'est vraiment pas mal du tout, ces *Huguenots!*... Il a chance d'être remercié de son abrutissement par un éloquent regard.

D. — *Si la présentation a lieu dans un monde bourgeois, où la jeune fille ne compte, jusqu'au mariage, que comme un* zéro, *doit-on également s'installer derrière elle et lui souffler dans le cou?*

R. — Jamais!... L'important est, dans ce cas, de plaire aux parents. On dira à la mère que sa loge est certainement la meilleure de la salle; on affirmera d'un ton pénétré, qu'ici, la voix arrive presque jusqu'aux oreilles du spectateur; on lui dira, qu'avant d'avoir l'honneur

de lui être présenté, on avait remarqué ses chevaux et ses voitures. Puis, on tâchera d'amadouer le père. S'il est franchement vulgaire, on se mettra autant que possible à son niveau; s'il aime les calembours, on ira même jusqu'à lui en servir quelques-uns; par exemple, on lancera, d'un air détaché, une phrase dans ce goût-ci :

— Le trait de Guillaume Tell est le seul qui soit dans le poème!

Et après ça, vous êtes sûr de votre affaire; ou on vous congédiera, ou vous serez classé parmi les beaux esprits contemporains.

D. — *Où les entrevues peuvent-elles encore avoir lieu?*

R. — Dans mille endroits :

Au Bois, aux courses, au Salon, aux expositions diverses, au Conservatoire et aussi dans les réunions privées : bals, visites, comédies de société, lunch, five o'clock... Mais alors la présentation prend tout de suite un caractère

plus intime et il est plus difficile de reculer si le sujet a déplu à première vue.

D. — *Quelle doit être, à un five o'clock, la mise d'un monsieur qui vient pour voir un sujet et être vu de lui?*

R. — Très correcte, avec un brin de coquetterie. Redingote irréprochable, savamment rembourrée aux parties faibles; c'est-à-dire sous les omoplates, par exemple, si on a le dos rond, afin de les empêcher de saillir comme les attaches des ailes d'un ange; savamment évidée au col, si on a plus ou moins ce qu'on est convenu d'appeler « la bosse de bison »; cette légère difformité se rencontre fréquemment chez les sujets déterminés au mariage de convenance; sa venue est même, le plus souvent, un des précurseurs de cette détermination. Les manches de la redingote devront être assez étroites pour ne pas permettre de plier le coude et assez courtes pour faire supposer que le candidat possédait déjà ce vêtement à l'époque de sa première communion. Tel est le chic actuel.

Le col de la chemise sera droit, modérément haut.

La cravate d'une nuance discrète et sympathique, d'ailleurs presque entièrement recouverte par le gilet.

Le pantalon tombera droit en tuyau de poêle, sans un pli.

Les bottines seront pointues sans exagération.

Les gants nullement fantaisistes.

On soignera tout particulièrement les menus objets qui peuvent être appelés à sortir de la poche à un moment donné : mouchoir, carnet, crayon d'or; surtout ne pas avoir de porte-monnaie; rien que des louis dans une des poches du gilet.

Aucun parfum; les jeunes filles étant quelquefois des êtres naïfs, qui s'imaginent qu'un « homme » ne se parfume que quand il sent mauvais.

D. — *Quelle doit être, au five o'clock, la toilette d'une jeune fille?*

R. — Adorable, mais d'une exquise simplicité; il faut que le connaisseur puisse reconnaître, du premier coup d'œil, qu'elle a été combinée et exécutée par Félix, mais il faut aussi qu'elle puisse être prise, par *l'homme simple qui n'y entend rien,* pour une robe faite *à la maison,* et même par le sujet lui-même; pendant qu'on y est, autant mentir complètement!

Cette robe à intentions multiples, sera bien collante si la taille et les hanches sont belles, et très bouffante si c'est un jeu d'osselets qu'il faut dissimuler. La couleur sera celle qui « ne devrait pas aller au sujet »; par exemple mastic si elle est blonde et bleu pâle si elle est brune; ça, c'est le comble du *machiavélisme.* Si la toilette était assortie au teint et aux cheveux, on pourrait dire : « C'est la nuance qui la faisait valoir! » tandis que, au contraire, on dira: « Malgré la nuance, elle était charmante! »

Le chapeau sera sobre; de préférence une mignonne capote Pourtalès ou bébé, avec un

gentil petit nœud sombre et tranquille sous le menton. Ça vous a un petit air modeste du meilleur aloi et fait, du même coup, admirablement ressortir l'ovale du visage.

D. — *Comment le sujet doit-il se coiffer?*

R. — Le plus simplement possible. Les bandeaux à l'ange sont, si on peut les supporter, ce qu'il y a de mieux. Ils seront ondulés à grosses vagues calmes.

Rien d'envolé ni de frisé; même raisonnement que pour la nuance de la robe; il faut que le candidat puisse se dire :

« Faut-il qu'elle soit jolie, hein, pour supporter cette coiffure-là?... »

Ou encore :

« Elle est charmante, mais elle le sera bien davantage quand nous aurons ébouriffé tout ça ! »

## III

### POURPARLERS

D. — *Que fait le Monsieur après l'entrevue, lorsque la jeune fille lui paraît acceptable?*

R. — Le Monsieur ne se laisse pas aller à l'attendrissement et se garde de tomber dans les bras de la famille; il s'informe ave un soin infini des moindres détails de fortune, car il n'a généralement, au moment de l'entrevue, que les principaux renseignements.

D. — *A qui faut-il s'adresser pour obtenir des renseignements sûrs?*

R. — Il ne faut s'adresser ni aux parents, ni aux amis, ni aux ennemis de la famille dans laquelle on veut entrer; de ces côtés-là, on est certain d'être trompé, volontairement ou pas. Le mieux est de demander au notaire le détail

de la fortune; quand on a ce détail on l'étudie consciencieusement et, si la jeune fille est jolie ou a vraiment plu, on s'interdit formellement de penser à elle et de la voir à travers les chiffres.

D. — *Quels arrangements doit-on accepter pour le paiement de la dot?*

R. — La dot doit être exigée comptant le jour du mariage; on n'accepte aucun arrangement; ce serait fort imprudent, car, étant presque toujours brouillé peu après le mariage avec les beaux-parents, on risque de compliquer les affaires et d'en arriver à regretter une brouille qu'on a appelée de tous ses vœux.

D. — *En quoi doit consister la dot?*

R. — En rente française, actions de la Banque de France ou obligations de chemins de fer. Sous aucun prétexte, on ne se laissera glisser « *la propriété* » qui (soi-disant) rapporte tant et coûte, en réalité, plus qu'elle ne rapporte. On écoutera respectueusement l'énumération des gains de l'année, sans faire observer que,

ni les pertes, ni les assurances, ni l'entretien des bâtiments, ni les récoltes gâchées ou manquées, ne sont comptées au tableau. On se gardera d'ajouter qu'on dépense autant, sinon plus d'argent qu'à Paris, et qu'on est plus mal nourri et moins bien logé; que tout est ennuyeux et compliqué et qu'on aimerait mieux rester éternellement garçon que de vivre là seulement pendant deux mois par an; on répondra d'un air doux et attristé : « qu'on regrette profondément de ne pouvoir profiter des magnifiques bénéfices qu'on entrevoit, mais qu'on est malheureusement incapable de faire produire à cette superbe terre ce qu'elle produit entre les habiles mains qui, jusqu'à présent, l'ont fait prospérer; » la famille fera la grimace, mais se décidera probablement à donner la valeur du revenu fantaisiste qu'elle garantissait, craignant, par un refus, de faire soupçonner sa bonne foi.

D. — *Ne peut-on accepter des fermes ou des maisons?*

R. — Jamais, jamais, jamais! Les chaumes s'écroulent; les bêtes meurent; les colzas coulent; les blés ne se vendent pas; les rats mangent l'avoine, qui n'a pas non plus trouvé d'acheteur. Les foins sont brûlés, et le fermier écrit régulièrement tous les six mois qu'il est au désespoir, mais qu'il lui est impossible de payer son terme, et le plus fort, c'est que c'est absolument vrai et qu'il n'y a rien à faire; on ne touche pas un sou.

Quant aux maisons, elles restent sans se louer pendant des années entières. Les locataires demandent continuellement des réparations, sans parler de celles que demande la maison elle-même. Les cheminées fument; l'eau ne monte pas; le gaz fuit; les tuyaux crèvent; le tapis de l'escalier s'use un nombre invraisemblable de fois; les locataires se plaignent des concierges, qui se plaignent des locataires; on a beaucoup d'ennui et très peu d'argent.

D. — *Avec qui traite-t-on la question d'argent?*

R. — Si on a à faire à des gens extrêmement chics, on traite avec le notaire, auquel cas on peut montrer carrément une rapacité inouïe, discuter pied à pied pour quelques milliers de francs pendant plusieurs heures consécutives, arracher sou par sou une somme plus rondelette que celle qu'on voulait donner tout d'abord; en un mot, s'assurer les avantages pour lesquels uniquement on fait un mariage de convenance. On peut être révoltant, le notaire ne s'en étonnera pas, il est fait à ça et n'a conservé que peu d'illusions sur le mariage moderne.

D. — *Quand on ne traite pas avec le notaire, avec qui traite-t-on?*

R. — Avec le père défiant, qui se réserve ce soin et ne s'en rapporterait à personne.

D. — *Quelle attitude doit-on avoir vis-à-vis ce père défiant?*

R. — On doit ne pas sembler se douter qu'il cherche à vous fourrer dedans, et surtout ne pas lui laisser voir qu'on est animé des mêmes

intentions à son égard. On écoute, impassible, les bourdes les plus insensées et les promesses les plus invraisemblables; on s'efforce de riposter du tac au tac et d'éblouir, si faire se peut. On ne perd pas un détail ni un chiffre, mais on affecte une physionomie distraite et rêveuse. On pense à « l'ange qu'on aura peut-être le bonheur de posséder! » on tressaille comme au sortir d'un songe, lorsqu'il faut répondre à une interpellation. On tâche de paraître absolument désintéressé et généreux; ça ne trompe personne, et pourtant ça prend toujours quelqu'un. On donne ensuite d'un air détaché le nom des gens d'affaires ou des amis, auxquels on désire « que la famille s'adresse pour plus amples renseignements », et on ajoute, d'un ton à la fois modeste et assuré, qu'on préfère que les précautions de la partie adverse soient bien prises, afin d'éviter dans la suite tout ce qui pourrait compromettre « le bonheur de l'aimable enfant qui... que... » etc., etc...

D. — *Quels sont les actes, papiers, etc., indispensables pour le mariage?*

R. — L'acte de naissance, et, si les parents sont morts, leurs actes de décès, le tout légalisé par le tribunal. On aura soin de payer les petites sommes dues dans les mairies pour les copies desdits actes, afin qu'un jour, dans le feu de la discussion, la famille adverse ne vous reproche pas d'avoir acquitté cette dette minime à votre place.

Au cas où on ne pourrait obtenir facilement l'acte de naissance (ce qui est fréquent depuis l'incendie de l'Hôtel-de-Ville), on s'entêtera et on finira par se le procurer; dans tous les cas, on évitera de se présenter muni d'un simple passeport ou permis de chasse, ce serait insuffisant. Lorsqu'il est impossible de présenter l'acte de naissance, on produit un acte de notoriété signé par sept témoins, qu'on a soin de choisir « très chics »; on peut même, au besoin (si l'on tient à stupéfier la famille par l'éclat des relations qu'on a), faire en sorte de

montrer cet acte de préférence à l'acte de naissance banal et régulier, qui est à la portée de tout le monde.

D. — *Doit-on dire à la partie adverse, la vérité sur l'âge, les relations, la façon de vivre et les habitudes bonnes ou mauvaises qu'on a eus jusqu'à ce jour?*

R. — Il ne faut jamais dire la vérité, même si elle est plus favorable que ce qu'on invente; lorsqu'on se laisse aller à la franchise, on le regrette toujours.

Il faut, si l'on a eu une jeunesse mouvementée, de nombreuses aventures et des culottes célèbres, affirmer qu'on adore la vie de famille, qu'on ne comprend pas le monde, l'agitation, « l'éreintement » qui s'appelle le plaisir; on dira cela d'un air calme, doux et enjoué cependant, afin de ne pas laisser croire à une nature morose; on affirmera aussi qu'on ne joue pas et que la vue seule des cartes fait horreur, et l'on plaindra de tout cœur les malheureux qui se laissent entraîner dans le

tourbillon fatal ; on aura le vertige, rien qu'en « arrêtant une seconde sa pensée sur le gouffre « qui engloutit tant d'existences ». On fera adroitement valoir les immenses avantages qu'a, pour une une jeune fille, la possession d'un mari chaste par goût, sinon par tempérament; ah! comme on remuera à pleines mains les trésors de tendresse enfouis au fond d'une âme privilégiée, etc., etc., etc.

## IV

### COUR

D. — *Que doit faire le candidat lorsqu'il est agréé?*

R. — Il doit commencer à faire « *sa cour* », c'est-à-dire se présenter régulièrement chez la jeune fille; être aimable pour les parents, charmant pour les grands-parents et absolument en extase devant le sujet, même si le sujet lui inspire une invincible répulsion. Dans ce cas surtout, le candidat devra paraître absolument emballé.

D. — *N'y a-t-il pas plusieurs façons de faire la cour?*

R. — Oui, il y a plusieurs façons de faire la cour; elles varient suivant l'âge, le tempé-

rament, l'esprit et le physique du candidat et du sujet auquel il s'adresse.

D. — *Si le candidat est une nature timide, réservée et pudibonde, que doit-il faire?*

R. — Il doit se faire passer pour un séducteur accompli, un duelliste émérite et un joueur passionné. Il mettra sur le compte de la débauche les petites rides, semblables à des grilles imperceptibles, qui défraîchissent son visage et ses mains et la fatigue qui ternit ses yeux. Il parlera des femmes en connaisseur, et du jeu en blasé; il émaillera son discours de mots lestes et aura l'air de chercher à les rattraper dès qu'ils lui seront *échappés,* malgré les efforts qu'il affirmera faire pour les retenir. Il déplorera d'un ton sérieux et un tantinet mélancolique, les étourderies de sa jeunesse; s'il peut parvenir à persuader, à force d'allusions discrètes et de soupirs étouffés, qu'il y a dans sa vie un cadavre (enfant naturel ou fille séduite), ça ne nuira pas, au contraire. On saura de quoi il est capable, la

jeune fille s'intéressera à lui et s'efforcera d'y intéresser sa famille. Notez que si le sujet avait réellement fait le demi-quart de ce qu'il s'attribue ou se laisse attribuer, on le prierait immédiatement de passer au large.

D. — *En présence d'un sujet romanesque, quelle doit être l'attitude du candidat?*

R. — Il doit affecter une profonde indifférence, un mépris absolu pour l'idéal, *blaguer* les grands amours, les grands dévouements, toutes les grandes choses et les grands sentiments; placer sur un piédestal le vice et fustiger la vertu; cela, bien entendu, dans des termes aussi crus que le permet la présence et la qualité du sujet. Il affirmera hautement les idées les plus en contradiction avec celles du sujet et ne se lassera de lui faire comprendre qu'il sera surtout aimé *matériellement*. Le candidat aura soin aussi de faire sonner bien haut les mérites de son excellente santé; il parlera d'un air modeste de son formidable appétit, qu'il ne peut jamais complètement assouvir, etc.

Les jeunes filles romanesques, sentimentales et frêles, raffolent des hommes vigoureux, matériels et rubiconds et, si le candidat est malin, il se rendra immédiatement compte de cet état d'esprit.

D. — *Avec un sujet jovial et sensuel, quelle doit être la tenue du candidat?*

R. — Il doit se faire sentimental, élégiaque et pâle, — autant que possible. — S'il a le temps, il serait même assez habile à lui de se faire maigrir.

Il affectera des attitudes penchées, des sourires langoureux, des regards perdus; il ne laissera pas échapper une occasion de témoigner son mépris profond pour l'affreux réalisme, qui tend à envahir la France; il parlera le langage des fleurs; récitera des vers de Lamartine, citera fréquemment Bernardin de Saint-Pierre, au besoin même Virgile et M. Paul Bourget! Si, comme c'est probable, le sujet effaré ne comprend pas un mot à ce pathos étrange, il sera utile de redoubler dans le

même sens; moins il comprendra, plus il sera pétrifié d'admiration; toutes les jeunes filles vermeilles et ruisselantes de santé veulent épouser un monsieur qui, la nuit des noces, leur récitera peut-être le *Vallon* ou le *Vase brisé!* C'est le *nec plus ultra* du bonheur rêvé.

D. — *N'y a-t-il a pas de cas où l'attitude du candidat doit être d'accord avec celle du sujet?*

R. — L'attitude du candidat doit être la même que celle du sujet, lorsque ce sujet est cachottier, sournois, et d'apparence confite. Jamais ces natures-là ne pardonnent qu'on sente ou agisse autrement qu'elles, ni qu'on découvre leurs petites hypocrisies. Il faut donc fermer les yeux, ne rien voir ni entendre. C'est, du reste, pour le candidat, une campagne peu fatigante et presque toujours victorieuse, qui consiste uniquement à subir des défauts, exaspérants il est vrai, sans avoir l'air de les soupçonner et en paraissant les partager avec enthousiasme.

D. — *Le candidat doit-il envoyer des fleurs?*

R. — Chaque jour, il doit se faire précéder

d'un bouquet, et regarder d'un air anxieux dès qu'il est mis en présence du sujet, si une fleur, détachée du bouquet en question, se prélasse dans les cheveux ou sur la poitrine aimée ? Il se fiche comme d'une guigne qu'on ait sa fleur ou pas, mais plus il se fiche de ce détail, plus il doit avoir l'air d'y attacher une importance excessive. Le candidat remerciera donc d'une voix mouillée et dans des termes attendris, le sujet porteur de la fleur, et profitera habilement — (s'il en est capable) — de l'attendrissement causé par son petit discours bien senti; il entraînera tout à fait la jeune fille qui, au fond, ne demande que *ça* et semble lutter parce que il lui est impossible de céder franchement à un mouvement naturel.

D. — *Comment le candidat doit-il faire la cour à un sujet moderne?*

R. — Le candidat fera bien d'être très circonspect et de ne pas se lancer. Ici, comme pour l'entrevue, il doit se dire qu'il a affaire à

forte partie, et que pour oui ou pour non il peut se rendre ridicule. Il évitera soigneusement les phrases banales, les lieux communs, les compliments et les protestations vagues et insignifiantes, vulgairement intitulées : « Déclarations d'amour. » Il tâchera de causer gentiment, d'être brillant, — si faire se peut, — et surtout de ne pas être ennuyeux! Aux yeux du sujet moderne, un homme ennuyeux n'est guère moins coupable qu'un criminel. Le candidat fera de son mieux miroiter un étalage de tous les bonheurs permis... auxquels la pensée vagabonde du sujet en associera tout de suite « d'autres?... » Si la physionomie du sujet reflète ses impressions intimes, le candidat fera sagement de ne pas chercher à questionner ni approfondir; il n'y gagnerait certainement rien et pourrait perdre le reste de ses illusions.

D. — *L'attitude du candidat doit-elle être la même, lorsqu'il est seul avec le sujet, ou entouré de parents et d'amis?*

R. — Avec le sujet moderne, l'attitude du candîdat doit être identiquement la même, attendu que le sujet en question n'est pas du tout gêné par la présence des parents ou amis.

Avec les autres jeunes filles, l'attitude doit se modifier; avec le sujet sensuel par exemple, le candidat fera prudemment d'être infiniment plus réservé en tête-à-tête que devant les parents.

Il serait très embarrassé de se trouver, — avant la noce, — maître d'une situation de laquelle il lui semble qu'il sera toujours maître assez tôt (en respectant les convenances). Avec le sujet sentimental au contraire, un baiser vigoureusement appliqué, en l'absence des parents, sera un effet sûr et remplacera toutes les phrases les mieux tournées et les plus suavement poétiques.

D. — *Doit-on faire de longues visites au sujet, et rechercher les occasions de se rapprocher de lui?*

R. — Avec le sujet moderne, oui! Il a son jugement fait, net et arrêté dès le premier jour dans sa petite cervelle et rien ne pourra modifier ce jugement; on peut donc montrer sans crainte les défauts, les imperfections et les vices desquels on est pétri; avec les autres sujets, quels que soient leurs tempéraments respectifs, il faut éviter les occasions de rapprochement et ne pas abuser des visites.

D. — *Pourquoi ne faut-il pas abuser des visites?*

R. — Parce que, lorsqu'on a affaire à des caractères capables de modifier un premier jugement, il est infiniment plus prudent d'éviter les occasions de contrôle et d'épluchage. Si fat qu'on soit, on est bien convaincu qu'on ne peut que perdre « à l'usage »; or il est préférable, jusqu'à la noce, de fermer hermétiquement au sujet la voie des découvertes; après, on le dédommagera au centuple de cette cachotterie, « rendue excusable par le vif désir qu'on éprouvait de le posséder!!! »

D. — *Le candidat doit-il se poser comme étant très amoureux?*

R. — Avec le sujet moderne, jamais! Ou ça ne prendrait pas et il en voudrait au candidat d'avoir cherché à le « fourrer dedans », en « la lui faisant à l'amour »; ou il croirait à la sincérité de cet amour et s'empresserait de « remiser » le candidat. Le sujet moderne n'a que faire de l'amour en général et d'un mari amoureux en particulier. Ce serait une entrave, une gêne insupportable. Presque toujours un amoureux est jaloux, et la jalousie est le sentiment que le sujet moderne redoute le plus. Il veut un mari présentable, au physique et au moral; extrêmement riche avant tout; s'il rencontre un candidat dans ces conditions-là, il le tient quitte de tout le reste. Néanmoins, le monsieur devra tâcher de faire croire aux parents qu'il est très épris (si les parents sont vieux jeu.)

D. — *De quoi doit, de préférence, parler le candidat dans ses entrevues avec le sujet?*

R. — Avec le sujet plantureux, il parlera art, littérature, voyages; avec le sujet romanesque, chasse, gymnastique, courses ou jeu; avec le sujet moderne, de la pluie et du beau temps, mais jamais, jamais, il ne laissera la conversation s'égarer sur le dangereux terrain dit « des projets d'avenir ». Jamais il ne dira: « Nous ferons ceci », ni « nous ferons cela », s'il ne veut attirer sur sa tête de terribles orages et s'entendre répéter jusqu'à la vieillesse la plus avancée : « Vous aviez promis que nous ferions telle chose ». Il suffit de deux ou trois imprudences de ce genre, pour qu'une femme ait des reproches sur la planche jusqu'à la fin de ses jours.

# AU CONCOURS HIPPIQUE

*(Vie Parisienne du 4 avril 1885.)*

---

La piste préparée au Palais de l'Industrie pour le Concours hippique.

Sur une estrade élevée de quelques marches, est une grande table recouverte d'un tapis vert.

A cette table est assis **M. LE MARQUIS DE *****, entouré des **MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION** et des **MEMBRES DU JURY.**

Dans la piste, au pied de l'estrade, quelques chaises sur lesquelles se placent à leur gré les arrivants. Ce sont :

**MM. LE VICOMTE D'AURE, CINQ-MARS, APOLLON, BAUCHER, LES QUATRE FILS AYMON, MA-**

KENSIE-GRIEVES, LA GUERINIÈRE, LOUIS JUTARD, DE PLUVINEL, LE GÉNÉRAL GALLIFFET, LE CENTAURE CHIRON, LE MARQUIS DE NEWCASTLE, LALANNE, LE GÉNÉRAL DAUMAS, XÉNOPHON, FRANCONI, LE ROI LOUIS Ier DE BAVIÈRE, LE COMTE DE LAGONDIE, QUINTE-CURCE, LE GÉNÉRAL DE BRACK, HIPPOLYTE, ALFRED DE DREUX, LE GRAND CONDÉ, HERCULE, etc., etc.

Mmes JUTARD, JEANNE D'ARC, ÉLISA, PHILIS DE LA TOUR DU PIN, ADAH MENKEN, LA PRINCESSE DE CONTI, CORA PEARL, DIANA VERNON, ANTIOPE, OCÉANA, etc., etc.

—

M. LE MARQUIS DE ***, d'un ton rogue.

Messieurs,

Le comité d'administration du concours hippique français...

QUINTE-CURCE. — Déjà des grands mots!... Oh! la la!...

M. LE MARQUIS DE ***, *continuant sans pa-*

*raître s'apercevoir de l'interruption.* — ... N'a pas cru devoir refuser l'entrée de cette enceinte aux honorables cavaliers qui ont exprimé le désir de faire quelques observations concernant l'organisation actuelle de notre concours. (*D'un ton de plus en plus pointu.*) Bien que ces observations, s'adressant à des gens aussi compétents, soient sans doute absolument superflues, le comité consent à les entendre; que ceux donc qui désirent la parole se fassent connaître et on jugera s'il y a lieu de la leur accord...

Le grand Condé. — Je la prends!

M. le marquis de ***. — Attendez!...

Le grand Condé. — Pourquoi? je suis pressé! d'ailleurs, je n'en ai pas pour longtemps!... j'ai à vous dire que votre concours est honteux!... Oui!... Pas la peine d'ouvrir des yeux ronds!!! Honteux!... je maintiens le mot... Comment?... Ce concours qui devrait être luxueusement organisé; où ne devraient s'asseoir — sur la soie et le velours — que les

plus jolies femmes triées sur le volet, est au contraire le rendez-vous du vulgaire, auquel on n'en donne même pas pour son argent...

Protestations.

LE GRAND CONDÉ. — Non... il n'en a pas pour son argent... car il paie !... il paie !... pour voir sauter des officiers français ! encore un autre point sur lequel je reviendrai tout à l'heure...

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET, JEANNE D'ARC, LE GÉNÉRAL DE BRACK, LE COLONEL DE LAGONDIE, LE GÉNÉRAL DAUMAS et CINQ-MARS applaudissent bruyamment.

MADEMOISELLE CORA PEARL. — Il est de fait que payer pour ne voir que ça...

LE GRAND CONDÉ, *reprenant*. — J'y reviendrai tout à l'heure; je procède par ordre, pour ne pas m'embrouiller !... Donc, ce peuple qui paie aurait le droit d'être bien assis, commodément installé?... Eh bien, non !... de mauvaises planches qui vous rabotent... je ne veux pas dire quoi... par respect pour Jeanne d'Arc !... des clous qui déchirent les pantalons et les

robes; des barres d'appui qui craquent!... Enfin, sauf les membres du comité et du jury, leurs familles, leurs amis et leurs protégés, qui sont convenablement établis, tout le monde a le droit de se plaindre... et en use...

M. LE MARQUIS DE ***. — Tout le monde n'est pas quelqu'un...

LA PRINCESSE DE CONTI, *au centaure Chiron.* — Qu'est-ce qu'il a dit?...

LE CENTAURE CHIRON. — Je ne sais pas trop... il explique, je crois, le moi et le non moi...

ADAH MENKEN, *vivement.* — M. Caro est là!... Oh! montre-le moi! veux-tu, dis? J't'aimerai tout plein!... (*Elle lui caresse la croupe.*)

LE CENTAURE CHIRON, *vexé.* — Mademoiselle, cette façon d'agir est inconvenante!...

LE GRAND CONDÉ, *cherchant à reprendre.* — Je voudrais un concours véritablement élégant et confortable; qui affirmât le progrès de l'art équestre et fût en même temps le dernier cri du chic... Je voudrais voir réunis, comme en 1662...

XÉNOPHON. — Faites-le taire! — Il va raconter le carrousel!...

PHILIS DE LA TOUR DU PIN. — Laissez-le parler au contraire, au moins de son temps, on faisait bien les choses, on ne spéculait pas sur des riens...

M. LE MARQUIS DE ***. — Enfin, où voulez-vous en venir?...

APOLLON. — A vous soumettre, si vous le voulez bien, un projet d'installation élégante et confortable. D'abord, avant tout, on n'entrera que sur invitation; de jolies invitations illustrées par Crafty. Cinq cents suffiront (la finance ne sera pas admise). L'entrée sera remplie de fleurs des tropiques et éclairée à la lumière électrique; l'intérieur du palais revêtu d'étoffes précieuses et de plantes grimpantes, recouvrant les parois jusqu'au cintre : aristoloche, jasmin d'Espagne, clématite, liserons, chèvrefeuille, lierre, vigne vierge, cheveux de Vénus, capucines, roses remontantes, pois de senteur, volubilis. La piste, tracée par d'épaisses

bordures de fleurs basses et touffues : giroflées, héliotropes, fraisiers, iris de Perse, jacinthes, muguet, myosotis, œillets, pensées, oreilles d'ours, primevères, roses, renoncules, verveines, réséda, tulipes ; à l'extrémité de chaque obstacle, un massif très feuillu, dans lequel on dissimulera le juge qui, le plus souvent, n'est pas joli à voir. Le massif formé d'arbres fleuris, tels que pommiers, acacias, aubépines, cytises, marronniers. La douve devra être remplie d'arnica, afin d'atténuer le mauvais effet de la chute ; les haies, d'épine rose en fleurs, auront l'avantage d'être agréables à l'œil et de forcer les chevaux à lever les pattes.

Une seule tribune contenant cinq cents personnes environ, construite en bois de citronnier et drapée intérieurement d'étoffes japonaises à monstres et fleurs brodés en relief ; chaque invité aura droit à un excellent fauteuil de peluche ou de canne, selon qu'il préférera être assis moelleusement ou fraîchement...

M. LE MARQUIS DE ***. — Avez-vous bientôt fini?...

APOLLON. — Monsieur le président, je commence!... Des tapis d'Orient couvriront le plancher de la tribune, sur laquelle le buffet ouvrira directement. Il est nécessaire que ces dames puissent goûter sans se déranger... Une tablette de bois de violette du Liban, fixée au bras de chaque fauteuil, permettra de faire gentiment la dînette, à l'aise, sans se presser...

UN MEMBRE DU COMITÉ D'ADMINISTRATION, *bas au marquis de* ***. — Il est insupportable!... Il pousse à la dépense!... Otez-lui donc la parole!...

M. LE MARQUIS DE ***. — Je n'ose pas, j'ai la réputation d'être autoritaire, ça ferait crier!...

APOLLON. — Je reprends. On laissera un large espace libre autour de chaque fauteuil, il faut que les invités aient leurs franches coudées...

LA PRINCESSE DE CONTI. — Pourquoi ne don-

nerait-on pas un sopha?... du moins aux dames?...

MADEMOISELLE OCÉANA. — Un hamac suffirait même à la rigueur...

M. BAUCHER. — Ah! çà, et les chevaux?... personne ne s'occupe des chevaux?...

APOLLON. — Attendez donc!...

LE GRAND CONDÉ. — Et des officiers? j'ai encore quelque chose à dire là-dessus!... L'armée moderne se galvaude à ces exercices... elle s'expose à se faire siffler par de simples pékins... « C'est un droit qu'à la porte, ils achètent en entrant! »

LE VICOMTE D'AURE. — Ce grand homme est rasant!...

XÉNOPHON. — Il est évident que, ici, l'armée sort de son rôle...

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET. — Un peu!...

XÉNOPHON. — A quoi bon, à présent, ces acrobaties hors de saison?...

JEANNE D'ARC. — Qui sait?... L'avenir de la cavalerie est peut-être là?... J'entrevois le

sens caché de certaines phrases du beau rapport de 1876, phrases qui, jusqu'ici, m'avaient semblé obscures...

« Il fut un temps, — dit le brave général auquel nous devons ce chef-d'œuvre de style, — « un temps où la cavalerie pouvait se livrer « à des tournois de vaillance, où l'intrépidité « de ses chefs était presque exclusivement « l'âme du succès (!!!), où l'éperon des cava- « liers suffisait à lancer à courte distance « les chevaux contre les rangs ennemis et y « semer l'épouvante ; l'instruction des troupes « pouvait alors se contenter de l'*inoculation* « *du don de foudroyer (?)* en rappelant la « tempête équestre de l'antiquité ; mais, au- « jourd'hui, il faut ajouter à ces nobles tra- « ditions d'autres enseignements et il est in- « dispensable d'exercer la cavalerie pendant la « paix, etc., etc., etc. » Ne croyez-vous pas comme moi que, sous une forme simple et claire, on invite la cavalerie à piocher son Concours hippique?...

Le grand Condé, *se tenant la tête dans les mains.* — J'ai pas compris un mot!!!

Le général Daumas. — Moi non plus!... Permettez-moi seulement de saisir cette occasion pour rappeler ici que le cheval arabe est le meilleur de tous; vigoureux, énergique, doux, sobre comme le chameau son compatriote... Que tous ceux qui sont de mon avis lèvent la main!... (*Le roi Louis de Bavière et Adah Menken lèvent la main.*)

M. le marquis de ***, *au roi Louis.*— Puis-je vous demander, sire, à quel titre vous êtes ici?...

Le roi Louis. — A aucun titre; je garde une chaise... la personne viendra tout à l'heure...

Un membre grincheux du comité. — En ce cas, tenez-vous tranquille, que diable!... Nous ne sommes pas ici pour nous amuser... (*Au marquis de* ***) Il serait bon que chacun dise ce qu'il vient faire!...

M. Alfred de Dreux. — Moi, je viens,

parce qu'il n'y a qu'ici que j'aie chance de voir un cheval sautant comme j'ai toujours fait sauter les miens...

HERCULE, *sévère.* — Alors, monsieur, vous les faisiez donc sauter de chic, vos chevaux?...

M. ALFRED DE DREUX. — J'te crois!...

LE COMTE DE LAGONDIE. — Ça saute sur les pieds de derrière, comme un caniche qui saute une canne!...

LOLA MONTÈS, *entrant violemment en fouettant l'air de sa fameuse cravache.* — Avez-vous fini de mécaniser Alfred, vous autres? Il a fait mon portrait en 18... au fait, vous n'avez pas besoin de savoir la date...

DIANA VERNON, *mélancoliquement.* — Il a prêté mon type à toutes ses amazones...

ANTIOPE, *méprisante, toisant Diana Vernon.* — Une amazone? Cette carafe d'orgeat? Allons donc!...

LE ROI LOUIS DE BAVIÈRE, *à Lola Montès.* — Voilà la chaise, ma bonne amie, voilà la

chaise... (*Lola s'assoit.*) Puis-je m'en aller?...

LOLA. — Oh! oui... On t'a assez vu!...

M. FRANCONI, *douloureusement.* — Il obéit!... Quel avilissement!... Aimer à ce point une danseuse!...

CINQ-MARS. — Ça vaut encore mieux qu'aimer Wagner...

M. BAUCHER. — Et le cheval? quand s'en occupera-t-on, du cheval?...

APOLLON. — Laissez-moi d'abord développer mon projet... (*Au marquis de****.*) Vous me suivez toujours?...

M. LE MARQUIS DE ***, *rageur.* — Toujours!... (*Il lance un regard furtif sur les membres du Conseil d'administration qui sommeillent doucement.*)

APOLLON. — Vous me croirez si vous voulez, mais je vous assure qu'il faut à tout prix faire du neuf!...

UN MEMBRE DU COMITÉ, *s'éveillant en sursaut.* — Neuf!... en carte!...

HIPPOLYTE, *méprisant.* — Tous les vices!...

LE MEMBRE DU COMITÉ, *grommelant.* — Poseur, va !...

APOLLON. — J'attirerai l'attention des organisateurs, sur cette néeessité d'installer des coins ombreux, de frais asiles, où l'on puisse s'égarer à loisir... sans être dérangé... loin des regards jaloux... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ?...

M. LE MARQUIS DE ***. — Très bien... trop bien même... Il me semble que vous pourriez ne pas lever un pareil lièvre..., devant Jeanne d'Arc surtout...

APOLLON. — Mais... (*A Jeanne d'Arc.*) Croyez bien, mademoiselle, que je n'avais nullement l'intention de... enfin, je vous respecte profondément et je...

MADEMOISELLE CORA PEARL. — Ah! çà, on ne respecte donc qu'elle ici?...

JEANNE D'ARC, *modeste.* — Oh! vous aussi, on vous respecte... à présent!...

LE GRAND CONDÉ, *au marquis de ***, montrant Jeanne d'Arc.* — Vous voyez qu'elle est

au courant de bien des choses... On peut parler devant elle !...

APOLLON. — Je reprends donc, et j'insiste de nouveau sur l'utilité des installations que je réclamais tout à l'heure...

M. LE MARQUIS DE ***, *très digne.* — Votre insistance est déplacée... d'ailleurs ce que vous demandez est superflu...

APOLLON. — Ah ! par exemple !...

M. LE MARQUIS DE ***. — Oui !... superflu... et immoral ! On ne vient pas au Concours hippique pour satisfaire des désirs coupables...

APOLLON, *ahuri.* — Coupables ?... Vous êtes sévère !...

M. LE MARQUIS DE ***.— C'est mon droit !...

APOLLON. — Vous avez de la veine, vous !... Enfin, je maintiens mon dire ; les installations existantes sont abominables...

M. LE MARQUIS DE ***. Comment, les installations existantes ?... on aurait osé...

APOLLON. — Dame !... (*Il indique du doigt la direction des endroits auxquels il fait allusion.*)

M. LE MARQUIS DE ***. — Ah!... C'est de ça que vous parlez?... Pardon... je ne saisissais pas... Je croyais que vous désiriez des boudoirs... sortes de retiro...

LA PRINCESSE DE CONTI. — Tiens!... Mais, il y aurait là une idée à creuser!

M. LOUIS JUTARD, *indigné*. — Fi, madame, fi!..... Et dire que ces femmes-là sont nos aïeules!...

LA PRINCESSE DE CONTI. — Malhonnête!... (*A M. le marquis de* ***.) Creusons-la, l'idée des boudoirs?... Voulez-vous?...

M. LE MARQUIS DE ***, *exaspéré*. — Il est vraiment désastreux que de semblables vœux soient émis par les classes dirigeantes..... qu'une grande dame ose ainsi, en public, méconnaître les principes les plus élémentaires de morale...

LOLA MONTÈS. — La morale!!! Oh la la! sinistre farceur, va!

M. LE MARQUIS DE ***, *saisi, mais majestueux*. — Mademoiselle!...

Lola Montès. — Oh! mon petit, tu ne me fais pas peur, tu sais!... J'ai rossé un gendarme... et prussien encore! j'ai lancé mon soulier sur l'museau des abonnés de l'Opéra!... j'ai dansé sans maillot!... j'te dirai ton fait si ça m'plaît, et ça m'plaît!!! Tu n'veux pas de ce que d'mande l'honorable princesse, parce que ça coûterait quelque chose à installer, et que tu n'aimes pas la dépense, et voilà!... mais faut pas nous la faire à la morale! Oh! non!...

M. de Pluvinel. — Nous ne couperions pas dans le pont!...

Mademoiselle Élisa, *douloureusement.* — Ce gentilhomme aussi!... Ah! décidément le beau langage disparaît!!...

M. Baucher. — Voyons, accordez ce qu'on demande et occupons-nous un peu des chevaux?...

Un membre du comité, *exaspéré.* — Mais laissez-les donc tranquilles, les chevaux!... Qu'est-ce que vous voulez qu'on leur fasse, à la fin!...

M. Baucher, *ahuri.* — Comment, ce que je veux qu'on leur fasse?... Mais je veux qu'on améliore les races, qu'on fasse faire au dressage les progrès...

Un membre du comité. — Naïf!!!

Tous les membres du comité et du jury se frappent le front en faisant signe à M. le marquis de *** que M. Baucher ne jouit plus de toutes ses facultés mentales.

Hippolyte, *à M. Baucher.* — Mon pauvre vieux!... Mais on ne voit que la recette, ici! Vous rasez le comité, avec votre dressage et vos améliorations...

Apollon. — Je voudrais aussi que le défilé des voitures fût plus élégant; on a beau faire mousser les attelages dans les journaux, nous voyons toujours les mêmes...

Cinq-Mars. — Moi, je propose que les voitures soient chargées de jolies femmes...

Adah Menken. — Pauv'chat!...

Apollon. — On remplacera les flots de rubans fraise écrasée et gris lilas, par des bi-

joux... de beaux bijoux... qui serviront à fixer aux oreilles des chevaux des panaches de fleurs.

JEANNE D'ARC. — Lesquels bijoux resteront, bien entendu, la propriété du cavalier...

APOLLON. — Ou du cocher? Pourquoi diable ne parle-t-on jamais des cochers, sacrebleu!...

M. LE MARQUIS DE ***, *frappant nerveusetmen sur la table avec son crayon.* — De grâce, modérez votre langage! Châtiez vos expressions...

LE CENTAURE CHIRON, *levant les bras et les yeux au ciel.* — Oh! ce monde parlementaire!

LE MARQUIS DE NEWCASTLE. — J'émets, moi aussi, un vœu...

M. LE MARQUIS DE ***. — Voyons ça?...

LE MARQUIS DE NEWCASTLE. — J'offre de renforcer la course de gentlemen. MM. de la Guérinière, de Pluvinel, Baucher, le vicomte d'Aure, Lalanne, Condé, Hippolyte, Franconi, Cinq-Mars, etc., etc., se feraient, j'en suis certain, un plaisir de monter...

M. LE MARQUIS DE ***. — J'accepte volon-

tiers la proposition de l'honorable marquis de Newcastle, à condition toutefois que ces messieurs consentiront à revêtir des uniformes... l'uniforme! il n'y a que ça pour la recette!

JEANNE D'ARC. — Tiens, pourquoi?

M. LE MARQUIS DE ***. — D'abord, le prestige!... Vous savez, on dit : « Le prestige de l'uniforme! » ensuite, la chute. Le public adore la chute; or, l'officier tombe plus volontiers que l'habit rouge... il fait surtout plus fréquemment ce que nous appelons « la belle chute ». Enfin, il est précieux pour nous!...

LE GRAND CONDÉ. — Pourquoi donc l'officier tomberait-il plus souvent que le pékin?...

LE GÉNÉRAL DE BRACK. — Parce que le pékin qui se présente ici n'y vient qu'avec un cheval sautant, ou à peu près... L'officier, au contraire, se présente « quand même »! C'est un prétexte à permission, une occasion de venir passer une semaine à Paris... Il commence donc par flanquer sur la paille une vingtaine de chevaux en les essayant...

LES QUATRE FILS AYMON. — Une vingtaine de chevaux!... Coupable prodigalité!...

LE GÉNÉRAL DE BRACK. — Quelquefois il en trouve un passable; alors, ça va bien! Le plus souvent il n'en trouve pas de passable, alors ça va mal, mais ça va tout de même... pour les recettes...

XÉNOPHON. — Ah! le fait est que c'est quelquefois un spectacle navrant!... Des chevaux qui n'accusent pas l'obstacle, ou qui le prennent de biais, dans le sens du juge, qu'on voit s'enfuir effaré; ou bien encore qui s'arrêtent court, en flairant obstinément la haie...

M. ALFRED DE DREUX. — Quand vous en verrez un qui, au lieu de sauter, boira dans la douve, vous m'appellerez?... J'ai toujours adoré les chevaux placés dans des positions où on n'a pas l'habitude de les voir...

APOLLON. — Pouvons-nous espérer que M. le président et les membres du comité feront justice à nos réclamations?...

M. LE MARQUIS DE ***, *très digne*.— Le comité

va délibérer; j'aurai l'honneur de vous écrire pour vous annoncer sa décision...

Tous saluent et se retirent. Le comité et les membres du jury restent seuls sur la piste.

M. LE MARQUIS DE ***. — Jugez-vous utile, messieurs, de délibérer sur...

UN MEMBRE DU COMITÉ. — Ah! pas de bêtises! entre nous ça ne sert plus à rien!...

M. LE MARQUIS DE ***. — Alors, passons aux choses sérieuses : j'ai mis la main sur un entrepreneur qui fait les arrangements à deux pour cent meilleur marché qu'à l'ordinaire. Les planches des tribunes seront il est vrai moins belles; on sera un peu moins bien assis, et un peu plus serré, mais...

LE COMITÉ, *en chœur*. — Bah! qu'est-ce que ça fait, puisqu'on a les officiers! Le public viendra quand même!...

# LA TRÊVE DES PARTIS

*(Vie Parisienne du 4 décembre 1884.)*

---

## I

### TOUT AUX AFFAIRES!

Les affaires ne vont plus, les travaux publics sont arrêtés, la confiance n'est nulle part. Les immeubles sont sans locataires, les boutiques sans acheteurs, les femmes sans vertu; les actions ne donnent plus de dividendes, le prestige extérieur n'est qu'un ancien souvenir, la banqueroute est à nos portes, et les portes sont ouvertes. Un dernier spasme politique, et

la France s'éteint dans le bain-marie parlementaire.

A l'approche du nouvel an, les divers corps de l'État détenteurs de la puissance publique, ont fait un retour pénible sur eux-mêmes; ils ont revu le passé coupable, frémi devant le présent, entrevu le lendemain terrible et douloureux et, effrayés de leurs responsabilités, dans un élan sublime mais bien court d'abnégation momentanée et de patriotisme inconscient, ils ont tourné leurs regards suppliants vers l'infini (auquel ils ne croient pas), implorant un conseil, un moyen de salut.

Ils ont alors songé à proclamer une dictature qui, pendant un espace de temps à déterminer et sous le nom de « TRÊVE DES PARTIS », rétablirait les affaires du pays; cette idée venue d'en haut, il fallait choisir un homme réunissant les vertus nécessaires pour mener à bien cette lourde tâche, et trouvant dans son patriotisme ardent les raisons même de l'accepter.

La perplexité des pouvoirs publics fut grande;

leurs délibérations laborieuses. Découvrir un homme possédant des qualités si hautes et si diverses était assurément besogne malaisée. Il le fallait homme du monde avant tout, d'une tenue irréprochable, d'une distinction parfaite, d'une élégance native, relevée par ce je ne sais quoi que donne le frottement de tous les milieux auxquels il aurait dérobé leurs plus brillantes qualités, pour fournir à ses contemporains un type. Une âme chaude et aimante, un cœur secourable à toutes les infortunes, un esprit délicat et élevé, capable de comprendre les idées les plus nobles, de les propager et, au besoin, d'en tirer parti; une ingéniosité sans égale, créant des ressources inespérées; habile à se servir de tous; s'élevant, là où tout autre aurait sombré, et réussissant à édifier sa propre fortune sur celle même du pays; ami de la paix et cependant gourmet de gloire; glorieux sans vanité, tendre sans faiblesse, bienveillant sans banalité; sans parti pris d'aucune sorte, mais sans indifférence non

plus; habitué à commander et sachant se faire obéir; camarade des puissants, mais accessible aux humbles; mettant une volonté opiniâtre au service de dons si divers, et trouvant dans sa foi robuste en l'immortalité, le courage du sacrifice! Cet homme — est-il besoin de le nommer — c'était le directeur du *Gaulois,* c'était M. Arthur Meyer!

Réunis à titre officieux dans la grande salle de Versailles, les représentants sous la présidence (pour cette fois seulement) de M. Grévy, arrêtèrent enfin leur choix d'un accord unanime. Le président lui-même, remué par les grands souvenirs de Versailles, s'offrit à brûler ses parchemins et à consentir pour la durée de la dictature temporaire, la jouissance des appartements *de réception,* tous droits et privilèges purement honorifiques, étant bien entendu qu'il ne serait rien retranché de ses émoluments, frais de voyage, de représentation, etc., non plus qu'au produit des chasses présidentielles, sauf en ce qui concerne les lapins, dont

son successeur pourrait faire un bon emploi.

Une députation, à la tête de laquelle marche M. Grévy, est chargée de se rendre auprès de M. Arthur Meyer, de faire appel à son patriotisme si éclairé et d'obtenir qu'il consente à être investi des fonctions de dictateur. Cette députation est composée de : MM. Brisson et le Royer, Léon Say, Clémenceau, de Gavardie, Baudry-d'Asson, Ranc, Spuller, Ferry, Antonin Proust, Bocher et Jules Simon.

Sur la route, le peuple de Paris, qui avait attendu frémissant le résultat des délibérations de Versailles, l'assaille de ses joyeux vivats et lui souhaite bonne chance.

La députation est reçue au *Gaulois* et introduite auprès de son éminent et sympathique directeur. Étonné, ému, bouleversé, confiant, ahuri, indécis, M. Arthur Meyer écoute avec une religieuse attention. L'attitude et le dévouement de M. Grévy le stupéfient et le touchent ; il est sur le point de céder, mais se rappelant à

propos le mot d'un de ses nombreux aïeux, M. de Talleyrand : « qu'il faut se défier du premier mouvement, parce que c'est le bon », il se borne à remercier et demande à consulter ses deux amis, MM. de Pène et Popinot, avant de prendre une résolution qu'il aura l'honneur de transmettre.

La députation prend congé. La foule l'interroge au passage, l'anxiété est sur tous les visages.

## II

Après avoir reconduit, avec les égards qui lui sont dus, le gouvernement qui se retire, M. Arthur Meyer rentre dans son cabinet directorial, se regarde complaisamment dans la glace, caresse d'un mouvement bien connu la soie de ses favoris, fait monter ses deux conseils et amis pour savoir ce qu'ils pensent

de la situation, s'enferme, et la délibération commence.

Le secret de cette délibération a été religieusement gardé; *Le Figaro* lui-même n'a fourni aucun renseignement.

Mais, tandis que s'agitait le sort de la France, la foule, grossissant toujours, s'amassait devant les bureaux du *Gaulois*. De nombreuses députations de toutes les professions, de toutes les classes, de tous les quartiers de Paris, étaient venues spontanément appuyer la démarche des grands corps de l'État.

On affirme que jusqu'au dernier moment, M. Arthur Meyer était irrésolu et que ce serait une lettre, apportée par un valet de pied à la livrée d'une des plus grandes dames de France « abonnée du *Gaulois* » qui aurait déterminé son acceptation; toujours est-il que le soir même, il adressait à M. Grévy la lettre suivante :

« A Monsieur le Président de la République,
« en son palais de l'Élysée. (Confidentielle.)

« Monsieur le Président,

« La France souffre et vous êtes venu me « trouver!... Le pays tout entier fait, par la « voix de ses représentants, appel au patrio- « tisme d'Arthur Meyer! Le fardeau est lourd, « mais les épaules sont vaillantes.

« Mes forces ne pouvaient-elles me trahir?

« Vouloir est-ce pouvoir?

« J'ai assemblé mon conseil. MM. de Pène, « Popinot et moi, nous avons longuement, « douloureusement, patriotiquement réfléchi.

« Voici ce que je pense :

« Il faudrait être aveugle pour ne point voir!

« Oui, vous l'avèz dit avec raison : la ruine « est partout; la confiance n'est nulle part; « l'orgie s'est faite vertueuse!!!

« Encore quelques mois, quelques semaines « peut-être de ce régime, et notre belle France, « qu'avaient faite si glorieuse, si forte, si riche, « si puissante, dix générations de rois bien « aimés, ne serait plus qu'un souvenir!

« De ce peuple que j'aime tant, des vertus « qui le firent magnifique et respecté, des « grâces aimables qui le faisaient si recherché, « de ces qualités d'esprit si variées, si souples, « qui lui assuraient la suprématie dans tous « les arts; de cette langue si claire, si nette, « si polie qu'on l'a surnommée « la langue des « cours »; en un mot, de tout ce qui nous fit « grands, par la plume, l'épée, le pinceau ou « le ciseau, il ne resterait plus rien!... Rien « que quelques cuisiniers, préparant les indi- « gestions des aristocraties étrangères, quel- « ques modistes, colportant par delà les mers « l'art du chiffon, et le français, une langue « morte, enseignée dans les lycées comme le « grec et le latin, que d'ailleurs, on n'enseigne « plus.

« Oui, j'ai compris vos offres! Mon cœur « saigne à l'unisson des vôtres; la France a « parlé, je ne puis me taire! Arthur Meyer « accepte de succéder à M. Grévy!

« En vous notifiant, à titre confidentiel,

« cette grave détermination, je ne puis vous
« dire à quel point il m'a coûté de la prendre.
« Vous êtes père et vous me comprendrez. —
« Le *Gaulois,* mes collaborateurs de tout âge
« et de tout ordre, la clientèle spéciale du
« *Gaulois,* constituent pour moi une véritable
« famille, dont je suis le père, M. de Pène le
« fils et Popinot le Saint-Esprit.

« Je ne me dissimule pas que mes fonctions
« nouvelles vont m'arracher à ce cher milieu,
« mais quelque douloureuse qu'en puisse être
« l'application, je me suis imposé cette règle :
« de n'être toujours dans mon pays qu'un
« simple soldat qui va où le devoir l'appelle.
« Vous pouvez réunir le Congrès et l'informer
« qu'Arthur Meyer se tient à sa disposition *pro*
« *Patria.*

« Veuillez agréer, Monsieur le Président et
« cher prédécesseur, l'hommage de mes res-
« pectueux sentiments et de ma confraternelle
« sympathie.

« Arthur Meyer. »

« *P. S.* — L'abandon que vous faites de
« vos lapins m'a particulièrement surpris et
« touché ; que Votre Excellence se rassure, j'en
« ai le placement tout prêt. »

A la réception de cette lettre si digne et si émue, M. Grévy s'est empressé de réunir le Congrès qui, à l'unanimité, a proclamé M. Arthur Meyer dictateur pour un an, sous le nom de « SALVATOR Ier », avec les pouvoirs les plus étendus de faire la paix et de déclarer la guerre et le commandement supérieur de toutes les forces de terre et de mer.

Le Parlement subsiste, à titre honorifique ; Salvator Ier agira sans contrôle, sous sa propre responsabilité et sous l'œil du Parlement, dont un membre masqué le suivra partout, lui répétant :

« Souviens-toi que tu es un homme ! »

## III

Rentré au *Gaulois*, Salvator Ier assemble de nouveau son conseil; il faut penser aux réformes, à la formation du nouveau ministère, etc...

Après avoir passé en revue tous les puissants du jour, toutes les personnalités du moment, MM. de Pène et Popinot n'ont pas la force de cacher au dictateur les appréhensions que leur cause le peu de valeur des hommes parmi lesquels il faut choisir.

Salvator Ier se recueille; puis, bondissant sur son téléphone, il adresse à « MINOS » une éloquente prière. Il lui demande instamment de vouloir bien faire mettre à sa disposition quelques-uns des morts illustres, dont les lumières peuvent rendre de si grands services à la France. Impossible de rester sourd à l'appel du jeune et vaillant dictateur; Minos téléphone immédiatement qu'il envoie à Paris le dessus

de son panier. Égérie, emballée par le premier express, arrivera ce soir, les autres suivent.

Le jour même, Salvator Ier prend possession des appartements qui lui sont réservés au palais de l'Élysée et le soir, un splendide feu d'artifice montre au peuple les emblèmes et la devise choisis par le dictateur : un coq et un aigle qui se donnent la main, un bonnet phrygien et cette devise : « *Meyer Placet Omnibus.* »

Dès le lendemain de son avènement, M. Arthur Meyer s'occupe des affaires sérieuses et rend les décrets suivants :

« 1o Nous, Salvator Ier, etc., etc.;

« Considérant que la tenue est la pudeur
« des âmes, arrêtons :

« L'uniforme est rétabli.

« Des decrets ou arrêtés spéciaux détermi-
« neront les costumes afférents aux diverses
« classes de dignitaires et fonctionnaires;

« 2o Considérant que le dictateur doit porter
« les couleurs de la France et que notre cos-



« tume doit, à l'image du drapeau, réunir les « trois couleurs, arrêtons :

« I. Pour démocratiser le blanc, couleur de « la vieille royauté, nous prenons une culotte « de casimir blanc ;

« II. Le bleu sera naturellement placé sur « notre cœur : nous en faisons un gilet ;

« III. Il n'appartient qu'à Arthur Meyer « d'aristocratiser le rouge ; nous en faisons « l'habit rouge, cette blouse des mondains. »

« 3o Considérant que la vapeur devient une « force utile quand elle est réglée ; que les « fleuves torrentiels et dévastateurs deviennent « fertilisants quand ils sont endigués, arrêtons :

« Les jeux sont rétablis, monopolisés et cen- « tralisés sous une direction unique.

« Tous les tripots sont fermés sans distinc- « tion d'origine.

« Aucune concession particulière ne sera « faite aux députés ni aux sénateurs.

« M. ALBERT WOLFF est nommé directeur « général.

« L'« ILE DE LA GRANDE-JATTE » est affectée « à l'établissement des jeux.

« LE DOCTEUR BROUARDEL est nommé, avec « obligation de résidence, médecin des sui- « cidés.

« A l'entrée de l'île, sera construit un pa- « villon destiné à des cours de philosophie « appliquée; des professeurs éminents traite- « ront de l'influence de la volonté sur les « passions.

« M. CARO est nommé professeur titulaire. »

« 4° Considérant que l'État doit venir en « aide à tous ordres de travailleurs, que les « avances d'argent faites dans ce but et dont « le remboursement est garanti par un gage « mobilier ou immobilier crée un instrument « fécond et moralisateur sans compromettre le « crédit du pays; que les deux établissements « types de ce genre, le Mont-de-Piété et le « Crédit Foncier, donnent les meilleurs résul- « tats; considérant que la virginité (côté des « dames), est un véritable capital, arrêtons :

« Il est créé sous le nom de « CRÉDIT VIRGI-
« NAL », un établissement destiné à fournir,
« sous forme de prêt, aux jeunes filles, les
« ressources nécessaires à la mise en œuvre de
« leur activité morale.

« M. ALEXANDRE DUMAS est nommé directeur
« général.

« 5° Les ministères sont constitués ainsi
« qu'il suit :

JUSTICE ET CULTES

« Ministres : MAHOMET;

« Ministre adjoint : UN RÉDACTEUR DU *Gau-*
« *lois,* choisi par ses pairs.

« Sous-secrétaires d'État : MM. PAUL BERT
« et BOSSUET.

INTÉRIEUR

« Ministre : MACHIAVEL.

« Ministre adjoint : UN RÉDACTEUR DU *Gau-*
« *lois*, choisi par ses pairs.

« Sous-secrétaires d'État : MM. CASIMIR PÉRIER
« (*le vrai*), et CLÉMENCEAU.

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

« Ministre : LA CHEVALIÈRE D'ÉON.

« Ministre adjoint : UN RÉDACTEUR DU *Gau-*
« *lois*, choisi par ses pairs.

« Sous-secrétaires d'État : MM. JULES FERRY
« ET RICHELIEU.

POSTES ET TÉLÉGRAPHES

« Ministre : MERCURE.

« Ministre adjoint : UN RÉDACTEUR DU *Gau-*
« *lois*, choisi par ses pairs.

« Sous-secrétaires d'État : MM. COCHERY
« PÈRE, FILS, PETIT-FILS ET NEVEU.

PRÉFECTURE DE POLICE

« Préfet : TORQUEMADA.

« Préfet adjoint : UN RÉDACTEUR DU *Gau-*
« *lois*, choisi par ses pairs.

« Secrétaire général : M. Ranc.

GUERRE

« Ministre : Le général Boum.

« Ministre adjoint : Un rédacteur du *Gau-*
« *lois,* choisi par ses pairs.

« Sous-secrétaire d'État : M. Tirard.

« *Le Gaulois* devient journal officiel. »

## II

### TOUT A LA JOIE!

Les affaires sérieuses réglées, Salvator Ier veut que sa première réception laisse dans les fastes de l'histoire un impérissable souvenir.

Le jardin de l'Élysée, entièrement couvert d'un vélum, est transformé en un véritable paradis terrestre. Des plates-bandes de fraises embaument l'air. Partout, des pêchers couverts de fruits, des cerisiers roses et des pommiers blancs. Des vignes, chargées d'admirables grappes de raisin, pendent le long des grilles ou s'enroulent autour des arbres. Au milieu des fleurs, voltigent des oiseaux merveilleux; des tapis de Smyrne sont étendus dans les allées. Les eaux du bassin (parfumées pour la circonstance) s'élèvent dans les airs en gerbes odoriférantes

et retombent en pluie sur les sirènes, qui, à demi sorties des flots, appellent doucement M. Arthur Meyer.

Sur chaque marche de l'escalier est un Cent-Garde, plus brillant et plus doré, plus écrasé encore sous les ornements, que le Cent-Garde impérial.

Au premier, sont les salons où l'on danse; ceux-là tout remplis de roses; puis une galerie, transformée en salle de spectacle; le « salon de jeu », où on joue tous les jeux de cartes (y compris le loto et l'oie qui n'en sont pas), et le « salon des mœurs pures, » où l'on joue aux jeux innocents.

Puis un mystérieux salon, spécialement réservé au corps diplomatique et aux invités de haute distinction; M. Duhamel et un rédacteur du *Gaulois* en défendent la porte.

A l'entrée des salons, se tient « STENTOR », correctement vêtu de noir, ayant au cou la chaîne des huissiers et aboyant les noms des arrivants avec une maëstria admirable.

Puis vient l'introducteur des ambassadeurs, « M. LE DUC DE BISACCIA », debout près de la porte d'entrée du salon d'honneur.

A deux pas plus loin, LE DICTATEUR entouré des MINISTRES, d'ÉGÉRIE, de MM. DE PÈNE et POPINOT et d'ASPASIE, qui a été choisie (par un plébiscite ouvert dans le *Gaulois*) afin d'aider M. Arthur Meyer à faire les honneurs de la fête. Derrière lui est le MEMBRE MASQUÉ DU PARLEMENT chargé de lui répéter : « *Souviens-toi que tu es un homme!* »

Aux pieds de Salvator Ier est couché un lion de Numidie, présent d'AMILCAR.

Tous les arrivants entrent ornés de lunettes bleues; on les distribue à la porte d'entrée, afin que les invités ne soient pas éblouis par la vue du dictateur dans toute sa splendeur. En effet, M. Arthur Meyer est admirable à voir. Sa culotte blanche le moule. Sur son habit rouge, une fleurs de lys de diamants est posée à la place du cœur. A son cou auguste brille la Toison-d'Or; de la main droite, il tient avec

grâce son bonnet phrygien, le dissimulant de son mieux, tandis que la main gauche joue négligemment avec la poignée de l'épée (1).

STENTOR annonce : MOÏSE! qui entre vêtu d'une robe de flanelle blanche, portant contre son cœur les tables de la loi.

MOÏSE, *très ému, s'avançant vers M. Arthur Meyer et lui donnant une vigoureuse accolade.* — Cher enfant!... Quel honneur pour nous!... Quelle joie pour mon cœur!... Ah! je suis un législateur bien heureux! (*Il l'embrasse avec effusion.*)

M. ARTHUR MEYER, *à part, peignant doucement ses favoris, ébouriffés par la chaleur de l'étreinte.* — Ce vieillard est insupportable!... pas du tout homme du monde!...

GUGUSSE, *toisant Moïse.* — Voul'vous ponne lorgnette, voul'vous?...

MOÏSE, *pirouettant sur ses talons et prenant le bras de M. de Pène.* — A présent que les

(1) Voir la date de l'article.

effusions de famille sont terminées, présentez-moi à Sarah? Je ne suis venu que pour la voir!... J'en ai tant entendu parler!... On nous fait espérer une tournée... là-bas... mais je crains bien qu'à ce moment-là, elle ne soit plus qu'un vieux rossignol d'exportation!!...

M. DE PÈNE, *scandalisé*. — Quel langage!!..

POPINOT, *terrifié*. — Que va dire la clientèle spéciale du *Gaulois???*

ASPASIE, *à M. Arthur Meyer*. — Je voudrais bien voir un peu la fête, moi!... Est-ce que je peux m'en aller?...

M. ARTHUR MEYER, *vivement*. — Ah! mais non!... Un plébiscite vous a fait l'honneur de vous choisir pour recevoir à mes côtés!

ASPASIE, *étouffant un bâillement*. — Non!... Ce que je m'embête!!!

M. DE PÈNE. — Voyons, madame, il faut vous faire une raison!...

ÉGÉRIE, *dévorant le dictateur du regard*. — Elle peut rester près de lui et elle songe à le quitter! Cette femme n'a pas de cœur!

Elle se faufile près de M. Arthur Meyer et lui serre tendrement le bras.

M. ARTHUR MEYER, *un peu brusquement.* — Qu'est-ce que c'est?... Vous voulez quelque chose?...

ÉGÉRIE, *troublée.* — Non... C'est-à-dire si...

Elle lui parle à l'oreille.

M. ARTHUR MEYER. — Oui... c'est bon!... Je ne promets rien... Si vous me laissez tranquille,... ce soir, nous verrons... (*A part.*) Pourquoi m'a-t-on affublé de ça, Seigneur? Ça empoisonne mon règne!!!

Voix de STENTOR. — MM. ZOLA, MARGUE et LAROZE!

Ces messieurs entrent dans la pose du groupe des trois Grâces.

M. LE DUC DE BISACCIA, *s'approchant du dictateur.* — Adam et Ève sont là...

M. ARTHUR MEYER. — Qu'ils entrent!... Saluons, messieurs! C'est la plus vieille aristocratie de France... et d'ailleurs!

M. LE DUC DE BISACCIA. — C'est que M. de Pène n'a pas cru devoir...

M. DE PÈNE, *arrivant essoufflé.* — Ils sont dans un costume!...

POPINOT. — A faire frémir la clientèle spéciale du *Gaulois!...*

M. PASTEUR. — N'y a-t-il donc plus de feuilles de vigne?... Il me semble pourtant que, grâce à moi...

GUGUSSE. — Grâce à monsieur!! Oh! la, la! des emblèmes!!

M. ARTHUR MEYER. — Veuillez prier Adam et Ève de faire aux usages une légère concession... (*A part, regardant l'introducteur des ambassadeurs qui s'éloigne.*) Ai-je bien fait de le choisir?... Lui seul pouvait servir de trait d'union entre les contemporains et ces grands morts!

M. HENRI ROCHEFORT, en magicien, parcourt les salons en lisant l'avenir dans les mains et en disant la bonne aventure. Au fond de la galerie, sur le théâtre, M. JULES FERRY, OCÉANA,

UN GROUPE D'OPPORTUNISTES et Mme SAQUI, font des tours d'équilibre sur la corde et le fil de fer.

La foule les blâme ou les admire.

M. JULES SIMON, *émerveillé.* — C'est épatant!!

LE GÉNÉRAL BILLOT. — Fectivement... fectivement (*A M. John Lemoine*), n'est-ce pas?...

M. JOHN LEMOINE, *chantant l'air de Fortunio :*

Si vous croyez que je vais dire?...

MOÏSE, *revenant s'adosser à quelques pas du dictateur, dans l'embrasure d'une porte et caressant sa barbe en couvant de l'œil son descendant.* — Quel homme!! quel génie! il n'y a que lui!

Le Membre masqué du Parlement fait entendre un grognement sourd; cette extrême admiration l'agace évidemment.

M. ARTHUR MEYER, *offrant le bras à Madame de Parabère, qui vient d'entrer.* — Permettez, belle dame, que je vous fasse moi-même les

honneurs de la modeste niche où la France m'a placé?...

MADAME DE PARABÈRE, *complètement sous le charme, à part.*— C'est pas le régent qui aurait su arrondir une pareille guirlande!...

ASPASIE, *saisissant vivement l'autre bras du dictateur.* — Tu sais! n'en faut pas, d'femmes du monde!...

M. ARTHUR MEYER, *ahuri.* — Mais...

ASPASIE. — Allons! lâche ça!... ou j'ameute le Parlement!... J'suis plébiscitée! c'est à moi seule que vous avez à faire ce soir! Ah! il faut que je reste à m'embêter à côté de vous! à recevoir un tas de vieux bonzes que je ne connais pas, quand je meurs d'envie de voir de près les petits modernes!... sans parler de ce pauvre Périclès qui me fait des signes depuis une heure!... et pendant ce temps-là, monsieur s'amusera à offrir son bras à des... je ne veux pas dire quoi... par respect pour M. de Pène!...

M. ARTHUR MEYER, *très ennuyé.*— De grâce...

THOMAS VIRELOQUE. — Ksss!... ksss!... Et

dire que j'ai été beau comme ça... et aimé comme ça!...

L'entrée d'Adam et Ève met fin à l'incident. M. Arthur Meyer va avec empressement à leur rencontre.

Ève tient à la main la pomme. Elle semble très à l'aise dans sa toilette; mais Adam est gauche en habit et manque complètement de distinction.

M. Arthur Meyer, *très gracieux.* — Comme vous arrivez tard!...

Ève. — N'est-ce pas?... C'est que nous n'avions pas reçu notre invitation.

Adam. — Le service de la poste est encore plus mal organisé qu'avant vous...

M. Arthur Meyer. — J'ai pourtant conservé tous les Cochery...

Ève, *bonne fille.* — Ah!... tu nous en diras tant!... (*Elle mord joyeusement dans la pomme et la présente à M. Arthur Meyer pour l'y faire mordre à son tour.*)

M. Arthur Meyer, *à part.* — Adorable, cette

aïeule!... Un montant!... (*Il va pour mordre. Le Membre masqué du Parlement l'arrête vivement par le bras.*)

ÉGÉRIE, *venant aussi se mettre en travers.* — Malheureux!... qu'allais-tu faire?...

M. ARTHUR MEYER. — Encore ce crampon! (*Avec une intonation à la Dupuis.*) La oilà, la gloire!... La oilà!...

Pendant ce temps, Adam, embarrassé, tourne ses épaules et se balance sur ses hanches.

M. ARTHUR MEYER, *à M. de Pène.* — Débarrassez-moi d'eux... Parlez-leur de Monseigneur le comte de Paris et de Mesdames de France... et faites-leur prendre un abonnement au *Gaulois!...* (*M. de Pène s'empare avec agilité du bras d'Ève.*)

M. HENRI ROCHEFORT, *ayant à la main une bouteille magique et interpellant les assistants.* — De cette merveilleuse fiole, je fais sortir ce qui manque à chacun!... pour M. Tirard, un budget en équilibre!... Boum!... Servez!... A vous, là-bas, M. Perrin!!... des femmes tra-

giques!... et M. le ministre de l'intérieur!... il se cache!... C'est de la modestie!... il ne veut pas jouir de son triomphe!... Ah! c'est vrai!... j'oublie qu'il n'a pas l'habitude de répondre aux questions qu'on lui pose!... Enfin!... On peut toujours lui servir le lot de préfets honnêtes... dont le besoin se fait vivement sentir...

TORQUEMADA, *s'approchant du dictateur*. — Un homme de mauvaise mine est au buffet... et il mange!... il mange, que c'en est dégoûtant!...

M. ARTHUR MEYER, *bon prince*. — Dame, écoutez donc, mon cher préfet, cette fête est un peu mêlée, et...

TORQUEMADA. — Ce n'est pas tout... Non seulement il mange sans pudeur, mais il fait disparaître les petits fours les plus réussis et les fruits les plus veloutés dans un cabas...

M. ARTHUR MEYER. — Un cabas?...

TORQUEMADA. — Et quel cabas!... Si vous voyiez ça!... C'est profond comme un puits... ça fait frémir!...

M. ARTHUR MEYER, *très digne.* — Qu'on l'arrête!

Torquemada s'incline profondément et s'éloigne en courant.

Sur le théâtre, MADAME SAQUI, OCÉANA, M. JULES FERRY et LE GROUPE D'OPPORTUNISTES continuent leurs équilibres prodigieux. La foule les applaudit, le dictateur lui-même qui, depuis que tous ses invités sont arrivés, daigne se promener dans les salons, s'arrête et s'amuse un instant à contempler ces tours de force.

M. ANDRIEUX s'avance entouré des trois Parques; il semble aux petits soins pour elles et finit par enlacer tendrement ATROPOS.

ATROPOS, *se tortillant avec de petites mines effarouchées.* — Finissez! Ça m'chatouille... j'vais crier!...

M. ANDRIEUX, *câlin.* — Voyons, ma petite Atropos?... Sois gentille... laisse-moi faire?...

ATROPOS, *même jeu.* — Non!... Je n'veux pas!... Mon capital est intact jusqu'ici...

M. ANDRIEUX. — Eh! il s'agit bien de ça!!... Je te demande de me laisser prendre tes ciseaux... Rien que ça!...

ATROPOS, *saisie.* — Rien que ça!... Fichtre!...

M. Andrieux saute sur les ciseaux, s'en empare et s'avance à pas de loup vers le théâtre.

MADAME SAQUI, *le regardant avec complaisance.* — Quel est ce jeune homme de bonne mine?

M. ANDRIEUX, *à Madame Saqui.* — Pst!... Pst!... descendez?...

MADAME SAQUI, *émue.* — Il m'appelle!... (*Elle flageole légèrement.*)

M. ANDRIEUX. — Pauvre vieille!... Je ne veux pas la casser!... les morceaux n'en seraient pas bons!...

MADAME SAQUI, *sautant à terre et s'approchant de M. Andrieux.* — Où faut-il vous attendre?...

M. ANDRIEUX, *étonné.* — M'attendre?... Où vous voudrez... ça m'est égal!... (*Il grimpe sur*

*l'estrade sans attirer l'attention.*) Il s'agit maintenant de les démolir adroitement... J'amortirai la chute d'Océana en la cueillant au passage... (*Il coupe violemment le fil de fer.*) Culbute générale des opportunistes. M. Andrieux s'élance et retient Océana dans ses bras. Tapage; tumulte. Un nuage de poussière s'élève dans la salle, démontrant clairement ce que l'on soupçonnait : à savoir, que M. Grévy ne faisait pas balayer les salons, ni battre les meubles, sous le fallacieux prétexte qu'une épaisse couche de poussière remplace exactement les housses... et qu'il y a la façon en moins!... Au milieu du nuage apparaît M. Andrieux soutenant Océana.

M. DE PÊNE, *atterré.* — Un homme qui a été préfet de police!... Se galvauder ainsi! Et sous les yeux de la clientèle spéciale du *Gaulois* encore!...

POPINOT, *l'apercevant.* — C'est-à-dire que c'est navrant!... Où se réfugier, maintenant?... Ah! dans le salon des MŒURS PURES!!!

Ils entrent dans le salon des MŒURS PURES.

A un bout, M. CARO fait une conférence; à l'autre bout, SOCRATE enseigne à la jeunesse quelques nouveaux jeux. PÉNÉLOPE travaille à sa tapisserie. LE BOUILLANT ACHILLE, M. BAUDRY d'ASSON, Mlle LANGE, Mlle ELMON, Mlle DÉJAZET, etc., etc., jouent *au Chat perché, à la Mer agitée* et *à Tiens-toi bien.*

STENTOR annonce LA RÉDACTION DU *Figaro;* (elle était un peu en retard). M. Arthur Meyer va à sa rencontre très gracieusement.

LE MASQUE DE FER. — Nous tenions à présenter nos hommages à Salvator Ier; nous voulions lui dire que nos bras et nos plumes sont à son service, c'est-à-dire au service de la bonne cause et que, si jadis quelques légers dissentiments se sont élevés entre...

M. ARTHUR MEYER, *avec un geste plein de noblesse.* — Relevez-vous, messieurs!... Arthur Meyer oublie les injures du duc d'Orléans!

M. RANC, *arrivant effaré.* — Est-ce qu'il ne faut pas le lâcher?...

M. Arthur Meyer. — Qui ça?...

M. Ranc. — M. Grévy!...

M. Arthur Meyer, *surpris*. — Le lâcher?... Mais il me semble que c'est déjà fait...

M. Ranc. — Eh non!... pas dans ce sens-là!... Enfin... vous savez bien ce que je veux dire, puisque vous l'avez fait arrêter?...

M. Arthur Meyer. — Arrêter! moi??...

M. Ranc. — Dame!... Torquemada l'a arrêté de votre part, toujours!...

M. Arthur Meyer. — De ma pa... (*Illuminé.*) L'homme au cabas!... C'était lui!... J'aurais dû m'en douter!... Qu'on le lâche à l'instant... avec des excuses!...

Mlle Van Zandt entre au bras de Noé. Sem et Japhet suivent, portant une couverture déployée.

M. de Pène, *à M. Arthur Meyer*. — Comment!... vous les avez invités?...

Popinot. — Hum!... la clientèle spéciale du *Gaulois* ne va pas être contente!...

Le docteur Lowe, *bas à M. de Pène*. — Le

dictateur n'est pas souffrant, au moins?... Je le trouve jaunet!... C'est que, si c'était le choléra, mon phosphore souverain le guérirait...

Mmes Raucourt, Clairon, Duthé, Mars, la Dame aux Camélias, Mme Dubarry, la Grande Mademoiselle et Mme de Phalaris, s'approchent successivement du dictateur et implorent l'autorisation de couper quelques mèches de ses favoris. Quoique très ennuyé, M. Arthur Meyer se laisse faire en souriant.

Stentor annonce : M. le marquis de Sade !

Le marquis de Sade entre, accompagné de trois femmes plantureuses et masquées.

M. de Pène, *saisi.* — Ce pornographe ici !!! Fi!... fi!...

Popinot, *cherchant à dissimuler le groupe.* — Si la clientèle spéciale l'aperçoit, c'est fini!

Tous les invités se ruent pour voir le marquis de Sade; bousculade.

Louis XIV, *montrant un monsieur à Mlle Elmon qui lui donne le bras.* — Dites-moi donc, vous qui connaissez tout le monde...

Mademoiselle Elmon. — Malhonnête!!...

Louis XIV. — Mais non... vous ne saisissez pas!... Je vous demande le nom de ce monsieur... là... debout contre cette porte?...

Mademoiselle Elmon. — Ça?... c'est sir Richard Wallace... Celui qui a gagné une si grosse fortune dans les fontaines...

Louis XIV. — Dites-moi aussi, ma chère enfant...

Mademoiselle Elmon, *transportée*. — Tout ce que tu voudras, si tu m'appelles enfant!... Ah! il y a longtemps qu'on ne m'avait appelée ainsi!...

M. Henri Rochefort, *passant sa tête entre eux*.— Faut pas lui en vouloir!...il est myope!...

Louis XIV, *surpris*. — Hein?... Tiens!... quel est ce magicien?...

Mademoiselle Elmon, *vexée*. — C'est un nommé Henri Rochefort...

Louis XIV, *sursautant légèrement*.—Bigre!... (*Le regardant avec bienveillance*.) Quel gré je lui sais de n'avoir pas vécu de mon temps!

M. ARTHUR MEYER, *appelant près de lui Torquemada.* — Monsieur le préfet, quelle est donc cette quêteuse placée à la porte du salon des MŒURS PURES?...

TORQUEMADA, *mettant son monocle.* — Je l'ignore absolument...

M. ARTHUR MEYER. — Alors, elle n'est pas autorisée?... Cette femme m'intrigue!... Elle est soigneusement voilée... Impossible de distinguer ses traits... Tout à l'heure, Madame de Maintenon croyait reconnaître Madame Thierret...

TORQUEMADA, *lorgnant.* — Non... plutôt Mademoiselle Mathilde du Palais-Royal... D'ailleurs, je vais voir... m'informer...

M. ARTHUR MEYER, *à part.* — Très au-dessous de sa réputation, ce préfet-là!...

ALCIBIADE, *posé en cariatide au milieu du salon d'honneur.* — Personne ne me regarde!... (*Il lance un regard furieux à M. Arthur Meyer.*) Il fait parler de lui bien plus que je ne faisais parler de moi!... Quel truqueur!!!... J'ai

coupé la queue de mon chien!... lui, il a inventé la fête de bienfaisance!...

Entrée de DIOGÈNE. Il s'avance lentement, le bras tendu éclairant la route de sa lanterne, le regard éteint, le sourire amer; il aperçoit le dictateur. Son œil s'illumine, son sourire se détend, il s'écrie joyeusement :

— Enfin!!!!!

Et il brise sa lanterne, désormais inutile, aux pieds de M. Arthur Meyer!...

M. ET MADAME CARDINAL se promènent majestueusement dans le salon, chassant devant eux leurs filles.

MADAME CARDINAL, *en extase devant le dictateur.* — Est-il assez beau, cet Arthur!!... Ah!... Si le ciel permettait qu'il distingue Virginie...

M. CARDINAL. — *Guât!* On dit *distinguât*.... Oui... effectivement s'il remarquait Virginie... ou même Pauline...

TORQUEMADA, *revenant vers le dictateur.* — J'ai forcé la quêteuse à me montrer son visage...

M. ARTHUR MEYER, *vivement.* — Eh bien!... est-elle jolie?...

TORQUEMADA. — Non... c'est M. Grévy... il est bien vexé!...

M. ARTHUR MEYER. Parbleu!... aussi... vous auriez bien pu deviner ça!...

TORQUEMADA, *embarrassé.* — Mais il me semble que tout à l'heure... vous-même...

M. ARTHUR MEYER.—Moi!... Moi!... quel rapport cela a-t-il?... Je ne suis pas préfet de police, moi!... Ah! çà! à quoi diable êtes-vous bon?...

MADAME DUBARRY, *prenant le bras de M. Arthur Meyer et s'y suspendant amoureusement.* — On me dit que vous voulez me parler?

M. ARTHUR MEYER. — Oui... je voulais... je désire... enfin je vous demande de mettre (*très ému*) là-dessus... une petite guimpe... Ce que vous voudrez... Oh!... ce que j'en dis... c'est uniquement à cause de la clientèle spéciale du *Gaulois*, car... croyez bien que pour ma part je serais très heureux de contempler sans voiles... ces trésors...

MADAME DUBARRY. — J'te crois!... (*Elle l'entraîne vers une sortie.*)

POPINOT, *à M. de Pène.* — Vous avez l'air tout chose?...

M. DE PÈNE. — Oui... Arthur m'inquiète... Il se dérange! depuis le commencement de cette fête... voici la troisième fois qu'il disparaît mystérieusement...

POPINOT, *vivement.* — Il est malade?...

M. DE PÈNE. — Hélas, non! Chaque fois, il descend dans le jardin... en passant par l'escalier de service... avec une dame.

POPINOT, *scandalisé.* — Oh!!! avec une dame!!!

M. DE PÈNE. — Sans compter que je déteste le savoir au jardin...

POPINOT. — Oui... s'il allait attraper froid!...

M. DE PÈNE. — Ce n'est pas ça... mais ce sont ces diables de sirènes que je redoute...

M. HENRI ROCHEFORT, *qui passe.* — Oh!... elles sont si démodées!... (*A M. Cazot, assis sur un petit tabouret, tout près de terre.*) Tiens!

te voilà, toi!... Tu es tombé encore plus bas que je ne te l'avais prédit!...

M. DE PÈNE, *arrêtant Spartacus, qui se promène d'un air ennuyé et indifférent.* — Je vous assure que vous avez eu tort de briser vos chaînes!...

SPARTACUS, *à M. Ph. de Grandlieu.* — Que dit-il?...

M. PH. DE GRANDLIEU. — Je ne sais pas, mon ami, je n'écoute jamais les autres...

M. ARTHUR MEYER, *rentrant avec Mme Dubarry.* — A présent, consentez à voiler... (*Il lui tend son mouchoir de fine batiste garnie de dentelle, et d'un ton fin.*) Je ne vous le jette pas, je vous l'offre...

M. DE PÈNE, *le guettant.* — Il marivaude!... positivement il marivaude... j'aurai l'œil!...

JASON *s'approche sournoisement du dictateur, et lui enlève sa Toison d'Or.*

JASON, *à part.* — Dire que j'ai risqué ma peau pour ça!... (*Il se sauve emportant la Toison.*)

M. ARTHUR MEYER, *éperdu.* — Il me chipe ma Toison!... Au secours!... au vol!... (*Se calmant subitement.*) Non... pas de bruit!.... je vais tâcher de mettre la main sur un agent de la sûreté... (*Il arrête Torquemada et le met au courant.*)

RICHELIEU, *à M. Cornély.* — Le dictateur paraît soucieux?...

MARC AURÈLE. — On dirait qu'il a un cheveu?...

TORQUEMADA, *qui passe, affairé.* — On lui a chipé sa toison!...

MADAME DE STAEL, *regardant le crâne de M. Arthur Meyer.* — C'est donc ça... je me disais aussi...

STENTOR annonce le souper.

—

Une table d'honneur dressée sur une estrade est réservée au dictateur et à ses invités (*une vingtaine de couverts en tout.*)

Les autres tables sont de deux et quatre couverts.

Chacun se place comme il l'entend.

M. ARTHUR MEYER a en face de lui ASPASIE, à sa droite ÈVE, encore plus en beauté qu'à son arrivée et à sa gauche Mme DE MONTESPAN ; à droite D'ASPASIE est placé JUPITER, à sa gauche MATHUSALEM; MOÏSE et ÉGÉRIE sont aux deux bouts; puis MM. JULES FERRY, RICHELIEU, COQUELIN, DE PÈNE et POPINOT, et mesdames JUDIC, RÉCAMIER, DUCHESSE DE LONGUEVILLE, DEVOYOD, etc.

A une petite table, CARCEL, JABLOCHKOFF, PHAÉTON et Mme de GENLIS.

A une autre table, M. SPULLER et Mme DE POMPADOUR.

LOUIS XIV a refusé la place qu'on lui avait réservée à la table d'honneur et a préféré souper en tête-à-tête avec Mlle LÉONIDE LEBLANC. La salle présente un ravissant coup d'œil.

La table d'honneur est d'une gaieté folle. ÈVE se serre tendrement contre M. ARTHUR MEYER,

qui est gêné par ce manque de tenue ; derrière lui, le MEMBRE MASQUÉ DU PARLEMEMENT est debout, immobile et silencieux.

Après le chaufroid de cailles au carry, MATHUSALEM se lève et prend la parole en ces termes :

« Citoyens de France, d'Europe, du monde,
« de l'Univers et autres lieux, mon âge
« (triste privilège) me fait un devoir de por-
« ter un toast (*il se tourne vers M. Arthur*
« *Meyer*) à cet illustre produit de l'élan de nos
« cœurs...

VOIX FÉMININES. — Oui !... Oui !... Oui !...

MATHUSALEM. — « Je bois à vous, qui, soleil
« moral, avez su plaire à tous et allez ré-
« chauffer et féconder...

VOIX FÉMININES. — Oui !... Oui !... Oui !...

MATHUSALEM. — «... de vos rayons bienfai-
« sants, cette terre vieille et dégénérée qui
« allait, s'effritant en poussière stérile, tom-
« ber dans les ténèbres épaisses d'une bar-
« barie anarchiste et peut-être sanglante. Vous
« pouvez tout...

VOIX FÉMININES. — Oui!... Oui!...

MATHUSALEM. — « Vous le voudrez... vous « l'avez déjà voulu... Cette brillante fête inau- « gure dignement un règne qui serait un vé- « ritable retour à l'âge d'or, si vous daigniez « puiser dans votre amour sacré de la patrie « la volonté de renouveler la chaîne auguste « de ces traditions archiséculaires, qui seules « assurent le bonheur d'un peuple dans le pré- « sent, par la sécurité du lendemain!... Je bois « à l'illustre SALVATOR... et à sa DYNASTIE!!! »

VOIX, TUMULTE. — Oui!... Oui!... Bravo!...

ÈVE, *frémissante*. — Tu entends?...

M. ARTHUR MEYER se lève et pose une main sur son cœur, en interrogeant du regard MM. DE PÈNE et POPINOT.

M. DE PÈNE, *soufflant*. — Comme les grandes douleurs...

M. ARTHUR MEYER. — Comme les grandes douleurs...

POPINOT. — Les grandes joies sont muettes...

M. ARTHUR MEYER. — Les grandes joies sont

muettes. (*Il caresse doucement ses favoris et se rassied.*)

M. JULES FERRY. — L'honorable M. Mathusalem a raison; en fondant immédiatement une dynastie, le dictateur fera œuvre patriotique et utile...

ÈVE. — Immédiatement!... Tu l'as entendu?...

M. ARTHUR MEYER, *hésitant.* — Mais... je ne sais si je dois... en présence de M. DE PÈNE... de la clientèle spéciale du *Gaulois*...

JUPITER. — N'est-ce que cela?... Mon nuage est à la porte... je vais le faire avancer...

ÈVE. — Tu vois?...

M. ARTHUR MEYER semble très ému; tous joignent leurs instances à celles de Mathusalem et de M. Jules Ferry; il se lève enfin et paraît prendre une grande résolution.

ÈVE, *anxieuse.* — Eh bien?

M. ARTHUR MEYER, *l'œil au ciel, le geste inspiré.* — Dieu m'est témoin que c'est pour la France!...

ÈVE, *vexée.* — Cet homme n'est pas galant!... Ah! s'il n'était pas si beau!...

Le nuage entre.

M. ARTHUR MEYER, *levant son verre.* — Je bois à l'union... aux ivresses permises!...

Il fait un signe à ORPHÉE; l'orchestre attaque vigoureusement la valse des *Cloches de Corneville.*

M. ARTHUR MEYER salue une dernière fois, offre le bras à Ève et disparaît derrière le nuage; Adam fait un nez.

M. DE PÈNE, *très digne.* — Agissez en roi!...

POPINOT, *très ému.* — Rendez-la heureuse!...

(*Musique céleste.*)

# AU BUFFET

---

## UNE GRANDE FÊTE COSTUMÉE CHEZ LES DE RECTA

—

Le buffet est installé dans la salle à manger transformée en verger. Buffet « genre jardin », de grandes tables de bambou doré, drapées d'étoffes japonaises. Pas de nappes; les nappes, c'est joli pendant une heure, tant que c'est d'une éblouissante fraîcheur; mais, dès que le frottement continuel les fripe, que les domestiques y ont appuyé leurs mains aux gants déjà salis, que les taches de vin, les miettes de gâteau, les écrasements de foie gras, de grains de raisins éventrés, les pelures de mandarines, les bribes de jambon échappées des sandwichs,

les grappes plumées envolées des assiettes, les bonbons mous et les petits fours coulants, les hérissent en tous sens, les nappes sont horribles à voir, tandis que, sur le bois ciré, tous ces petits accidents passent à peu près inaperçus.

Les tables sont couvertes de verres mousseline, d'assiettes du Japon et de tasses de Sèvres. Couverts de vermeil; petites serviettes de batiste d'ananas chiffrées d'or et garnies de dentelle d'or. Tonneaux de cristal taillé à facettes diamant, desquels on tire le champagne frappé et les vins d'Italie et d'Espagne. Grands réchauds d'argent, où reposent les pâtés aux huîtres et les bouchées à la reine.

Fruits en arbres; d'immenses caisses de Delft, sortent des vignes chargées de grappes, qui montent et s'arrondissent en dôme au-dessus des tables; des pêchers et des abricotiers inclinent leurs branches chargées de fruits; tout autour de la pièce, court une bordure de pommiers nains. Derrière le buffet, un bataillon de domestiques

superbes, bien tournés, correctement sanglés dans leur livrée sombre, vont et viennent silencieusement, agiles et furtifs comme des ombres. Ils disparaissent ou rentrent par une baie qui conduit à l'office et à l'escalier des cuisines. Cette baie n'est fermée que par une portière de peluche épaisse comme un coussin et plus assourdissante qu'aucune porte. Splendide, la tenue des gens! Jamais nulle part on n'a vu de domestiques aussi bien stylés que ceux des Recta!

## DIX HEURES

M. de RECTA, qui est prêt, vient jeter un coup d'œil sur le buffet. Chacun se glisse furtivement à sa place; M. BAPTISTE, le premier maître d'hôtel, occupe la grande table du centre; tout son monde est groupé autour de lui.

— Tout est arrivé, Baptiste? Vous avez ce qu'il vous faut?

M. Baptiste, *le menton haut, la tête droite,*

*le regard d'aplomb, mais respectueux.* — Oui, monsieur le marquis. (*Aux autres, tandis que le marquis disparaît.*) Pas besoin d'lui raconter que la moitié des provisions est en retard, à moins qu'y veuille aller les chercher!... idiot, va! Faut toujours qui s'mêle de tout!... (*Apercevant Mme de Recta qui entre*). Allons! vlan!!! A l'autre, à présent!...

MADAME DE RECTA. — Tiens!... pourquoi a-t-on mélangé les fleurs? J'avais dit de couvrir une table de violettes, une autre d'œillets, et ainsi de suite, c'eût été beaucoup mieux! c'est laid, cette salade de fleurs!...

M. BAPTISTE, *très respectueusement.* — Les fleuristes ont tout arrangé, je ne savais pas ce que madame la marquise avait ordonné. (*La marquise s'éloigne.*) Non!... é pouvait pas passer sans harguer!... C'était une chose impossible!... Est-elle assez vilaine dans c'costume?

— Oh!... pour ça!... é n'en craint pas!... Qu'est-ce que ça représente?...

— Une déesse!... J'me rappelle plus du

nom... c'pendant, d'puis huit jours y n'parlent que d'elle à table...

— De qui?...

— Ben, d'la déesse là!...

— Faut y en en avoir un, d'toupet, hein, pour représenter une déesse avec une gueule comme ça?...

— Gare!... v'là les mômes!...

Les enfants, auxquels on a permis de venir voir les fruits et les fleurs, arrivent conduits par le précepteur et la gouvernante. M. Baptiste s'avance la bouche en cœur.

— Monsieur Jack veut-il des bonbons?... et Mlle Lucette, et M. René?...

Les enfants mangent, touchent légèrement aux fleurs, puis on veut les emmener, mais la petite se cramponne.

— Miss!... J'veux rester... J'veux voir arriver les dames!... il y en aura d'jolies, j'suis sûre...

M. Baptiste, *d'un ton conciliant*. — Mademoiselle Lucette n'a qu'à regarder madame la

marquise; elle ne peut pas en voir une plus jolie, ainsi... (*Quand les enfants sont partis.*) — Sales moucherons!... déjà presqu'aussi bêtes que les parents!... Allons, faudrait pourtant voir à la glace, v'la qu'on arrive, et un d'ces animaux-là aurait qu'à avoir l'idée d'boire!...

## ONZE HEURES

UN MOUSQUETAIRE s'approche du buffet et louche timidement dessus, sans se décider à parler.

CHŒUR DES DOMESTIQUES. — Déjà!... Ah! bien! y n'perd pas d'temps, celui-là!...

M. BAPTISTE, *s'avançant.* — Monsieur désire?...

Le mousquetaire mange un pain au foie gras et boit un verre de bordeaux; dès qu'il a le dos tourné le chœur reprend:

— Ah! çà, y n'avait donc pas dîné!...

— Faut d'l'aplomb pour venir se bâfrer de la sorte!... et à c't'heure-ci encore!...

— Nous le r'verrons, allez! c't'oiseau-là!...

— Que non!... Son costume doit être à l'heure!... y va aller l'rendre...

— Dites donc? leur monde arrive pas vite, aux patrons?... et jusqu'à présent, y n'a pas l'air chic chic, leur monde!...

Ça n'empêchera pas q'les journaux qui rendront compte demain matin raconteront:

« Qu'à onze heures, une foule compacte et « d'une rare élégance s'pressait dans les salons « du marquis et d'la marquise d'Recta. »

## MINUIT ET DEMI

L'assaut du buffet commence.

M. DE RECTA *amène* Mme DE NYMBE *en* EURYDICE. — En maître de maison courtois, il s'empresse lui-même de la servir et bouscule tout un coin du buffet pour installer la soucoupe dans laquelle elle mange un aspic.

M. BAPTISTE s'empresse aussi; il enlève les

verres et resserre les fleurs pour faire de la place tout en marmottant :

— Allons bon ! V'la qu'y chambarde tout, à c't'heure !...

M. DE RECTA, *prenant au milieu du buffet une coupe d'ananas glacés et renversant une cruche de sirop.* — Permettez !... vous aimez ces petits bonbons... Je connais vos goûts...

Le sirop court sur la table en ruisseau poissant ; tous les domestiques, sur lesquels il arrive en serpentant, se reculent précipitamment.

M. DE RECTA. — Baptiste !... voyez donc !... je crois que j'ai fait tomber quelque chose ?...

M. BAPTISTE, *la face souriante.* — Ce n'est rien, monsieur le marquis... une goutte de sirop !...

M. DE RECTA offre son bras à madame de Nymbe et ils s'éloignent.

M. BAPTISTE, *debout derrière le buffet, faisant éponger la table et le tapis.* — Y croit qu'il a renversé quelque chose !... Y croit !!! Et ça fait la cour aux femmes !... vieux patineur !

UN DES VALETS DE PIED, *épongeant toujours le sirop.* — Ah! l'fait est qu'y s'en flanque une bosse, d'la p'tite de Nymbe!... J'l'écoutais tout à l'heure : (*Imitant M. de Recta.*) « Êtes-vous assez adorable dans c'costume d'Eurydice!... »

M. BAPTISTE, *fredonnant en sourdine.* — « J'ai perdu mon Eurydice!... »

LE VALET DE PIED. — Y l'a pas perdue, lui, au contraire!... Ah!... v'la l'aut' qui m'fait l'effet d'avoir aussi trouvé quelqu'un!...

Il montre madame de Recta qui s'approche au bras du PRINCE DE MADÈRE; le prince n'est pas costumé, il est en habit couvert de plaques.

M. BAPTISTE. — Le Prince!!! tiens, tiens! Est-ce que ça r'piquerait?...

LE VALET DE PIED. — Comment?... est-ce que?...

M. BAPTISTE. — Ah! çà! Vous sortez donc d'une bouteille, vous?... y a un an qu'ça dure!...

Le valet de pied, *avec admiration.* — Le prince de Madère!... dites donc, c'est hurph, ça!... Ça vous pose tout d'suite une maison!... j'crois qu'on cherche des verres d'muscat, m'sieu Baptiste... y en a plus...

M. Baptiste, *sans bouger.* — Ben, y prendront aut'chose!... y a du bourgogne à côté... alors, comme ça, vous croyez que l'prince est quelqu'un à poser quelque chose?... Ah! elle est bien bonne, celle-là!... (*S'empressant vers le prince qui cherche à atteindre une branche de fruits et la lui offrant.*) Monseigneur désire des groseilles en branches?

Le prince prend la branche et la tient, tandis que Mme de Recta mange les groseilles. Ils s'éloignent.

M. Baptiste, *reprenant sa conversation.* — On t'en fichera des p'tites groseilles en branches! Eh! va donc!... Alphonse!!!

Le valet de pied, *saisi.* — Oh! vraiment!... il a l'air si distingué!... il est très beau avec sa ferblanterie!

M. Baptiste. — Oui, si on veut! y n'aura pas eu d'quoi s'faire faire un costume!... La mère de Frask aura refusé d'casquer... Les v'la qui r'demandent du foie gras, là-bas!... Fais-en ouvrir deux... Ah! çà! c'est l'rendez-vous des affamés, ici?...

Le valet de pied, *revenant.* — On rapporte l'foie!... Comme ça, c'est pas un douillard, l'prince?

M. Baptiste. — S'en faut! mais c'est un truqueur! Quand les femmes n'l'adorent pas suffisamment, y lessive un'plaque et y vivote quéqu'part... dans une petite bagnolle sous les plombs, rue des Abbesses, ou par là... Alors (pour le hig-life), y voyage! et pendant c'temps-là y crache ses impressions d'voyage dans un bouquin qu'on s'arrache « à son retour »!... J'entends raconter tout ça à table, moi!... Paraît qu'dans un voyage au Cambodge, il a peint les horreurs des privations qu'ça vous tirait des larmes... qu'on sentait qu'c'était vécu, qu'ont dit ces dames!... Je l'crois bien,

qu'c'était vécu!... l'voyage au Cambodge a été inspiré par la chambre voisine d'la mienne, — j'étais sans place, — 63 degrés au soleil sous l'toit... y mangeait deux sous d'lait, des ronds d'saucisson et y n'gobichonnait pour sûr pas tous les jours!... J'te crois qu'c'était vécu, les privations!... Quant au Cambodge, c'est un'aut'paire de manches!...

Le valet de pied. — Et la patronne?

M. Baptiste. — En est folle!

Le valet de pied. — Qu'est-ce que le patron dit d'ça?...

M. Baptiste. — Rien!... Le prince est très bien pensant!... Ah! cette fois-ci, y a pas, faut que j'me mette à servir aussi, v'la 1815!...

Le valet de pied, *regardant*. — Qui est-ce, 1815?

M. Baptiste. — L'invasion, imbécile!...

### DEUX HEURES

Ceux qui restent au cotillon viennent pren-

dre des forces. Ceux qui partent mangent avant de s'en aller.

LE BEAU NAMUR, *en arlequin, à une des miss SALICOK en Esméralda.* — Qu'est-ce que vous voulez manger?

MISS SALICOK. — Une caille en caisse.

LE BEAU NAMUR. — Alors, vous ne voulez pas me donner le cotillon?...

MISS SALICOK. — Puisque je vous dis que je l'ai promis...

LE BEAU NAMUR. — Au prince?... Vous savez qu'il n'a pas le sac, le prince?...

MISS SALICOK. — Et vous, est-ce que vous l'avez?

LE BEAU NAMUR. — Fichtre non!

MISS SALICOK. — Eh bien, alors?

M. BAPTISTE, *passant à Namur la caille en caisse.* — Monsieur le vicomte ne veut pas autre chose?

LE BEAU NAMUR. — Si... de la salade russe, du pâté de bécasse... et du corton... de celui du coin... là-bas...

M. Baptiste. — Oui, Monsieur le vicomte... (*Il se dirige vers le coin au corton...*) Un vrai repas, quoi !... Pané, va !...

Un valet de chambre. — Vous cherchez quelque chose, M'sieu Baptiste ?

M. Baptiste. — Le corton ?... où diable l'a-t-on fichu ?... C'est c'pané d'Namur qui l'demande et y a plus d'verres servis...

Le valet de pied, *fourrageant dans les bouteilles.* — Y en a pas là... tenez, collez-y du musigny, y n'y verra qu'du feu... (*Il lui passe une bouteille.*)

M. Baptiste, *indigné.*— Où as-tu pris ça ?... Veux-tu bien r'cacher ça tout de suite... du musigny à 15 francs la bouteille !...

Le valet de pied. — Ben, qu'est-ce que ça nous fiche, puisque c'est pas nous qui l'payons ?

M. Baptiste. — Non... Mais c'est nous qui l'boirons... c'est pour nous que j'l'ai mis d'côté... (*Il prend une bouteille de vin ordinaire et en verse un verre qu'il passe respectueusement au beau Namur.*) Voici, Monsieur

le vicomte... (*Retournant au fond et le regardant boire.*) Volé! hein? mon pauv'vieux?... t'as pas eu ton corton... et j'crois qu't'auras pas non plus ton Américaine... (*Le valet de pied rit.*) Oui... é'm'a l'air de s'défiler, la miss aux millions!...

Le valet de pied. — Elle a tort!... il a du galbe, Namur!

M. Baptiste. — Oui, mais elle guigne le prince!...

Le valet de pied. — Elle aussi?...

M. Baptiste. — Oui... elle ne fait qu'l'aguicher tout l'temps... C'est bête, les femmes!... ça aime le galon!...

Le valet de pied. — Et puis, il est beau, très beau, l'prince!...

M. Baptiste. — Possible! Mais y marque mal... Seulement on l'appelle « monseigneur... » et voilà!...

Le prince de Madère s'approche du buffet; il donne le bras à Madame de Frask en odalisque et semble très ennuyé.

— Qu'est-ce que vous voulez prendre?...

MADAME DE FRASK. — Rien... je veux vous voir, monseigneur...

LE PRINCE, *souriant.* — Pour cela, nous étions aussi bien au salon...

MADAME DE FRASK. — Mais c'est vous, monseigneur, qui m'avez dit que vous veniez au buffet...

LE PRINCE. — Dame!... je meurs de faim!...

MADAME DE FRASK. — Alors, je vous ai accompagné...

LE PRINCE, *souriant toujours, mais légèrement énervé.* — Je sais manger seul!... (*A part.*) Cette vieille a l'air d'une excellente femme... mais elle est tenace...

MADAME DE FRASK. — Pardonnez-moi, monseigneur, mais je suis si heureuse de vous regarder... Je n'en demande pas davantage!...

LE PRINCE, *à part.* — Heureusement! (*Haut.*) En vérité, Madame, je suis confus...

M. BAPTISTE, *servant au prince ce qu'il a demandé.* — Voilà, Monseigneur!...

Le valet de pied, *regardant manger le prince avec admiration.* — Quelle belle fourchette!... C'est égal, on dira c'qu'on voudra, il n'est pas piqué des vers... Ça à l'air d'un rude lapin!...

M. Baptiste, *se retournant.* — Oh! quant à c'qui est d'ça!... L'ennuie-t-elle assez, sa vieille?... Tenez! regardez-le? Y bout!... positivement, y bout...

Madame de Frask, *au prince.* — Il faut que je parte, Monseigneur, mes pauvres chevaux m'attendent depuis si longtemps... Jamais ils n'ont autant attendu!...

Le valet de pied, *saisi.* — Oh! Je crois qu'elle a tutoyé l'prince!... Elle a dit : « entends-tu? »

M. Baptiste, *impassible.* — Ben, crois-tu pas qu'elle l'appelle Monseigneur?...

Le prince, *à Mme de Frask.* — Permettez-moi, madame, de vous reconduire jusqu'à la porte du salon?...

Le valet de pied, *les regardant s'éloigner.* —

Comment!... elle l'envoie s'coucher?... et il y va!...

M. Baptiste. — Il n'ose pas trop rétiver... Si elle coupait les vivres, y serait forcé... de retourner au Cambodge... et dame!... C'est égal!... il aimerait mieux s'faire lever par la petite Sallicok, que coucher par la mère de Frask!

Madame de Recta, *s'approchant de M. Baptiste.* — Baptiste, dès qu'on commencera à danser le cotillon, vous fermerez les portes et vous organiserez rapidement vos tables. C'est bien convenu, les petites tables toutes servies?

M. Baptiste. — Oui, madame la marquise... Consommé chaud et froid; cailles en caisse; salade vénitienne; foie gras; sorbets; perdreau; charlotte russe; coupe de fruits assortis et coquille de bonbons, le tout servi sur les tables à étagère, à côté de chaque table de deux ou de quatre couverts.

Madame de Recta. — Est-ce que tout tiendra sur l'étagère?

M. Baptiste. — Madame la marquise, on serrera un peu!... *(Quand Mme de Recta est partie.)* Est-elle laide, hein?... quand arrive trois heures du matin...

Le valet de pied. — Le fait est qu'ça doit pas être un régal d'la regarder pioncer!

## TROIS HEURES

On a fermé les portes qui mènent au salon; les domestiques, en préparant les tables, s'en donnent à cœur-joie. Ils boivent tant qu'ils ont soif et mangent à étouffer. Le chef et ses marmitons sont montés; les femmes de chambre envahissent la place, sous prétexte d'aider. Il règne le plus aimable abandon. Quand, par hasard, une porte s'entr'ouvre, toutes ces faces réjouies reprennent à l'instant l'expression glaciale qui leur est habituelle.

Le chef. — Eh bien, mes enfants, ce balluchon?...

M. Baptiste. — Pas un joli costume!... Ah! on voit bien que l'krach les a touchés...

Un valet de pied. — N'l'écoutez pas, chef, y a des belles femmes! et nippées!... C'est moi qui vous l'dis!...

Le chef. — Ah mais!... Est-ce que ça va durer longtemps, cette plaisanterie-là?... J'suis obligé d'rester pour l'consommé et les choses chaudes, et vous savez, moi, j'commence à en avoir plein l'dos!...

M. Baptiste. — Ben, et moi donc, ici!... vous encore, vous pouvez lire les journaux dans un bon fauteuil... Moi, faut que j'trime tout l'temps.....

Le chef. — Oui, mais vous avez l'plaisir des yeux, vous?...

M. Baptiste. — Ah! il est chouette, l'plaisir des yeux, parlons-en!... Des vieux trumeaux déteints, à la recherche d'un restaurateur! des jeux d'osselets, des débordements d'chair flasque, des dos qu'ont l'air d'vagues, et des poitrines qui rappellent une bourse où qu'on aurait mis un vieux sou... Ah! il est propre, l'plaisir des yeux!...

UN VALET DE PIED. — Dites donc, M'sieu Baptiste, Jean a sa cuite... y casse tout c'qui touche... Faut-y l'envoyer coucher?

M. BAPTISTE. — Des emblèmes!... Pas envie d'me mettre en quatre pour remplacer ceux qui manquent!... *(La porte s'entr'ouvre et M. de Recta passe sa tête pour voir si les tables se dressent.)* Méfiance! v'la l'marron sculpté!... *(Silence profond. Après avoir regardé, M. de Recta disparaît.)*

M. BAPTISTE. — Eh ben, dites donc, chef, quand vous aurez fini d'vous remplir le jabot?...

LE CHEF, *absolument gris.* — J'bois au patron!... A sa santé!... Aux amours de la patronne!...

M. BAPTISTE. — Allons! pas d'bêtises! Emmenez-le!...

LE CHEF, *se débattant.* — Qu'elle fasse la noce!... Elle a raison!... « Brigadier, répondit Pandore, brigadier, vous avez raison... »

MADAME DE RECTA, *attirée par le bruit, passe*

*à son tour la tête à la baie d'entrée; le chef l'aperçoit.* — Veux-tu t'sauver, vieille gnolle! Bifteck à maquart!...

On se précipite sur lui et on l'emporte.

MADAME DE RECTA, *qui n'a pas entendu et voit le chef qu'on emporte.* — Qu'est-ce qui est arrivé au chef?...

M. BAPTISTE. — Une coupure... madame la marquise... en... parant le jambon... et... le... la vue du sang...

MADAME DE RECTA. — Ce pauvre chef!... Elle traverse la salle à manger et se dirige vers l'office...

M. BAPTISTE, *s'interposant résolument.* — Madame la marquise ne va pas voir ça?...

MADAME DE RECTA. — Mais certainement si!... Je suis sûre qu'on le soigne très mal! *(Elle passe, malgré les efforts de M. Baptiste.)*

M. BAPTISTE, *furieux.* — Manquait plus qu'ça! Y sont bons pour les domestiques, à c't'heure!

# I

## LE MONDE D'ARGENT

Les plages sont envahies par ce qu'on appelait autrefois « la Finance », aujourd'hui désignée sous le nom plus élastique de « Monde d'argent ».

La finance, c'étaient les hauts barons du « vil métal » (style noble). Les agents de change, banquiers, trésoriers généraux, gouverneurs de la Banque, etc., etc. Le monde d'argent comprend aussi tout cela, mais il y ajoute : les coulissiers, quarts de coulissiers, vingtièmes de coulissiers ; les associés d'agent de change, quarts d'associés, etc... les commerçants vrais ou faux, les étrangers possesseurs de mines inconnues, mais néanmoins productives et, en

# MATÉRIEL ROULANT

DES

# PLAGES

---

Le matériel roulant des plages est le même partout.

On peut, en arrivant sur n'importe quelle plage, fermer les yeux et dire sans presque se tromper, quel est le monde qui la peuple; il ne varie jamais et se compose de différentes catégories bien distinctes. D'abord :

général, tous les tripoteurs d'affaires, du plus haut grimpé au plus infime débutant.

Le signe distinctif du « monde d'argent » (côté des hommes) est que ces messieurs se ressemblent tous... Jeunes, vieux, adolescents ou entre deux âges, tous sont violemment marqués d'une même tache originelle, « la vulgarité ». Quelque argent qu'ils parviennent à accumuler au fond de leurs coffres, ils ne savent pas l'employer à se décrasser.

Le tailleur est bon, la coupe irréprochable si le vêtement était sur un autre dos ; sur eux, il est ridicule ! ils sont gênés ou trop à l'aise, et beaucoup de gens s'imaginent naïvement que ces complets, venus à grands frais de Londres, ont tout bêtement été achetés à la Belle Jardinière. C'est cossu, mais absolument inélégant ; ces messieurs affectionnent à la mer les chapeaux les plus étranges et les chaussures les plus fantaisistes. Les têtes se ressemblent aussi bien que les tournures ; elles manquent de caractère. Parfois cependant, le front

est étroit et les oreilles longues ; ce n'est pas un caractère agréable, mais c'en est un.

L'homme d'argent raconte volontiers ses affaires de bourse (celles qui peuvent se raconter), et encore plus volontiers ses affaires de cœur ; affaires de cœur, si l'on veut? Un gros garçon, lourd et suffisant, qui se croit très généreux, parce qu'il est très grossier, vous apprend d'un air ravi, qu'il est parvenu à enlever une Nana quelconque à un concurrent malheureux. Et, comme on ouvre la bouche pour le complimenter de cette bonne fortune, due sans doute à ses avantages physiques, il ajoute triomphalement : « Ma foi oui, il lui donnait dix mille francs par mois, j'en ai offert douze mille et elle l'a lâché ! »

Ces messieurs aiment la mer du samedi au lundi et pendant la semaine des courses. Ils meublent la plage, mais ne l'ornent pas. Ils parlent haut, crient sans raison et rient sans motif, uniquement pour faire du bruit et bien constater que le terrain est à eux plus qu'aux

baigneurs des autres mondes. Ils ne se contentent pas de tirer à eux la couverture, ils veulent faire crier ceux qui se trouvent dépossédés.

Le directeur véreux d'une Société anonyme quelconque, sera fier de forcer par son tapage et l'allure de sa conversation, le duc de X... à emmener sa sœur ou sa femme, assises à quelques pas plus loin; il rayonnera, en pensant que décidément les vieilles couches sont obligées de *caner*.

Si le monde d'argent ne possède pas d'hommes présentables, il prend une éclatante revanche en présentant ses femmes aux baigneurs éblouis.

La femme d'argent, ou, pour parler plus exactement, la femme de l'homme d'argent, est presque toujours ravissante.

Dans ce monde-là, une jolie femme fait partie du luxe de la maison, comme les chevaux, les domestiques et les bibelots; ses robes venant de chez Félix, et ses chapeaux de chez Virot, on voit qu'il y a de l'argent pour payer les notes

de Madame, et Monsieur a chance de glisser à de bons gogos, des valeurs tombées, ou des actions d'une société dissoute par voie judiciaire. A la mer, le luxe de ces dames prend des proportions phénoménales; elles peuvent lutter avec le vrai monde bien plus directement qu'à Paris, où les seuls points de contact sont l'Opéra, les Courses et le Cirque le samedi.

A la mer, guerre ouverte. La duchesse change quatre fois de toilette par jour; aussitôt la belle Mme A... en change six fois. La petite vicomtesse a un costume destiné à laisser admirer les plus jolis mollets du monde; immédiatement Mme Z..., qui possède la plus belle paire de jambes de la haute banque, fait couper son costume au-dessus du genou.

La baronne a pêché hier des crevettes avec « Crème de chic » qui portait le filet; Mme X... se promet d'emmener demain le même « Crème de chic » à la pêche aux crevettes, et de se faire tenir par lui une ombrelle sur la tête tout le temps qu'elle pêchera.

La comtesse était coiffée ce soir comme la Diane de Houdon! demain matin, Mme N... se coiffera comme celle de Gabies! et tout le monde ne peut pas supporter ça... C'est de l'antique pour de vrai! Houdon!... c'est trop moderne! Sauf ces mesquineries, ces dames sont de très agréables femmes. Leurs toilettes sont bien choisies; elles évitent le trop « riche », complètement abandonné aux étrangères, qui en profitent largement. — Elles sont instruites, causent de tout, suivent le théâtre et lisent tout ce qui paraît. Par exemple, elles vivent uniquement pour la galerie; elles n'oublient pas un instant qu'elles sont regardées, tiennent à conquérir leur public et y réussissent généralement.

Pour les quêtes, fêtes de charité, tombolas, messes chantées, etc., etc., elles prennent les devants et organisent à merveille; le bon curé est ahuri; ce monde, juif ou protestant, s'intéresse à la religion catholique, plus que les catholiques eux-mêmes. Le brave homme ne

voit que le résultat et non le moyen de se faufiler malgré vent et marée, et il voue à toutes ces belles dames si charitables une reconnaissance éternelle.

Le « jeune homme » à proprement parler, n'existe pas dans le monde d'argent. Tous sont mariés ou décrépits; quelques-uns sont les deux ; dès qu'il a vingt-cinq ou vingt-six ans, l'homme d'argent se marie; il est pratique et, on a beau dire, une jolie femme à soi coûte moins cher que celles qu'il faut disputer aux autres.

Très rares aussi les bébés, dans le monde d'argent.

Le bébé isolé et silencieux se rencontre encore dans quelques ménages retardataires, mais les bébés nombreux, tapageurs et grouillants, sont absoluments proscrits du cahier des charges.

Bébé d'argent est dès l'âge le plus tendre sérieux comme un pape, roué comme une potence et bouclé comme une vieille malle.

Il tient à être bien mis, soigne ses effets, ne se déchire et ne se tache jamais; garde dans sa petite main fermée la monnaie qu'on donne à sa bonne pour le goûter, les chevaux de bois et les petites boutiques et finit, à la fin de la semaine, par avoir une somme assez ronde qui va rejoindre la somme économisée de même la semaine précédente. Bébé d'argent est habile et industrieux. Il a le truc pour changer sa pelle cassée et son seau défoncé, contre la pelle neuve et le seau intact d'un confiant bébé du vrai monde égaré dans son groupe; le pauvre bébé est enchanté; la pelle et le seau sont deux fois grands comme les siens; bébé d'argent rit silencieusement, pensant à la tête qu'il va faire, lorsque le manche de la pelle lui restera dans la main et que le sable filera par le fond du seau.

Bébé d'argent chasse de race; si papa le voyait il serait fier de lui, car il fait tout ça instinctivement, on ne le lui a pas encore appris!...

## II

### LES GENS DU CRU

Les hobereaux du département peuplent aussi la plage, mais seulement d'une façon intermittente. On vient en breack, en omnibus, en n'importe quoi. On s'empile à douze dans une voiture traînée par un seul cheval et on fait la route au pas pour ne pas le voir mourir en chemin. Les ressorts plient, on est cahoté; mais bast! on s'amusera tant! On part de chez soi à quatre heures du matin s'il le faut, mais on s'arrange pour arriver de façon à paraître « installé » aux yeux des véritables baigneurs. On déjeune à un hôtel chic, en grognant avec affectation; on se plaint de la nourriture et du service, tout en reprenant

trois fois de chaque plat et en examinant soigneusement comment les garçons s'y prennent pour ne verser que rarement la sauce sur les consommateurs. Joseph, le cocher, quand il sert les jours où il y a du monde, n'a pas cette désinvolture « de bon ton », ni cette adresse qui consiste à porter un plateau à bout de bras sur les cinq doigts ouverts; on essayera de lui apprendre ça, mais il y aura du tirage. Et comme ils sont bien chaussés, ces serviteurs admirablement stylés! leurs souliers découverts sont bien plus réussis que ceux du fils de la maison, lorsqu'il va au bal; ils sont pointus, pointus! Si l'on pouvait seulement en montrer un au cordonnier du bourg, peut-être trouverait-il moyen d'en faire de pareils? Les coquilles de beurre sont examinées aussi par ces dames; c'est très gentil, très appétissant, mais comment diable est-ce fait? Mlle Iseult affirme que c'est avec une vrille, tandis que sa mère, le nez plongé dans le bateau où nagent les coquilles, déclare que vu de près, cela fait

l'effet de coups d'ongles réitérés. Le poisson servi sur une serviette pliée les abrutit complètement. Ça, c'est tout nouveau! L'an passé, l'Hôtel de la Plage posait son poisson au fond du plat, sur un lit de persil, comme tout le monde!

On ne sait vraiment qu'inventer pour tout compliquer. Et quelle quantité de plats! Pourvu que Joseph ne soit pas servi « dans ce goût-là », lorsqu'il mangera avec les domestiques de l'hôtel. Déjà, l'été dernier, au retour des bains de mer, (les bains de mer c'est l'unique journée passée X...) il a boudé pendant deux jours aux pois mange-tout et à la bouillie de sarrasin qui, avec un rond de saucisson tous les dimanches, compose l'ordinaire « des gens du château ».

Après déjeuner, on se promène sur la plage et, comme naturellement c'est l'heure où chacun est chez soi, on déclare que X... est désert et que le peu de baigneurs qui l'habitent est « à la pose ». La marée est dans la

journée : on se baigne à l'heure élégante, avec des costumes qui ne le sont guère ; et pourtant, Dieu sait si ces demoiselles comptent produire un effet ! depuis un an, elles ont rêvé et discuté des costumes absolument inédits, heureusement ! Pantalons infiniment trop courts, étoffes à carreaux étranges, décolletage excessif. Elles espèrent bien ne pas être prises pour des provinciales.

Le costume du bel Agénor, également exécuté par ses sœurs, est beaucoup plus pudique ; avec ses manches longues et son pantalon à la cheville, il a l'air d'un premier communiant. Il s'en aperçoit dans sa cabine ; alors, il roule le pantalon et les manches au-dessus du coude et du genou et, quand il entre dans l'eau il est très présentable ; pendant le bain les petits arrangements se défont et, quand il sort, un moutard occupé à faire des pâtés sur le sable, s'écrie :

— Oh ! le costume du monsieur qui a poussé dans l'eau !

Après le bain, ces dames se promènent, les cheveux flottants, croyant que c'est très « genreux »; elles regardent attentivement les toilettes, critiquent, épluchent et déchirent surtout, mais sans méchanceté et parce que, de bonne foi, elles trouvent laid tout ce qui est joli. Agénor parcourt la plage, posant devant les cocottes, auxquelles il voudrait bien montrer ce qu'est un Normand pur sang. De fait, c'est un beau *gas,* bâti en Hercule, roux comme une carotte et blanc comme un poulet de grain.

Le soir, toute la famille se *ré*-empile dans le berlingot et rentre au milieu de la nuit, dormant en salade et affreusement courbaturée par le bain et les cahots. C'est égal, ils ont sur la planche un sujet de conversation qui, habilement exploité, doit les mener jusqu'à la prochaine saison.

Leurs voisins auront été aussi à X..., et y auront remarqué identiquement les mêmes choses qu'eux; on se racontera ses impressions.

X... est la halle aux idées des gens du pays. Il est à remarquer que jamais deux familles ne se réunissent pour entreprendre l'excursion; cela les gênerait pour se raconter des « craques » et des aventures qui ne leur sont pas arrivées.

Le monde officiel fournit aussi son contingent. Les chefs-lieux et les sous-préfectures se dépouillent pour quelques jours ou quelques semaines de leurs plus beaux ornements.

D'abord, *la générale*. Elle vient pour plusieurs raisons; d'abord, le général ne peut venir la voir que de temps en temps (il est excessivement tenu par un divisionnaire terrible), et c'est un repos relatif pour sa femme, qui, au besoin, écrit au terrible divisionnaire avec lequel elle est au mieux, pour lui demander de serrer la main encore davantage et d'accabler les brigades de travail. Ensuite, la générale aime la mer; elle adore voir une tempête, assister au choc des éléments. Ça lui fait pourtant faire de tristes comparaisons avec

l'armée en général et les généraux en particulier. Puis, elle retrouve à X... un tas de petits officiers charmants, pour lesquels elle a eu des bontés, en a, ou est toute disposée à en avoir. L'air salin double cette disposition et, si la générale a quarante ans, la triple.

Les petits sous-lieutenants sont les préférés; plus la femme compte de printemps, moins elle aime le galon. Un capitaine lui semble presque faisandé. Il est vrai que peu de capitaines sont doués de ces robustes appétits qui ne reculent pas devant les pièces de résistance.

La générale est très allante; elle organise des promenades en voiture, des goûters sur l'herbe, des parties de canot; on va boire du lait dans des fermes, on tire des feux d'artifice sur la plage. Comme elle seule a cet entrain endiablé, elle est très entourée et parvient même à recruter des fidèles dans le civil.

*Les officiers* viennent à X... parce que c'est

une plage assez chic et surtout parce que c'est une occasion de lâcher le service et de se mettre en bourgeois; du reste, assez peu libres de faire des farces, leur tenue étant soumise à un sévère examen par les baigneurs du cru. Comme se montrer à X... avec une cocotte leur ferait immédiatement fermer toutes les portes « de la société », ils préfèrent, étant trois jours dans un endroit et dix mois dans l'autre, se tenir tous comme des petits saints.

*Le préfet* et *la préfète* honorent aussi la plage de leur présence. Tout le monde leur tourne le dos avec d'autant plus d'empressement qu'il est un enfant du pays; elle, un amour; lui, un assez vilain monsieur. Comblé par l'Empire, orléaniste par tempérament et républicain par occasion.

Ils vivent forcément seuls; préférant cela à voir les gens qu'ils pourraient voir. Meublent la plage; madame change de toilette quatre fois par jour. Les enfants sont adorablement pom-

ponnés; ont loué un des plus jolis chalets. Voudraient bien montrer qu'ils ne sont pas des « nouvelles couches », mais personne ne consentira à s'en assurer. Finissent, de guerre lasse, par se lier avec des princesses étrangères, des veuves de colonels et des chevaliers d'industrie.

—

*Le trésorier général et sa femme.* Des gens « très bien » et qui n'ont « pas besoin de ça », comme on dit dans le pays. « Ça », c'est la trésorerie.

Reçoivent beaucoup; dîners, bals comédies. Ont un ravissant bateau ponté, à bord duquel on fait des parties très gaies; maîtres de maison charmants; très grande ressource pour les baigneurs; sévérité intelligente et très modérée pour le choix des relations « de plage ». Se disent, avec raison, qu'un salon n'est pas souillé parce qu'une personnalité douteuse l'a

traversé. Savent toujours s'y prendre de façon à ne faire crier personne. Sont parvenus, sans rien demander, à obtenir que chez eux on soit poli pour le préfet.

Vont à X... depuis quinze ans; sans eux, la plage cesserait d'exister.

## III

## LA LÉGION ÉTRANGÈRE

La Légion étrangère ne se distingue pas précisément par la simplicité; les femmes ne font que six toilettes par jour (sans compter le costume de bain), parce que, si elles en faisaient davantage, elles n'auraient plus le temps de les montrer, mais la qualité supplée à la quantité: étoffes transparentes, brocarts tissés d'argent, moires brochées, damas de Calcutta, satin japonais brodé de fleurs et d'oiseaux fantastiques et même modeste drap de soie à vingt-cinq francs le mètre pour petits costumes du matin. Quelques-unes se permettent la toile peinte, mais elles font cerner le dessin en fil d'or, ornent la toilette de dentelles d'or et accro-

chent à leurs oreilles (grandes et mal ourlées généralement) des dormeuses de quatre-vingt mille francs; que diable! on a de l'argent ou on n'en a pas? et, si on en a, il faut bien le montrer; ça enlaidit, c'est vrai, mais ça fait enrager les voisines et même les voisins par ricochet. Les chapeaux sont empanachés de plumes rares; le poignard ou le clou qui retient le chapeau dans les cheveux est incrusté de pierres précieuses; c'est éblouissant! Malheureusement, le plus souvent, le fil d'or des broderies est du cuivre qui noircit à la brise de mer, et les pierreries sont en toc. Tout le monde le sait, ces dames se rendent parfaitement compte que tout le monde le sait, mais elles ne sourcillent pas et sauvent la situation par un aplomb énorme. La mise des hommes n'est guère moins tapageuse; en revanche, elle est de plus mauvais goût : vêtements de couleurs brillantes, non pas l'étoffe de nuance indécise, qui fait accepter sa trop grande *tendresse* de ton, parce qu'elle est dans une

gamme sobre et assourdie; pas du tout! ces messieurs sont en complet pain-brûlé, bleu-ardoise, bleu-paon!

Toujours des couleurs franches, éclatantes et tranchant entre elles d'une façon criarde et pénible à voir. Encore plus de bijoux que ces dames : chaîne de montre; breloques Directoire; jeux de boutons de chemise; adorent les gilets de soie, les bottines voyantes et les gants clairs. Portent volontiers un chapeau de soie noir, s'ils ont le teint blanc, et gris, s'ils sont bruns et colorés. Ont, en tout, autant d'à-propos qu'en ce cas. Traînent toujours avec eux une canne de prix si le ciel est pur, et un beau parapluie s'il est menaçant.

« La Légion étrangère » pose à toute heure, et malgré tout. Ne veut pas se commettre avec des Français, à cause de la forme qu'affecte en France le gouvernement régulier. Sait bien que dans son pays c'est cent fois pire que chez nous, mais qu'est-ce que ça fait? du moment où les apparences sont sauvées, il n'y a rien à dire!

Les femmes exècrent les Françaises et témoignent carrément cette antipathie. Selon elles, la Française est ignorante, légère, vaniteuse, ambitieuse et incapable de stabilité. Leur appréciation est peut-être juste, mais elles oublient qu'elles aussi possèdent tous ces défauts-là et ont en moins le charme qui aide à les faire tolérer, quelquefois même aimer.

Hommes et femmes posent au même degré. Ces dames affectent une allure tranquille et sévère et s'en dédommagent amplement dans l'intimité; l'ombre et le silence en voient de grises, mais ces évaporées Parisiennes reçoivent une rude leçon. Les hommes éblouissent la plage de leur luxe tapageur et ahurissent les garçons d'hôtel par leur générosité. « C'est pas un Français qui donnerait ça ! » Avec les Français, l' « os » est plus rare; aussi le personnel des hôtels est-il uniquement occupé à satisfaire les étrangers infiniment plus durs et difficiles à contenter que les autres voyageurs.

La Légion étrangère amène parfois ses do-

mestiques; nègres, moujiks, écossais... tous en costume national (sauf les nègres). Ceux-là bouleversent les hôtels et inspirent une sainte terreur aux patrons et aux gens, qui s'aplatissent respectueusement devant eux et obéissent à leurs moindres caprices; les domestiques étrangers se font servir encore plus sévèrement que leurs maîtres.

En tête de la Légion étrangère est toujours l'éternelle comtesse russe.

—

## LA COMTESSE RUSSE

La princesse a fait son temps et est absolument démodée; la comtesse est moins imposante mais plus moderne. Rarement jeune, mais tout le monde croit qu'elle l'est, ce qui revient exactement au même pour elle et pour les autres; elle est grande, bien tournée, de formes sculpturales, plus apparentes que réelles; très élégante et surtout merveilleusement ha-

billée de coûteux chiffons, auxquels elle imprime son cachet personnel et parvient à donner un air bon enfant et sans apprêt. Le comble du chic est de sembler en toilette du matin quand on a une robe de trois mille francs.

La comtesse occupe un appartement composé de cinq ou six pièces; les enfants et le précepteur sont dans une autre aile de l'hôtel; quand il y a une annexe, elle préfère les y loger, car elle a moins de chance encore de les rencontrer. La plus grande partie de son temps se passe sur un divan, où elle s'allonge en fumant des cigarettes. Son salon est le rendez-vous de tous les hommes présentables de la plage; on y boit d'excellent punch à toute heure du jour (ou de la nuit, au choix), et l'on y cause librement. Pas l'ombre de bégueulerie; des domestiques superbes, qui ressemblent à des cariatides et qu'elle considère avec bienveillance lorsqu'elle ne les brutalise pas. Le comte n'est jamais là... son service le retient près du czar (?).

Signe particulier :

Les maris de toutes les « comtesses de plage » sont attachés à la personne ou à la maison du czar... Chacun fait comme il peut!...

—

## LE MARQUIS ESPAGNOL

S'appelle Inès de Valladolid y Albacete y Mançanarès y Santander, etc. A encore beaucoup d'autres noms aussi sonores, mais ne s'en sert pas dans l'habitude de la vie, pour ne pas compliquer les choses... Colossalement riche; adore les bijoux; possède des œils-de-chat incomparables et un cyclope formé d'un rubis balais unique au monde. A de beaux chevaux mal attelés et des voitures criardes et de mauvais goût. Petit, le teint mat, les cheveux noirs et des yeux de velours; vulgaire et mal élevé, joue volontiers au grand seigneur, parle de la cour et de la « charge » qu'il y occupe; est fort embarrassé lorsqu'on le questionne sur ladite charge. Est le plus souvent fabricant de chocolat. Couvert de décoratious; toujours

dédaigneux. Tient à prouver que la morgue espagnole existe ailleurs que dans les *Brigands*. Plus bravache que vraiment brave; crie beaucoup et agit fort peu; nature à la fois vive et paresseuse. Se traîne nonchalamment sur la plage en faisant de l'œil de plusieurs côtés à la fois. Est le point de mire des cocottes, des mères désireuses de placer leurs filles et même de quelques gommeuses, avides de changement. Trouve que les hôtels sont mal tenus, les Français sales et ivrognes. Très sévère pour l'ivrognerie, ce vice étant le seul qu'il n'ait pas. Reconnaît seulement la supériorité de « la Française »; affirme qu'il n'épousera qu'une Parisienne; s'arrange ainsi une agréable existence sans rien risquer, car il est tout ce qu'il y a de plus marié à une fort jolie femme, qui l'attend au bord du Tage sans aucune impatience. Reste peu de temps au même endroit. Extrêmement large et généreux, quelquefois même quand on ne le voit pas.

—

## LA HONGROISE

Vive, délurée, intelligente, dans le sens pratique du mot surtout. Parlant toutes les langues, l'argot compris et jabotant gentiment dans chacune d'elles.

La Hongroise est, dans son pays, l'équivalent de la Parisienne dans le nôtre. Elle est attrayante, rapace et perverse; gare aux malheureux poissons qui tombent dans ses filets! Tenue évaporée, coquetterie révoltante; aventures multiples; tout cela sous le couvert d'une mère, authentique la plupart du temps, malgré sa singulière attitude. Vient à la mer pour y trouver un idéal qu'elle cherche consciencieusement. Jolie, surtout le soir au Casino. Peau très électrique; une valse avec elle et on est affolé. Délicieusement pomponnée en ce qui se voit au premier coup d'œil; mais dessous peu soignés et propreté quelquefois douteuse. Joueuse comme les cartes, dépensière ou avare

par boutades; révolte et attire à la fois; orne beaucoup. Aime à bouleverser, par sa tapageuse présence, les petites plages tranquilles, mais n'y séjourne que peu de temps et revient aux grandes plages mondaines, où elle se trouve dans son vrai cadre.

—

## LE GREC

Joli garçon; profil pur, œil caressant, voilé de cils invraisemblables; démarche molle et lassée. Vêtements assez corrects. Néanmoins, « marque mal ». S'appelle Aristide d'Argos ou quelque chose d'approchant. N'a pas d'amis; tous ceux auxquels on parle de lui répondent : « Moi, je ne sais pas du tout d'où il sort; je lui dis bonjour comme ça... Je lui donne même la main... quand il me la tend... à la mer... mais jamais je ne ferais cela à Paris. » Il parle à chaque instant de ses propriétés immenses... situées en Grèce, bien entendu,

ce qui fait qu'on n'a pas confiance. Les gens pratiques croient peu à la poésie ; un monsieur qui a des biens en Arcadie et des revenus produits par des olives, des raisins de Corinthe, des troupeaux de chèvres blanches et des carrières de marbre rose, est poétique, quoi qu'on fasse pour se figurer le contraire. Et puis, le Grec a beau être parfaitement honorable, ne jamais toucher une carte, ne pas parier, inviter les gens à dîner et, non seulement ne jamais leur emprunter d'argent, mais encore leur en offrir quand ils en ont besoin, il ne parvient pas à inspirer la confiance. C'est malheureux, mais c'est comme ça !

## IV

### GOMME, CRÈME ET GRATIN

L'ancienne Gomme est, sans contredit, ce qu'il y a de plus meublant; elle seule sait remuer, donner du mouvement, organiser des parties; la jeune génération, qui compose principalement la Crème et le Gratin, semble redouter le plaisir et surtout ignorer le moyen de s'amuser. L'ancien Gommeux de la fin de l'Empire peut, lorsqu'il est bien conservé, être très présentable encore et, le tailleur aidant, faire plus de conquêtes que les jeunes phalanges. Il daigne encore avoir de l'esprit et quelquefois même pousse la complaisance jusqu'à paraître en trouver aux autres.

Il ne porte pas ses cheveux coupés en brosse ou à la malcontent ; il a conservé la raie traditionnelle et la voit s'élargir avec désespoir. Son plus grand travers est même de pratiquer l'affreux « ramenage », au lieu de montrer franchement et hardiment une belle bille luisante, qui a bien son charme et donne souvent à la physionomie la plus commune une apparence de distinction, ou à un imbécile l'air d'un profond penseur... Le col du Gommeux est cassé ; les épaules sont à l'aise dans des vêtements coupés à leur taille ; la cravate à plastron est de nuance un peu trop tendre parfois. Le pantalon beaucoup plus large du bas que celui adopté par les Crémeux. Les bottines moins pointues que celles d'aujourd'hui ; souvent des guêtres claires de forme irréprochable, toujours une ombrelle blanche ; un petit chapeau mou agrémenté d'un ornement fantaisiste ; des gants ; beaucoup de laisser-aller et de bonhomie dans le langage et les allures.

La Gommeuse appareille merveilleusement le Gommeux. — Elle est encore très jolie et *enfonce* presque toujours la jeune génération, que ce persistant succès fait rager à blanc. Elle sait s'habiller à ravir; prendre aux modes d'aujourd'hui tout ce qu'elles ont de joli et garder de celles d'autrefois tout ce qu'elles avaient de seyant. Elle se peint, mais adroitement, histoire de donner un peu plus de séduction à l'œil et de velouté au teint; rien du hideux maquillage.

Une grande gaieté; un entrain qui sait profiter de toutes les occasions, se disant qu'il faut se hâter de jouir des derniers jours de beau temps. Une certaine bonté; elle sait pardonner parce qu'elle a beaucoup aimé; elle voit que les Gratineuses et les Crémeuses la détestent et ne leur en veut pas; elle a conscience de sa très grande supériorité physique. Quant au côté « esprit », elle l'abandonne complètement à la concurrence; son expérience lui a clairement démontré que, dans sa partie,

l'esprit ne sert à rien. Elle juge très sûrement et avec une grande impartialité les jeunes *produits* qui font leur apparition sur la plage ; elle sait qu'il vaut mieux signaler le danger que le laisser signaler aux autres.

La Gommeuse nage mal et monte à cheval médiocrement, mais est excessivement agréable à regarder lorsqu'elle se livre à ces deux exercices : elle a « la grâce ». En revanche, elle patine à merveille, joue la comédie comme les Brohan et ne touche jamais une raquette de tennis.

Gommeux et Gommeuses vivent surtout entre eux, organisant force parties et s'amusant haut et ferme, en ayant grand soin de ne pas élargir leur cercle ;

Ils attirent sur la plage :

Les jeunes qui, sans l'avouer, sont très désireux d'étudier de près cette célèbre Gomme qui a tant fait parler d'elle ;

Les amoureux timides des belles cocodettes qui, à la mer, espèrent ramasser quelques

miettes de leur temps perdu; à Paris, il n'y faut pas songer, il y a plus de ramasseurs que de miettes;

La vieille garde, où ces messieurs ont conservé des attaches sérieuses et de franches camaraderies;

Quelques belles petites, jalouses de souffler aux anciennes un beau monsieur qui a trente-cinq ans d'exercice, n'est pas à la Bourse, et quelquefois même a été diplomate! Faire ça, et puis mourir; on a un nom!!!

Le Crémeux est, en apparence, beaucoup mieux élevé que la génération précédente; au fond, infiniment moins bien. Il affecte un grand respect pour le sexe auquel il doit sa mère; baise la main aux douairières et affirme préférer la société de ces dames au cigare le plus exquis. Dès qu'elles ont le dos tourné, il parle d'elles en termes grossiers; se vante carrément de succès incertains et parie, si on le pousse un peu, que ce soir on pourra venir le surprendre avec la petite duchesse dans la cabine nº 3.

Le Crémeux, gras ou maigre, est prodigieusement serré de la poitrine et du dos ; moins on a de carrure plus on est fier ; ce rétrécissement forcé fait saillir beaucoup trop le reste. Ces messieurs semblent avoir des hanches d'Alsacienne et des ventres de Polichinelle.

Les coupes les plus anglaises et les nuances les plus invraisemblables sont adoptées pour les vêtements de plage. Les favoris en patte de lièvre, les allées de parc tracées dans la barbe, les moustaches très ébouriffées et les cheveux ras, ou du moins sans aucune raie. Beaucoup sont chauves et ne s'en cachent pas; c'est la seule preuve d'esprit qu'ils donnent.

Le Crémeux cultive infiniment plus le sport que le Gommeux du bon vieux temps, qui se contentait de monter très bien à cheval, de nager proprement, de faire de temps à autre une partie de paume et de valser à ravir.

Aujourd'hui, le Crémeux nage merveilleusement, est de première force à la paume, au tennis, au cricket, au polo, etc. ; il canote,

fait des tours de force mieux que les saltimbanques, des barres fixes, du trapèze volant; passe sa vie à parier, à organiser des matchs, des drags, etc.

Déteste le théâtre, méprise le ballet et est à peu près incapable de causer de quoi que ce soit; mais quel biceps possède même le plus frêle! on peut tâter!

Les Gratineux se montrent peu sur la plage dans la journée et affectent de ne pas dire où ils étaient pendant ce temps; il faut bien faire supposer un tas de choses. En réalité, ils demandaient à un sommeil régénérateur de leur rendre les forces absorbées par les exercices violents.

La Gratineuse aime la mer; là, elle peut vraiment se livrer à ses passe-temps favoris : elle nage comme un requin, monte à cheval comme Élisa et joue au tennis mieux que la plupart de ces messieurs. Beaucoup moins femme que la Gommeuse d'antan, elle est aussi instruite que l'autre est ignorante; il

y a peu de Crémeuses qui n'aient passé de brillants examens et ne soient capables de devenir institutrices laïques, si le cœur leur en dit.

L'intelligence et l'esprit sont très développés au détriment des charmes. Le côté chiffon tient une place relativement moindre dans l'existence de la Gratineuse moderne; non qu'elle soit mal habillée, il s'en faut; mais elle donne simplement au couturier qui a « compris » sa frimousse et sa taille, des indications rapides ou un dessin précis, au lieu de consacrer comme la cocodette, cinq ou six heures par jour à des essais et à des combinaisons nouvelles.

La Crémeuse vit beaucoup plus au dehors que la Gommeuse. Elle se maquille rarement et ne redoute nullement le hâle de la mer pour son teint. Elle pêche des crevettes, va en canot sans ombrelle et néglige même de mettre de la poudre de riz. Si, par hasard, elle veut » s'arranger un peu », le maquillage est criard

et maladroit. La ligne qui souligne l'œil est trop dure, la bouche trop rouge, le teint trop blanc...

En somme, femme incomplète, maîtresse insupportable, charmant petit compagnon.

La Crème et le Gratin attirent à leur suite :

La foule compacte d'adorateurs, ou plutôt de « suivants » de ces dames. Elles acceptent tout, pourvu que ce soit à peu près présentable et tiennent à la quantité beaucoup plus qu'à la qualité. Au contraire de la Cocodette, elles cherchent à élargir leur cercle autant que faire se peut, et emploient dans ce but tous les moyens honnêtes. Promettent tout ce qu'on veut et n'accordent rien les trois quarts du temps;

Une nuée de vieilles-gardes, éprises du chic tout nouveau, des estomacs de poulet et des pantalons à la Jean-Jean de ces messieurs; savent qu'elles feront probablement leurs frais, la Crémeuse étant beaucoup plus vertueuse qu'on tne le croit généralement et la belle-

petite étant compromettante, par ce qu'elle aime à montrer ses conquêtes pour se poser;

Quelques belles-petites sans importance, appartenant aux Crémeux qui ne savent pas encore modérer leurs passions, ou qui veulent allumer une Gratineuse rebelle et vaincre sa résistance par la jalousie.

# LA FÊTE

DES

# VRAIES VICTIMES DU DEVOIR

*(Vie Parisienne, 12 juillet 1884.)*

---

Considérant que les « Véritables » Victimes du Devoir sont les malheureux fonctionnaires de la République et les infortunés membres du gouvernement, si peu payés qu'ils n'ont pas de quoi donner des fêtes, M. Arthur Meyer, le jeune, aimable et intelligent directeur du *Gaulois,* a organisé au Palais de l'Industrie, à l'occasion du 14 juillet, une grande fête de charité en faveur de ces « Vraies » Victimes du Devoir !

Grâce à l'éloquence persuasive du jeune directeur de l'organe officiel des princes et des salons, personne n'a refusé de concourir à cette bonne œuvre. La presse de tous les partis, les artistes de tous les genres, la crème de la finance, le gratin du noble faubourg et Monseigneur le comte de Paris lui-même, ainsi que les autres prétendants, ont assisté à la fête du Palais de l'Industrie. Le jeune et prévoyant directeur du *Gaulois* leur a fait comprendre, qu'en plus du but charitable qui devait les attirer, il y avait pour eux un intérêt réel à se produire, afin de se faire connaître aux masses en une seule séance, au lieu de consacrer à des présentations isolées leur temps si précieux. Bien mieux, les illustres représentants des siècles passés, cédant également à l'entraînant appel du jeune et ardent directeur, ont consenti à sortir pour une nuit de la retraite où ils se reposent aujourd'hui de leurs fatigues et ont accepté l'invitation qui leur a été adressée. Aussi, le succès a-t-il dépassé toutes

les prévisions. On espère que, riches désormais, *les Vraies Victimes du Devoir* donneront quelques fêtes aux Parisiens.

M. Arthur Meyer eût voulu offrir à d'aussi illustres hôtes des divertissements dignes d'eux, mais hélas! il n'a pu ressusciter les splendeurs des siècles passés et a dû se contenter d'une fête foraine, mais par exemple, une splendide fête foraine, tout ce qu'il y a de mieux en fête foraine! avec quantité de surprises, chanteurs de société, saltimbanques de haute marque, jongleurs officiels, etc., etc.

Mme la duchesse de*** a spontanément mis ses gens à la disposition de M. Arthur Meyer.

Les principales maisons de fleurs de Paris lui ont offert le dessus de leur panier.

—

Le Palais de l'Industrie est brillamment illuminé et orné de drapeaux de toutes les époques et de tous les pays.

La fête foraine est installée dans le jardin, au milieu des massifs de fleurs et des fontaines jaillissantes.

Chevaux de bois, massacre des innocents, couteaux, tirs au pistolet, à la carabine et à l'arbalète, bateaux, somnambules, magiciens, tireuses de cartes, toupies hollandaises, petits chevaux, balançoires, jardins et bosquets, panoramas, tir au pigeon à fusée, billards anglais, cafés-concerts, lutteurs, cirques, etc., etc.

Dans les salons du premier où, par une faveur spéciale, les tableaux de l'Exposition sont restés accrochés, on danse, on cause et on écoute d'excellente musique. Tous les arrivants montent d'abord dans les salons et redescendent ensuite au jardin par l'escalier de bois. C'est dans le salon carré que les illustrations de tous les temps se retrouvent et s'examinent attentivement. Le coup d'œil est très curieux. Les invitations ont été *extrêmement étendues;* M. Arthur Meyer a décidé qu'il fallait se populariser le plus possible. A dix heures moins

un quart, M. Arthur Meyer est sous les armes, attendant Mme LA DUCHESSE DU MAINE qui ne dédaignant pas de se mêler un brin aux intrigues politiques, a accepté de faire avec lui les honneurs de la grande fête aristocratico-artistico-populaire.

Le jeune et vaillant directeur du *Gaulois* est en habit noir et culotte courte ; une branche de lys se balance à sa boutonnière, c'est un peu gros, mais joli tout de même ; aux souliers vernis, pointus à crever un œil, boucles de diamants et talons rouges (fine attention pour les illustres invités). Gants gris perle, d'un pâle à croire qu'ils vont se trouver mal.

La duchesse arrive très-exactement à dix heures, ainsi qu'elle l'avait promis. Elle sort d'une chaise à porteurs en vernis Martin et s'élance dans les bras de M. Arthur Meyer qui fléchit légèrement.

La duchesse porte le costume de cour ; robe de damas blanc, brodée de fleur de lys d'or.

Manteau de cour en velours bleu de France, semé de lys de diamants. Diadème et touffes de plumes rouges, bleues et blanches (une concession).

Le jeune et intrépide directeur est ébloui ; il offre son bras et passe majestueusement correct remorquant l'opulente duchesse, entre les soixante laquais rouges rangés en haie à l'entrée.

Il est un peu ému.

—

L'intérieur du palais est déjà très animé. Les orchestres jouent ; les chevaux de bois tournent avec rage et les échos des cafés-concerts arrivent affaiblis jusqu'à l'escalier.

La Duchesse, *tirant brusquement M. Arthur Meyer vers le jardin.* — Des baraques !... Quel bonheur !... Allons-y !... J'adore les saltimbanques !

M. ARTHUR MEYER, *consterné, à part.* — C'est une entrée manquée ! (*Haut.*) Si Votre Altesse daignait faire d'abord une courte apparition dans les salons où sa présence est si vivement attendue, je crois que... que ce serait plus convenable...

LA DUCHESSE. — Quel embêtement ! enfin ! dites donc?... il doit y avoir des bosquets et des jardins, à votre fête?...

M. ARTHUR MEYER. — Mais oui...

LA DUCHESSE DU MAINE. — Ah! bon!... (*Au cardinal de Polignac qui la suit depuis l'entrée.*) Alors... à tout à l'heure, mon ami...

M. ARTHUR MEYER, *saisi, à part.* — Quelles mœurs ! mon doux Seigneur !...

Il entraîne la duchesse vers le grand escalier.

Au pied de l'escalier, ÉROSTRATE est assis sur une marche. Il est pauvrement vêtu et tient une sébile. A son cou est pendu un écriteau :

« *Ayez pitié d'un pauvre ouverrier sans travail.* »

La duchesse, *s'arrêtant.* — Pauvre homme! ça fait mal à voir!...

M. Arthur Meyer. — En effet!...

Il tire un louis de sa poche et le jette dans la sébile.

La Duchesse, *l'œil en coulisse.* — Merci!... Vous êtes un noble cœur! toujours le premier à secourir toutes les infortunes... même les plus étrangères!...

—

L'ORACLE DE DELPHES, CATON, MONSIEUR BRISSON, LAIS et MADEMOISELLE SVELTESSE, entrent gaiement.

Caton. — Excellent, ce petit cabaret des Ambassadeurs!... Et quelle charmante musique!

Il fredonne :

« C'est la couturière
« Qu'habit' su' l'devant;

M. Brisson, *continuant le refrain :*

« Moi, j'suis su' l'derrière
« C'est bien différent... »

L'oracle de Delphes, *apercevant Érostrate.* — Vieille canaille, va!...

A M. Brisson, qui tire péniblement sa bourse :

— Comment, vous lui donnez?

M. Brisson, *avec un grand geste.* — Oh! nous autres philosophes!...

Mademoiselle Sveltesse, *défaisant un de ses bracelets et le jetant dans la sébile.* — Tenez, mon ami, voilà pour aller au Panorama...

Caton, *ahuri.* — Dire que quand j'ai élaboré mes règlements somptuaires, je ne connaissais pas encore cette charmante personne! Qu'eussé-je fait si je l'eusse connue?...

—

M. DE LAFAYETTE, MADAME DE LONGUEVILLE, LE DUC DE BROGLIE, M. DE BEAU-

VOIR, et plusieurs autres invités montent l'escalier et donnent successivement à Érostrate.

M. FEUILLANT, *s'arrêtant devant lui, en riant.* — Je n'ai pas de monnaie, mais vous n'avez qu'à aller à l'Élysée de ma part entre trois et quatre...

LA DUCHESSE DU MAINE ET M. ARTHUR MEYER arrivent au haut de l'escalier. Des deux côtés de la porte d'entrée du salon carré se tiennent MM. de DREUX-BRÉZÉ, grand maître des cérémonies de la maison du Roy, et MOLLARD, introducteur des ambassadeurs de la République.

Ils s'empressent de conduire l'illustre couple au salon diplomatique. C'est le salon dit « dépotoir » de gauche; là, viennent se reposer les prétendants : LE COMTE DE PARIS, LE PRINCE JÉROME, LE PRINCE VICTOR, LA PETITE WILSON ET M. DE NAUNDORF, lorsqu'ils ont assez des présentations.

—

L'aspect du salon carré est de plus en plus mouvementé. Les gens chics arrivent en masse.

JÉRÉMIE entrant, aperçoit à l'autre bout du salon M. SAINT-GENEST, occupé à s'arracher les cheveux. En une glissade il est près de lui.

— Ce cher confrère!... Avez-vous lu mes articles de la Bible?...

M. SAINT-GENEST. — Si je les ai lus? Mais c'est avec ça que j'ai fait mes lamentations du *Figaro!*

M. PRUDHOMME, *s'élançant au devant de M. Ohnet qu'on vient d'annoncer.* — Trop heureux, cher maître, de vous avoir fourni ce titre philosophique des *Batailles de la Vie,* que j'ai si souvent répété dans la mienne...

M. OHNET, *très flatté, mais modeste.* — Monsieur...

M. PRUDHOMME. — Laissez-moi vous présenter à quelqu'un qui vous apprécie comme je le fais moi-même.

Il l'entraîne vers M. de Montyon.

M. Ohnet résiste mollement.

M. PRUDHOMME, *à M. de Montyon.* — Permettez-moi de vous présenter...

M. de Montyon, qui a la vue très basse, (comme tous les gens qui voient la vertu partout), prend M. Ohnet pour une rosière que M. Léon Renault est allé lui chercher.

— Ah! Parfaitement!... (*Il tapote la joue de M. Ohnet.*) Parfaitement! très gentille, cette petite!... un bouton de rose!...

NINON DE LENCLOS, *courant à M. Henri de Pène qui sort du salon de la Presse.* — Ce cher Henri! toujours le même!

—

Entrée de PÉRICLÈS et des personnages de son siècle, ASPASIE, PHRYNÉ, PHIDIAS, ZEUXIS, SOCRATE, etc., etc., précédés de danseurs et de joueurs de flûte. On leur fait une ovation à laquelle Périclès semble absolument insensible.

M. Arène, *vexé.* — Les anciennes républiques, toujours! Il n'y en a que pour elles!...

M. Andrieux, *l'œil vague et attendri, lorgnant Aspasie.* — A la bonne heure! voilà comme je la comprends, la femme politique!!!

Périclès, *à M. Mollard.* — Où donc est le duc d'Aumale, je ne le vois pas...

M. Mollard. — M. le duc d'Aumale a une crise de goutte...

—

M. Arthur Meyer et la duchesse reparaissent dans le salon; leur conversation semble animée.

M. Arthur Meyer. — N'est-ce pas qu'il est charmant, monseigneur le comte de Paris?

La Duchesse, *distraite.* — Charmant, mais je le connaissais déjà... (*Un silence.*) Ne trouvez-vous pas que ce petit Victor a tout à fait bonne façon?... C'est jeune, frais, naïf...

M. Arthur Meyer. — Oh!!! Votre Altesse, j'espère, ne songe pas à lâcher le parti?...

La Duchesse, *revenant à elle.* — Eh! qui pense à cela?...

Une voix retentissante, *sortant du salon de la Presse.* — Laissez venir à moi les petits filleuls!!!

La Duchesse, *sautant en l'air.* — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?...

M. Arthur Meyer. — Rien!... c'est M. de Pène qui cherche quelque chose... J'ai une requête à adresser à Votre Altesse...

La Duchesse. — J't'écoute...

M. Arthur Meyer, *saisi.* — C'est... je voudrais présenter à Votre Altesse un des soutiens du parti; c'est un homme de grande valeur, mais un peu... comment dirai-je... un peu... Romain...

La Duchesse. — Je comprends, un raseur!...

M. Arthur Meyer, *embarrassé.* — Pas précisément... d'ailleurs les beaux yeux, le doux sourire et les complexes et multiples attraits de Votre Altesse auront vite raison de sa résistance.

La Duchesse. — Allons-y!...

M. Arthur Meyer, *à part.* — Elle est pleine de bonhomie, mais je lui aurais cru plus grand ton!...

Il entraîne la duchesse vers M. Cornély, debout, sombre et farouche, sous le tableau de Cormon : « *L'âge de la pierre polie* ».

La Duchesse. — Tiens!... je croyais que c'était le philosophe de l'*Orgie,* de Couture!

M. Arthur Meyer. — Non... c'est notre excellent ami Cornély...

La Duchesse. — Ah! le monsieur qui ne veut pas qu'on danse!...

M. Arthur Meyer. — Comment... vous savez?... (*A part.*) Inouïes, ces grandes dames!...

M. Arsène Houssaye, *se retournant vivement.* — Qu'ai-je entendu?... on a parlé de grandes dames?...

La Duchesse. — Allons!... présentez-moi votre sauvage... et... je ne vous dis que ça!...

M. Arthur Meyer. — Mon cher Cornély,

M^me^ la duchesse du Maine veut bien vous faire l'honneur de causer avec vous...

M. Cornély...

La Duchesse, *très gracieuse.* — Mieux que ça, monsieur; on dit que vous n'aimez pas la danse, je voudrais vous la faire aimer!... (*Avec un regard appuyé.*) Voulez-vous danser avec moi le premier menuet?... Non?... la première valse?... (*Bas à M. Arthur Meyer*), une valse, c'est plus... persuasif...

M. Cornély tourne le dos et s'éloigne au bras de Lycurgue.

La Duchesse. — Hum!... il est froid!

—

Vers minuit, entrée de LOUIS XIV et des principaux personnages de son siècle, MESDAMES DE MONTESPAN, DE LA VALLIÈRE, DE FONTANGES, LE GRAND CONDÉ, MANSARD, LE DUC DE GUISE, MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, BOILEAU, RACINE, etc. Tous portent les costumes du Carrousel de 1662.

M^me^ de Maintenon n'accompagne pas le Roy, auquel on sait gré d'avoir laissé là-bas cette empêcheuse de danser en rond.

M. ANDRIEUX, *lorgnant Mmes de Montespan, de Fontanges et de La Vallière.* — La voilà, la cour comme je la comprends!...

MADEMOISELLE SVELTESSE, *à Louis XIV.* — A e ou u l'Panorama?

LOUIS XIV. — Pas encore! (*A M. Mollard.*) D'Aumale n'est pas ici?...

M. MOLLARD. — Sire... une crise de goutte... une fâcheuse crise...

THÉMISTOCLE, *s'approchant à pas de loup du prince Victor, qui se promène dans les salons, et lui glissant dans la poche un sac rempli d'or.* — C'est en souvenir d'un confrère!...

—

Entrée de M. GRÉVY, accompagné de Mme GRÉVY, de M. et Mme WILSON, du GÉNÉRAL PITTIÉ et de BÉBÉ.

M. ANDRIEUX, *sans lorgner*. — La voilà, la cour comme je ne la comprends pas!...

VOIX DE M. DE PÈNE, *sortant du salon de la Presse*. — Laissez venir à moi les petits filleuls!...

LA BELLE FOSSEUSE, *à M. Henri Rochefort*. — Qu'est-ce qu'il a dit?... Qu'est-ce que c'est?...

M. HENRI ROCHEFORT. — Faites pas attention... C'est Henri de France embêté par Henri de Pène...

LA BELLE FOSSEUSE, *scandalisée*. — Oh!...

MADEMOISELLE RÉJANE, *s'avançant vers M. Grévy, une bourse à la main*. — Pour les Vraies Victimes du Devoir, s'il vous plaît?

M. GRÉVY. — Une quêteuse!... Déjà! (*A Mlle Réjane, sans rien donner*. — Mais, je suis le président de la République, mademoiselle...

MADEMOISELLE RÉJANE, *reculant précipitamment*. — Oh! pardon, monsieur! si j'avais su!

M. MEISSONNIER, *s'approchant de Zeuxis et essayant vainement de lui prendre le bras*. — Bravo, mon cher, je vous félicite bien sincè-

rement... On m'a dit que les moineaux avaient été pris à vos raisins. Votre dernière exposition est un immense succès!...

ZEUXIS. — Pas plus que la vôtre, car si j'en crois les feuilles, les serins s'y laissent prendre aussi...

GUSTAVE-ADOLPHE, *glissant dans la poche du prince Victor un sac de rixdales.* — En souvenir d'un confrère... (*Il se sauve.*)

MADAME DE MONTESPAN, *à M. Ludovic Halévy.* — Je suis furieuse... je voulais lire en chemin de fer quelque chose d'amusant...

M. LUDOVIC HALÉVY. — Eh bien?

MADAME DE MONTESPAN. — Eh bien, Achille m'a donné *Tristesses et Sourires*...

M. LUDOVIC HALÉVY. — Mais c'est charmant, *Tristesses et Sourires!*

MADAME DE MONTESPAN. — Charmant, mais ça ne m'amuse pas... C'est trop fort pour moi!... ça me rappelle Stendhal, Champfort ou La Rochefoucauld...

M. KAEMPFEN, *administrateur des Beaux-*

*Arts*. — Est-ce du célèbre Maxime de la Rochefoucauld que vous parlez?

MADAME DE MONTESPAN et M. LUDOVIC HALÉVY. — !!!...

M. DE BLOWITZ, *présentant M. Detaille à Horace Vernet*. — Permettez-moi, cher maître, de vous présenter le peintre des désastres de la France.

HORACE VERNET. — Tous mes compliments, jeune homme, vous avez un vrai talent... Seulement, si vous permettez à un ancien une toute petite critique, je vous dirai que vous vous répétez trop... Il faudrait quelques nouveaux désastres pour ranimer votre manière... Vous êtes trop... parqué...

M. DETAILLE, *modeste*. — C'est vrai...

HORACE VERNET. — Dans tous les cas, votre peinture a un incontestable mérite; on y retrouve tous les boutons de guêtres que le général Lebœuf croyait à leur place au moment de la guerre.

LA DUCHESSE DU MAINE, *revenant au bras de*

*M. Arthur Meyer, et lui montrant M. Cornély toujours immobile et sombre devant le tableau de Cormon.* — Il est toujours là!

M. ARTHUR MEYER. — Encore!... il est vissé!

LA DUCHESSE, *à M. Cornély.* — Je voudrais aller au buffet, monsieur, voulez-vous m'y conduire?...

M. CORNÉLY. — ...

LA DUCHESSE. — C'est pas encore ça!

M. DES MICHELS, *causant avec Talleyrand.* — Enfin, dans ma situation, qu'auriez-vous fait?...

TALLEYRAND, *perplexe.* — Je ne sais pas... Je ne me suis jamais trouvé dans une position analogue...

M. GRÉVY *passant près d'eux et s'arrêtant court, en écrasant la patte de Bébé qui le suit.* — Oh! cette odeur de guano! encore!... toujours elle!... elle me poursuit! c'est le cadavre de ma vie politique!...

VOIX DE M. DE PÈNE. — Laissez venir à moi les petits filleuls!

LA DUCHESSE DU MAINE, *à M. Arthur Meyer.*

— Où est donc le duc d'Aumale? je ne l'ai pas encore aperçu...

M. Arthur Meyer. — Mgr le duc d'Aumale a une crise de goutte; j'ai eu l'honneur de le voir hier, il était véritablement désolé... mais il s'est fait représenter...

Mademoiselle Léonide Leblanc, *en bouquetière, distribuant des lys.* — Fleurissez-vous, messieurs, fleurissez-vous!...

—

Dans un coin isolé de la galerie extérieure, MADEMOISELLE SVELTESSE, le MARÉCHAL DE SAXE.

— Voyez-vous, le Tonkin, c'est un pays rempli d'avenir... Quand je l'ai dit à Gambetta, il n'a d'abord pas voulu me croire... mais enfin, j'ai eu ma guerre!... car le Tonkin, c'est ma guerre! sans que ça paraisse!...

Le maréchal de Saxe.—Si... si... ça paraît!...

Mademoiselle Sveltesse. — Dites-moi...

est-ce que vous pensez toujours à Adrienne Lecouvreur?...

Le maréchal de Saxe. — Euh!... Euh!...

Mademoiselle Sveltesse. — Non?... Alors, viens voir le Panorama!...

César, *fourrant sous le bras du prince Victor un portefeuille rebondi.* — Tiens, petit!... En souvenir d'un rival!...

MONSIEUR GRÉVY, MONSIEUR WILSON, BÉBÉ, font les cent pas dans le dépotoir de droite. DIOGÈNE, passant près d'eux, jette son écuelle, qui roule aux pieds du président.

M. Grévy, *atterré.* — Quel prodigue, que cet homme!... A-t-il au moins un conseil judiciaire?

M. Wilson, *bourru.* — Non... j'ai eu le dernier!...

—

Entrée tardive de MONSIEUR THIERS et de son groupe : FOUCHÉ, LE CHEVALIER DE LORRAINE, LE DUC D'ALBE, MOURAWIEF,

JUARÈS, MACHIAVEL, CATHERINE DE MÉDICIS, etc., etc.

Quelques enragés esquissent une manifestation qui avorte.

M. THIERS, *dont la voix est devenue plus perçante encore.* — Messieurs, j'ai voulu la République, parce que la République est le meilleur des trônes...

M. PAUL DE CASSAGNAC. — As-tu fini?...

M. THIERS, *à M. Mollard.* — Où est le duc d'Aumale? j'ai à lui parler...

M. MOLLARD. — M. le duc d'Aumale a une crise de goutte. Il s'est fait excuser au dernier moment...

M. THIERS, *pointu.* — Pauvre homme! il doit bien souffrir!

TAMERLAN, *fourrant un sac rebondi sous le bras du prince Victor.* — En souvenir de l'oncle!...

—

MM. JULES SIMON, CHESNELONG et BUFFET, à MÉNÉLAS (de Sparte) qui semble guigner PARIS (des Variétés).

— Eh bien, il est voté!... le divorce!...

MÉNÉLAS, *esquissant un entrechat.* — Voté! Quelle veine!...

PARIS, *sombre.* — Voté! Plus d'issue! Je vais me faire naturaliser Italien... ou me retirer dans un jeu de cartes!...

MÉNÉLAS, *ravi et agressif.* — Eh! va donc à la rue Royale, feignant!

Voix de M. DE PÈNE. — Laissez venir à moi les petits filleuls!...

LA DUCHESSE, *à M. Arthur Meyer.* — Si nous descendions voir la fête? J'en ai assez, moi, des belles manières!...

M. ARTHUR MEYER, *inquiet, à part.* — Que va-ce être, mon Dieu? (*Haut.*) Je suis aux ordres de Votre Altesse...

Ils descendent le grand escalier de bois.

LA DUCHESSE. — Ah! à la bonne heure!... ici on respire au moins!... (*A part, apercevant*

*le prince Victor qui descend derrière eux.)* Tiens! le petit qui suit!... (*Elle le regarde.*) — Décidément, les partis neufs ont du bon!...

SCIPION, *arrêtant le prince Victor.* — Je n'ai pas le sou, mais je veux te donner un conseil qui vaut de l'or! « Pas de femmes! » Crois-en ma vieille expérience! Ça a été ma grande force...

—

Dans les jardins, la fête est d'une folle gaîté; on rit, on crie, on chante. Le plus touchant accord semble régner entre les partis.

LA DUCHESSE, *apercevant une voiture de femme à barbe.* — Une femme à barbe! Dis donc, Arthur, mène-m'y?

M. ARTHUR MEYER, *ému, mais scandalisé.* — Oh! Votre Altesse n'y songe pas?... (*A part.*) Cette grande dame n'a pas pour deux sous de tenue!...

Sur la voiture de la femme à barbe, MONSIEUR HENRI ROCHEFORT joue de la grosse

caisse, devant une toile où est représenté M. JULES FERRY en robe de satin décolletée.

LA DUCHESSE. — Écoutons au moins le boniment.

Elle force M. Arthur Meyer navré, à s'arrêter au pied de la voiture.

M. HENRI ROCHEFORT. — « Entrrrez, bonnes
« d'enfants et soldats !... Entrrrez voir la *veuve*
« *inconsolable ou la belle opportuniste,* entre-
« preneur de lois existantes pour le civil, le
« militaire et le clergé; ministre à tout faire,
« résiste à toutes les intempéries, défie tous
« les vents, endort les consciences, réveille les
« appétits, remplit les estomacs, étouffe les
« remords, calme les ardents, stimule les indé-
« cis! Sait la bêtise et les besoins des députés
« et le prix des incorruptibles !... Spécialiste
« dans l'art d'entraîner les majorités! Entrrrez,
« messieurs! Pas de pépites! pas de Tonkin!
« pas de Tunisie! Tout le monde paie et on ne
« rend pas l'argent! Entrrrez, c'est l'moment!
« c'est l'instant!!!

A l'intérieur de la voiture on aperçoit un lit, surmonté d'un édredon de lustrine rouge recouvert de guipure au crochet et un buste de Gambetta en zinc d'art... La foule entre et la duchesse entraîne M. Arthur Meyer.

AUGUSTE (*dit la Clémence*). — Se promène dans le jardin. Un homme couvert de peaux de bêtes se précipite à ses pieds.

— Grâce!!!

AUGUSTE, *montrant M. Grévy qui passe, tenant toujours Bébé en laisse.* — Ce n'est plus moi, adressez-vous à monsieur!...

L'homme se jetant aux pieds de M. Grévy :

— Grâce!!!

M. GRÉVY. — Qu'est-ce que cet homme sommairement vêtu? Ton nom?

L'HOMME. — Caïn... vous savez bien, Caïn?... de l'affaire Abel...

M. GRÉVY. — Le premier assassin!... (*Il regarde Caïn avec bienveillance et étend la main.*) — Sois-le!...

M. Grévy continue sa promenade; il aperçoit

Louis XIV qui flâne accompagné d'un monsieur.

— Tiens !... le grand Louis !...

Louis XIV. — Ce cher successeur !... Permettez que je vous présente M. de Chamillard, notre meilleur joueur de billard !...

Le monsieur salue.

M. Grévy, *les yeux presque brillants.* — Billard... Billard !... (*Apercevant un billard.*) Voulez-vous en faire une ?... En vingt, je vous en rend cinq...

Chamillard. — Volontiers.

M. Grévy, *tendant la laisse de Bébé à Louis XIV.* — Tenez un peu ça ?...

Louis XIV, *prenant la laisse, à part.* — Il est sans gêne !...

La partie s'engage, M. Grévy manque plusieurs coups de suite.

Louis XIV, *entre ses dents.* — C'est un crétin !...

Chamillard. — Vingt, j'ai gagné !...

M. Grévy. — Mais non... Puisque vous m'en rendez cinq...

Chamillard, *ahuri.* — Moi?... (*Réfléchissant.*) Vous avez raison!...

Louis XIV. — Voilà pourtant comme il faisait les affaires de l'État!...

—

LA DUCHESSE et M. ARTHUR MEYER arrivent devant *le Massacre des Innocents.*

M. Henri Rochefort est fort occupé à démolir les poupées; déjà l'Empire et plusieurs ministères sont tombés. Il lance les balles avec un chic extrême.

La Duchesse. — Je veux jouer!...

Elle s'approche.

La propriétaire de la boutique. — Impossible, madame, la place est prise pour tout le temps de la fête par ce monsieur!...

—

M. RAPHAEL BISCHOFFEIM en astrologue, debout devant une grande lorgnette montée

sur un pied, comme celle de la place Vendôme, regarde attentivement et donne des signes non équivoques de joie.

LE SAGE SULLY, *s'arrêtant près de lui.* — Vous semblez tout joyeux, monsieur Bischoffeim?

M. BISCHOFFEIM. — Radieux, monsieur, dites radieux !... Je viens de découvrir une étoile !...

LE SAGE SULLY. — Qui est?...

M. BISCHOFFEIM. — Sophie Arnould ! Ah ! je suis fier, bien fier !...

Voix de M. DE PÈNE, *sortant du Pavillon de la Presse.* — Laissez venir à moi les petits filleuls !

LA DUCHESSE, *à Arthur Meyer.* — Je voudrais voir les lutteurs ! (*Câline.*) Je t'en prie, dis?

M. ARTHUR MEYER, *à part.* — Elle est adorable ! (*Haut.*) Votre Altesse ignore peut-être que les lutteurs sont... un peu nus...

LA DUCHESSE. — Et tu crois que ça me fait peur?...

M. Arthur Meyer, *toujours correct.* — Non, mais enfin... la tenue... le décorum...

La Duchesse. — Flûte !...

—

Elle lui fait gravir de force les marches de la baraque. A l'intérieur, il y a un monde fou ; on s'empile les uns sur les autres. La duchesse s'assoit à moitié sur M. Tony Révillon, tandis que M. Arthur Meyer se trouve presque sur les genoux de madame Geoffrin qui lui fait de visibles agaceries.

Dans l'arène, le prince Victor et le prince Jérôme luttent l'un contre l'autre, tandis que le comte de Paris et M. de Naundorf attendent leur tour. MM. Georges Lachaud, Maurice Richard et Pascal tiennent les gilets de flanelle de rechange et les vêtements des combattants. M. de Beauvoir s'apprête à se charger de ceux de M. le comte de Paris, et la Rédaction du *Figaro* n'attend qu'un signe pour débarrasser M. de Naundorf des siens.

Tout seul, les bras croisés, isolé des autres spectateurs, M. Paul de Cassagnac assiste à la lutte.

M. GEORGES LACHAUD, *croyant s'apercevoir que les lutteurs cherchent à se passer la jambe.* — Ah!... mais, j'en ai assez, moi!... (*Il pose à terre le gilet de flanelle qu'il tenait et sort d'un air digne.*)

UN MOINE, *se jetant aux pieds de M. Grévy.* — Grâce!... Je suis Jacques Clément...

M. GRÉVY, *majestueusement.* — Sois-le...

Il étend la main et veut entrer dans la baraque des lutteurs.

M. ALPHONSE DE ROTHSCHILD, *préposé à la recette des entrées.* — C'est six sous l'entrée!... cinquante centimes aux premières...

M. GRÉVY, *le repoussant.* — Je suis le président de la République!...

M. ALPHONSE DE ROTHSCHILD. — Mais ce n'est pas une raison pour filouter une entrée...

M. GRÉVY. — Comment! c'est pas une raison?

Il passe.

La Duchesse, *sortant au bras de M. Arthur Meyer.* — Qui croyez-vous qui sera vainqueur ?

M. Arthur Meyer, *sombre, l'œil voilé des nuages.* — Je crains que ce ne soit l'hydre populaire !...

La Duchesse. — Tu dis?...

Dumollard, *s'approchant de M. Grévy qui sort de la baraque.* — Grâce !...

M. Grévy. — Ce bon Dumollard ! Sois-le !... (*A part.*) Cet homme a été méconnu de ses concitoyens.

Bayard, *glissant une bourse assez plate dans la poche du prince Victor qui sort de la tente des lutteurs.* — L'obole du pauvre.

La Duchesse, *quittant un instant le bras de M. Arthur Meyer et se dirigeant vers M. Cornély, en contemplation devant la toile qui représente la* « Belle Normande » *montrant son mollet.* — Je crois que voilà l'instant... *S'approchant de M. Cornély.*) Voulez-vous, mon-

sieur, que je vous offre la vue de ce phénomène?... Entrons... (*Très aimable.*) Je vous en prie? me laisserez-vous entrer seule?...

M. Cornély. — La voiture est vide, il n'y a plus personne...

La Duchesse, *l'œil en coulisse, le poussant du coude.* — Raison de plus... Entrons tout de même!...

M. Cornély, *reculant.* — Fi!... fi!...

Il saisit le bras de saint Antoine qui passe et s'éloigne précipitamment.

M. Arthur Meyer, *découragé.* — Rien à faire!...

Il offre son bras de nouveau.

M. Deroulède, un orgue de Barbarie suspendu au cou, parcourt le jardin en chantant un poème guerrier. La foule enthousiasmée le suit. Les Sociétés de gymnastique l'acclament.

Tyrtée. — Ça, un poète, allons donc!... c'est un entrepreneur de patriotisme!

Les Sociétés de gymnastique, furieuses, se retournent vers l'insolent.

TROPMANN, *barrant le passage à M. Grévy.* — Grâce!!!

M. GRÉVY, *sans même regarder.* — Sois-le!...

Il passe.

—

LA DUCHESSE, *à M. Arthur Meyer.*— La valse des *Cloches de Corneville!* (*Elle l'enlace.*) Valsons!

Le jeune et correct directeur se défend de son mieux, mais la duchesse, beaucoup plus forte que lui, l'entraîne dans une valse folle au milieu des baraques, des gazons et des fleurs! A cette vue, le « *parti* » suit le mouvement, et une gigantesque farandole se déroule à travers le palais de l'Industrie. Tous les siècles et tous les partis se mêlent à la farandole.

Louis XV embrasse toutes les femmes sous les recoins sombres de l'escalier.

Boileau lui-même se trouve tout drôle.

M. Arthur Meyer sent tout à coup que la duchesse le lâche brusquement; il frémit d'in-

dignation en l'apercevant tendrement suspendue au bras d'Érostrate. Dame! c'est sa faute! Pourquoi recommande-t-il aux grands de se populariser!

Diane de Poitiers cherche à débaucher M. Ohnet qui lutte vertueusement, voyant que M. de Montyon et M. Prudhomme ont l'œil sur lui.

Le prince Victor, ayant à présent une indépendance assurée, gambade gaiement en compagnie de M^me^ du Deffant.

M. Makensie Grieves, un peu fatigué, est monté sur le dos du centaure Chiron qui, fier de porter un tel cavalier, caracole comme au temps de ses jeunes années.

Tout à coup d'horribles cris se font entendre. La belle Ferronnière poursuivant François I^er^ et brandissant une boîte à lait remplie de vitriol, vient d'en jeter le contenu au nez de M. Waldeck-Rousseau, fort occupé de M^me^ de Montespan; elle l'a pris pour le Roy! Cris, tumulte. On s'empresse autour du plus joli des

ministres, dont les vêtements sont seuls atteints.

SOCRATE, *l'épongeant.* — Il n'y a pas de mal!... Je connais ça!... De mon temps, le vitriol était peu employé, mais on était arrosé tout de même.

M. ARTHUR MEYER, *saisi.* — Horrible! horrible!!!

Cet incident tragique a jeté un froid; on demande les litières, les chaises à porteurs, les fiacres et les omnibus. Le palais se vide peu à peu.

MADAME DE POMPADOUR, *au maréchal de Saxe.* — Eh bien, le roi descend-il?

LE MARÉCHAL. — Il ne veut pas s'en aller; il est dans la petite salle, au haut de l'escalier, occupé à faire une déclaration à « *la femme au châle* » d'Aublet...

MADAME DE POMPADOUR. — Filons, alors...

LE MARÉCHAL. — Sans lui?... oh!... c'est un peu vif!...

LA DUCHESSE, *dormant à moitié, à M. Arthur*

*Meyer*. — Arthur! on ne m'a pas présenté M. Grévy...

M. Arthur Meyer. — Ah!... ce n'est pas beaucoup mon affaire!... Enfin, un désir de Votre Altesse est un ordre...

Il s'approche de M. Grévy qui attend l'omnibus, assis près de la sortie.

— Monsieur le Président, Mme la duchesse du Maine vous fait l'honneur, non... me fait l'honneur, enfin nous fait l'honneur...

M. Grévy, *exténué, sans se retourner, croyant avoir affaire à un assassin*. — C'est bien... c'est bien... sois-le!...

La Duchesse, *au cardinal de Polignac qui accourt essoufflé*. — D'où sortez-vous?

Le Cardinal. — Des jardins et bosquets, où j'ai attendu depuis hier soir...

La Duchesse. — Pauv' chat!...

Elle prend son bras et monte en chaise à porteurs sous le nez de M. Arthur Meyer atterré.

M. Arthur Meyer. — Allons! tous ingrats! Aux choses sérieuses, à présent!... où est Cor-

nély ?... (*Il monte, aperçoit M. Cornély sous « l'Age de la pierre polie » et va à lui.*)—Venez, mon ami, on ferme !...

M. Cornély...

M. Arthur Meyer, *lui prenant le bras.* — On ferme !... (*Il le secoue.*) Ah !... mon Dieu !... Il est changé en bronze !!!

Et le jeune et désolé directeur du *Gaulois* s'enfuit éperdu apprendre cette catastrophe à M. Henri de Pène, dont la voix sonore murmure toujours dans les profondeurs du Palais entièrement vide : « Laissez venir à moi les petits filleuls ! »

# SYMPHONIE BURLESQUE

---

Chez la vieille duchesse, présidente de l'œuvre du *Repentir momentané*.

MADAME DE GALBE, SANGÈNE, MADAME D'INOUY, LE VIEUX DUC DE GRENELLE, LADY SALYCOK, LE PETIT D'EBROUILLAR, MADAME DE NANTERRE, M. D'OKAZ, LA TOUJOURS BELLE MADAME DE VYELGARDE, LA PETITE DE REBONDY, M. D'ORONGE, MADAME DE GUADALQUIVIR, JOYEUSE, LA PRINCESSE ICHLIEB, M. D'ULSTER, LORD KISMY, etc., etc.

—

LA DUCHESSE. — Voyons, mes enfants, il faudrait pourtant nous entendre... Moi, je

vous assure que la symphonie doit, pour bien faire, commencer à dix heures au plus tard...

LE DUC DE GRENELLE. — Alors, il faut me remplacer...

MADAME DE NANTERRE. — Moi aussi!...

MADAME D'INOUY. — Moi aussi!...

LA DUCHESSE. — Pourquoi ça?...

MADAME D'INOUY. — J'ai du monde à dîner... Je ne peux pas mettre à dix heures mes invités à la porte... Quand on a dîné à huit heures... on sort de table à neuf heures et demie... et dame, la mode de rendre aux convives leur liberté, c'est-à-dire de se débarrasser d'eux, a beau prendre... une demi-heure de digestion... c'est un peu court...

MADAME DE NANTERRE. — La fête est un mardi; c'est le jour de ma belle-mère, il faut absolument que j'aille l'aider à recevoir... elle ne tolère pas la plus légère infraction à la règle...

LA DUCHESSE. — Je comprends ça... à la rigueur! (*Au duc de Grenelle.*) Mais vous...

qu'est-ce que vous aurez à faire, vous?...

Le duc de Grenelle. — Moi... à cette heure-là... je suis à l'Opéra... c'est le moment du ballet...

La Duchesse. — Eh bien! vous le manquerez, votre ballet!... Vous n'en mourrez pas, allez!... au contraire... ça vous fera du bien...

Le duc de Grenelle. — Impossible... parce que...

La Duchesse. — Parce que?...

Le duc de Grenelle, *un peu hésitant*. — Je ne puis quitter... je...

Sangène, *achevant la phrase*. — Je danse, madame la duchesse...

La Duchesse, *qui ne « saisit » pas*. — Vous dites?...

Madame de Galbe, *qui « saisit »*. — Comment... encore?... (*Elle regarde le duc avec stupéfaction.*) C'est renversant!...

La Duchesse. — Nous fixerons l'heure de la symphonie un autre jour... Continuons la distribution des instruments, car nous n'en sorti-

rons jamais si ça va longtemps de ce train-là...

Le duc de Grenelle. — Moi, si je figure, je demande le tambour...

Lady Salycok. — Je l'ai déjà demandé !...

Sangène. — Moi, je l'ai retenu depuis quinze jours !...

Lady Salycok. — Avant qu'il fût question de la symphonie, alors?...

Sangène, *distrait, et regardant la petite de Rebondy, qui grignote des bonbons.* — Précisément...

Madame de Vyelgarde. — Il est impertinent, ce Sangène !...

Sangène, *toujours distrait.* — Oh ! Madame !... pas avec vous, bien sûr... (*A la petite Rebondy.*) Donnez-m'en un, dites?...

Madame de Rebondy, *étonnée.* — Un tambour?...

Sangène. — Mais non... un bonbon !... Vous êtes là à nous dévorer sous le nez des petits bonbons qui paraissent exquis !... On devine

ça au son qu'ils rendent sous la dent... Merci... Vous êtes généreuse... Moi, j'aime qu'on soit généreux... C'est une qualité... de qualité supérieure... pour les femmes, surtout...

La Duchesse, *son crayon d'une main, un petit carnet de l'autre.* — J'attends pour inscrire?... A qui le tambour?

Le duc de Grenelle, Sangène et lady Salycok, *ensemble.* — A moi!!!

Lady Salycok. — Il est bien certain que vous allez m'abandonner cet instrument!... Vous voyez que je le désire!...

La Duchesse. — Hum!... Hum!... (*A lady Salycok.*) Tirez-le plutôt au sort, au moins vous avez une chance!...

Le duc de Grenelle. — La galanterie me fait un devoir de m'effacer... je m'efface...

Sangène. — Moi, pas!... Tirons!

Le duc de Grenelle. — Quand on pense que c'est à l'arrêt de bannissement du général Farre, que ce pauvre tambour doit sa plus grande popularité!

SANGÈNE, *blaguant.* — Ce qui prouve que les mesures de rigueur font toujours tort à ceux qui les prennent au profit de ceux contre lesquels on les prend! Leur exil immérité est, le plus souvent, leur seul mérite...

M. D'OKAZ, *agressif.* — C'est pour les Princes que vous dites ça?

SANGÈNE. — Qui est-ce qui vous parle des Princes?... Il s'agit de tambour... (*A la duchesse.*) — Madame la duchesse, je demande la parole!...

LA DUCHESSE. — Allez!

SANGÈNE. — Je propose un vote d'urgence pour expulser de la symphonie un orléaniste militant... qui rendra l'accord impossible... Madame la duchesse, j'en appelle à votre sagesse!... Ça ne peut pas aller!... Convenez-en?...

LA DUCHESSE, *riant.* — Grand gamin!... Voyons?... Soyons sérieux, si ça se peut?...

SANGÈNE. — Mais c'est parce que je le suis, sérieux, que je veux...

LA DUCHESSE, *lisant son petit carnet.* — Piano!... Qui veut le piano?...

Personne ne dit mot.

LA DUCHESSE. — Comment?... personne ne répond?... Madame de Nanterre?... vous qui avez un si charmant talent?...

MADAME DE NANTERRE. — Mais... je craindrais de n'être pas de taille à supporter une telle responsabilité... Le piano est le guide des autres instruments et je n'ose vraiment me risquer à...

SANGÈNE. — Lisez entre les lignes : « C'est « précisément parce que j'ai un vrai talent « que je serais au désespoir de le galvauder... « Prenez un bon petit talent négatif... un de « ceux auxquels on demande de jouer : « un « petit bout de cotillon, pendant que les musi- « ciens mangent? » Tenez, madame la duchesse.... Non seulement je traduis d'une façon intelligible la pensée de mon charmant confrère, mais encore je vous ai trouvé son remplaçant; prenez d'Oronge!... C'est

tout à fait de son affaire!... Croyez-moi!...

M. D'ORONGE. — Mais... je proteste... je...

LA DUCHESSE, *écrivant.* — Ne protestez pas, vous êtes inscrit!...

SANGÈNE. — Avec tout ça, on n'a pas encore tiré au sort?...

LA DUCHESSE. — Quel sort?...

SANGÈNE. — Pour le tambour?...

LA DUCHESSE. — Allons, bon!... une loterie, à présent!... Ça manquait!... Vraiment, mon cher enfant, vous n'êtes pas assez galant!... je voudrais vous voir, au contraire, céder aux caprices de ces dames...

SANGÈNE, *d'un air sérieux.* — Ça m'entraînerait bien loin!...

LA DUCHESSE. — Un jeune homme de votre âge devrait saisir toutes les occasions d'être aimable pour les femmes, de les satisfaire en tout...

SANGÈNE, *d'un air navré.* — Oh! madame la duchesse! C'est vous qui me donnez de mauvais conseils!...

La petite de Rebondy. — Est-il assez agaçant, ce Sangène?...

Sangène. — Je voudrais bien voir la tête que vous feriez si on vous refusait un instrument, vous?...

La petite de Rebondy. — Je ne sais pas comment elle serait, ma tête! Mais bien sûr elle serait moins grinchue que la vôtre!... Prenez le tambour de basque, puisque l'autre est donné?... Qu'est-ce que ça peut vous faire?

Sangène. — J'avais compté sur un effet monstre! Je me déguisais en lapin... en lapin blanc!... On me plaçait sur une grande planche verte, à roulettes... et avec mes petites baguettes... toc... toc... vous comprenez?... Je représentais le joujou?... Le petit lapin qui bat du tambour...

Chœur de voix suppliantes, *s'adressant Lady Salycok.* — Rendez-lui le tambour!

La Duchesse, *essayant de reprendre son petit travail.* — Crécelle... la crécelle?...

La princesse Ichlieb. — Est-il difficile d'en jouer ?...

Sangène. — Pas du tout !... il suffit de faire ça... (*Il tourne, en faisant le moulinet avec son bras et accroche la dentelle du bonnet de la duchesse.*) Oh ! pardon, madame la duchesse !...

La Duchesse. — Vous me demanderez pardon à un autre moment ; à présent, continuons à nous occuper de notre organisation... Si vous passez votre temps à dire ou à faire des bêtises et à demander pardon, nous n'en sortirons pas...

Sangène. — Vous nous l'avez déjà dit, madame la duchesse...

La Duchesse, *riant.* — Autrement dit : Madame la duchesse, vous rabâchez...

Sangène. — Oh !!!

La Duchesse. — Nous disons donc : « Tambour », lady Salicok... « Piano », M. d'Oronge...

Sangène, *protestant.* — Mais non... « Tambour », moi, puisqu'on a cédé... à cause du petit lapin...

La Duchesse, *biffant.* — Soit : « Tambour », Sangène ; « Piano », M. d'Oronge.

Sangène. — Je proteste encore : Pourquoi met-on Sangène tout court, tandis qu'on met M. d'Oronge... on ne me respecte donc pas du tout ?...

La Duchesse, *agacée.* — En fait de respect, je vais vous exclure, moi !... ce sera plus simple !... (*Reprenant sa lecture.*) « Crécelle », la princesse Ichlieb... Nous disons ensuite... « Corne d'appel »...

Joyeuse. — C'est pour lord Kismy, ça !

La Duchesse. — Comme chasseur ?...

Sangène, *à demi-voix à la petite de Rebondy.* — Non... comme mari et... ce qui s'ensuit...

Lord Kismy, *méfiant, cherchant à deviner ce que dit Sangène.* — Je crois que mon acceptation exciterait quelques critiques. M. de Sangène, par exemple, semble ne pas...

Sangène, *sautant en l'air gaiement.* — A la bonne heure ! En voilà un qui m'appelle « Mo s sieur de Sangène » ! Est-ce parce qu'il est

fâché, je l'ignore, mais il est de fait que c'est plus doux à mon oreille !...

La Duchesse. — Paix donc ! on ne s'entend pas !... (*A lord Kismy.*) Vous disiez ?...

Lord Kismy. — Je crois que M. de Sangène faisait part de ses objections à Mme la vicomtesse de Rebondy...

Sangène, *à part.* — Née de Rirfray... Pas possible !... cet homme a été domestique... dans sa première jeunesse, peut-être ?... mais il l'a été...

La petite de Rebondy. — Sangène, loin de me faire aucune aucune objection, me disait au contraire que lord Kismy remplirait mieux que tout autre, les conditions voulues...

Lord Kismy, *flatté.* — Alors, j'accepte, madame la duchesse...

La Duchesse, *lisant.* — « Corne d'appel », lord Kismy !... Cymbales ?... A qui les cymbales ?...

Joyeuse, Mme d'Inouy, M. d'Okaz et le petit d'Ebrouillar. — A moi !... A moi !...

Sangène. — Très demandées, les cymbales !... Ça se comprend, d'ailleurs, c'est un instrument doux... discret...

Le petit d'Ebrouillar. — Mais je les demande parce que je sais en jouer, moi !...

M. d'Okaz. — Tout le monde sait, parbleu !... Qui est-ce qui ne sait pas taper des machins l'un contre l'autre ?...

Le petit d'Ebrouillard. — On croit que c'est facile... comme ça, à première vue... Heu ! pas du tout... il faut du tact... beaucoup de tact...

Le duc de Grenelle. — En effet, moi j'en jouais à merveille... cet instrument a été très à la mode... L'orientalisme qui s'infiltrait...

Sangène. — Arrêtez-le !... il va nous raconter les croisades !!!...

Le petit d'Ebrouillar, Mme d'Inouy, M. d'Okaz et Joyeuse, *protestant.* — Mais nous les avons demandées les premiers, nous, les cymbales !!!...

Le duc de Grenelle, *à la duchesse avec*

*amertume.* — Chère madame, puisqu'on proteste...

Mme D'INOUY. — Avec force...

LE DUC DE GRENELLE. — Je me retire...

TOUS, *avec espoir.* — Tout à fait?

LE DUC DE GRENELLE. — Non, mais en ce qui concerne l'instrument que je désirais... et je ferai remarquer que c'est la seconde fois que je cède, ce qui, étant donné mon caractère bien connu, indique un vrai désir d'être utile aux pauvres...

SANGÈNE, *à demi-voix.* — Sans rien leur donner...

LE DUC DE GRENELLE. — Certes, d'ordinaire je ne cède pas... tout le monde le sait?...

SANGÈNE, *à la petite de Rebondy.* — Pourquoi éprouve-t-il le besoin de nous rappeler qu'il est une vieille mule?... Nous le savons tous...

LA DUCHESSE. — Moi, j'inscris le duc de Grenelle pour les « cymbales », et je n'admets aucune espèce de réclamation... C'est entendu... A présent, le violoncelle?... qui le veut?...

Le duc de Grenelle. — Permettez, chère madame, permettez... du moment que cet instrument ne m'a pas été spontanément accordé... je crois de mon devoir de...

La Duchesse, *crispée*. — J'ai dit que je n'écoutais plus rien!... Violoncelle?...

Sangène. — Pour cet instrument-là, il faut un homme triste...

La Duchesse. — Il faut surtout un homme qui sache en jouer....

Mme de Vyelgarde. — Moi!...

La Duchesse. — Vous savez jouer du violoncelle, madame de Vyelgarde?...

Mme de Vyelgarde. — Mais oui...

La Duchesse. — C'est parfait... (*Elle écrit.*) Les trompettes, à présent!... à qui donnons-nous les trompettes?...

D'Ulster. — A moi... si on veut... je sais en jouer...

Tous, *surpris*. — Ah bah! comment ça?...

Sangène. — Sa famille prévoyante et sévère l'avait jadis engagé dans un régiment de cava-

lerie, et dame... à ses moments perdus... il apprenait la musique...

La Duchesse. — A d'Ulster les trompettes...

D'Ulster. — Pardon, madame la duchesse, une me suffira... et deux me gêneraient...

La Duchesse, *riant*. — C'est vrai... je ne sais plus ce que je fais... j'ai la tête cassée !...

Sangène. — Avant la symphonie ! déjà !... jugez un peu après ?...

Le duc de Grenelle. — D'ailleurs, il est sept heures... il va falloir nous séparer...

La Duchesse. — Sept heures !... est-il possible !... il y a trois heures que nous sommes là et je n'ai distribué que sept instruments !

Sangène. — Ça fait deux instruments et quart par heure... c'est vraiment pas assez !...

# A L'HOTEL-DE-VILLE

*(Vie Parisienne, 11 avril 1885.)*

---

I

PRÉLIMINAIRES

Le Comité de la Presse est rassemblé. On discute l'organisation de la fête de l'Hôtel-de-Ville.

—

M. ARTHUR MEYER est songeur; il rêve une fête monstre, éblouissante, effaçant tout ce qui s'est fait de plus beau jusqu'ici; mais ne

coûtant pas trop cher néanmoins, pour ne pas manger l'argent des pauvres.

La Vie Parisienne. — Bah! Laissez donc vos économies!... Pourquoi lésiner?... Tenez! un moyen bien simple de trouver de la monnaie!... Vous n'avez qu'à imposer Paris à un louis par tête, vous aurez tout de suite une somme, vous verrez ça?... On sera obligé de dépenser beaucoup d'argent pour faire quelque chose de bien?... D'abord, il faudra couvrir la place d'un vélum et la convertir en jardin...

M. Arthur Meyer. — Excellente idée!

La rédaction du Figaro. — Idée absurde!...

M. Arthur Meyer *à M. Rochefort, plongé dans la lecture d'un catalogue de tableaux.* — N'est-ce pas que c'est une excellente idée?... Ce sera charmant!...

M. Henri Rochefort. — Ah! si vous saviez comme ça m'est égal!...

La Vie Parisienne. — Ce vélum sera peint par les premiers spécialistes modernes pour plafonds et tableaux de mairies; MM. Clairin,

Baudry, Gervex and Co. On priera ces messieurs de vouloir bien considérer que, n'ayant pas affaire cette fois au Gouvernement, ils peuvent soigner leurs œuvres. Une grande allée sablée d'or amènera au perron, elle sera recouverte d'une voûte de fleurs; des fontaines parfumées entretiendront une douce fraîcheur. La place sera réservée aux jeux, tirs, petites boutiques.

M. Arthur Meyer. — Les boutiques tenues par la fine fleur du Faubourg Saint-Germain et du parti monarchique...

La Vie Parisienne, *d'un air sérieux*. — Bien entendu.

M. Arthur Meyer. — Si on fait une vente, Mme la duchesse de *** a bien voulu me promettre son gracieux concours...

La Vie Parisienne. — Parbleu!...

M. Andrieux. — Moi, j'offre une voiture de somnambule nouveau modèle... Révélations imprévues, anecdotes instructives...

La rédaction des Débats, *en chœur*. — Fi, monsieur, fi!!!

M. ANDRIEUX. — Flûte!...

M. RANC. — Qu'est-ce qu'il a dit?

M. HENRI ROCHEFORT. — Il a dit : Flûte!... et il faut lui savoir gré de n'avoir pas dit autre chose!... (*A M. Andrieux.*) Continue, Tombeau-des-Secrets, tu m'intéresses!

M. ANDRIEUX. — Fini pour aujourd'hui!... la suite à demain...

LA RÉDACTION DU FIGARO.— Truqueur, va!

LA VIE PARISIENNE. — Puisque vous insistez pour que je continue, je reprends l'exposition de mon projet, et j'arrive à la décoration de l'escalier. Les marches seront mises en prairies...

LA RÉDACTION DES DÉBATS. — Ça sera une grosse dépense, et le gazon, dès que c'est foulé, ça ne dit plus rien du tout...

LA VIE PARISIENNE, *haussant les épaules.* — Une prairie est une jonchée de fleurs coupées, jetées sur le premier tapis venu...

M. HENRI ROCHEFORT. — Retenez ça pour une autre fois, les ankylosés!...

La Vie Parisienne. — Sur chaque marche, deux hommes en livrée...

M. Arthur Meyer, *vivement*. — Justement, on a bien voulu mettre à ma disposition soixante laquais...

La rédaction du Figaro. — Rouges!... Connus, les laquais rouges!... Et puis, on dit de préférence « des valets de pied »... C'est plus moderne...

M. Aurélien Scholl. — Un conseil par jour!... Boum!... Ça y est!... ils l'ont placé!...

La Vie Parisienne. — Refusés, les valets de pied légendaires! il faut du nouveau! Je propose des négrillons, mais de jolis négrillons, qui brûleront des parfums dans des cassolettes et distribueront des fleurs : tubéreuses, muguets, mimosas, jacinthes, enfin des fleurs à odeur...

M. Arthur Meyer. — *Odore di femina!...*

La Vie Parisienne, *continuant*. — Parce que, dans cette foule... vous comprenez...

M. Arthur Meyer. — Sans doute, les éma-

nations, au milieu de toute cette presse...

M. HENRI ROCHEFORT. — Cette « presse »! un mot!...

M. ARTHUR MEYER, *modeste.* — Il a été involontaire! je n'avais aucune idée, je vous jure...

LA RÉDACTION DU FIGARO. — Nous le pensons bien!...

LA VIE PARISIENNE. — Les murailles seront couvertes de tapisseries prises aux Gobelins, au Louvre; des lustres de vieux Venise, enguirlandés de fleurs naturelles éclaireront; pas de gaz; la lumière électrique sera tolérée dans les jardins seulement; partout ailleurs, on n'admettra que la bougie parfumée, cire transparente anglaise. Pour le buffet, on installera un « *jardin de Pomone* » dans le genre de celui que Barras fit faire à Gros-Bois, lors d'une fête champêtre offerte à Mlle Lange. Les murs seront revêtus d'un treillage doré, auquel grimpera une vigne, ou plutôt des vignes d'espèces variées, chasselas doré, lady Downe's, chasselas royal rose, black alicante, calabre

blanc, gros coulard, muscat violet, grosse perle de Hollande, enfin tout ce qu'on pourra trouver de plus beau et de meilleur; on mêlera à la vigne quelques pêches d'espaliers : tétons de Vénus, pêches impériales et dames de Montreuil. Plantés dans des caisses de Saxe et de Delft et isolés ou en groupes semés çà et là, les pommiers et poiriers; il faudra tâcher de les avoir à la fois chargés de fleurs et couverts de fruits; les fruits, c'est meilleur, mais les fleurs, ça égaie beaucoup...

La Rédaction du Temps, *timidement.* — Mais, des fleurs et des fruits ensemble... c'est difficile...

La Vie Parisienne, *délibérément.* — Je ne dis pas non, mais Barras en avait...

M. Arthur Meyer, *le prenant de très haut.* — Puisqu'on vous dit que Barras en avait!...

La Vie Parisienne. — Je sais que ce sera cher...

M. Arthur Meyer, *emballé.* — Eh bien! on augmentera les impositions, voilà tout!...

LA VIE PARISIENNE. — Le buffet sera dressé sur des tables de laque de Chine rouge; on ne se servira que de Sèvres, pâte tendre et de Chine famille rose, d'avant 1677...

M. ARTHUR MEYER, *radieux*. — Ce sera d'un chic exquis!... et Mme la duchesse de *** m'a promis de...

M. AURÉLIEN SCHOLL. — Assez!... On l'a déjà dit!...

LA VIE PARISIENNE. — Naturellement, les vins seront de première marque, les friandises de premier choix...

LA RÉDACTION DES DÉBATS. — Ou de second... Pourvu qu'elles aient bonne mine... c'est le principal... et ça va faire une dépense, tout ça!...

LA VIE PARISIENNE. — Gibiers rôtis, poulardes, galantine, truite saumonée, mayonnaise de langouste, salade russe, aspics de toute espèce : aux crevettes, aux cailles, aux huîtres, aux truffes, aux queues d'écrevisses, etc., alouettes à la gelée, bouchées à la reine, buis-

sons d'écrevisses, riz au kirsch; velouté au chocolat; petits fours, salade d'ananas, fruits frappés, bombe glacée, parfait, charlotte russe, pudding, compotes glacées, enfin tout sera choisi avec soin par des spécialistes; il ne s'agit pas de servir, à cette fête somptueuse...

La rédaction du Soleil. — Mais pourquoi somptueuse?... Est-il donc bien utile qu'elle soit somptueuse?... C'est cher, une fête somptueuse!...

La Vie Parisienne, *continuant*. — ... Des « consommations » comme celles des buffets ordinaires...

M. Arthur Meyer. — D'autant plus que le public sera de choix...

La rédaction de la Lanterne. — Crois-tu?...

M. Arthur Meyer, *choqué*. — Toutes les femmes du plus grand monde que je connais, m'ont formellement promis d'honorer cette fête de leur présence...

La Vie Parisienne, *incrédule*.—Oh!!! enfin, c'est leur affaire! Mais à ce propos, je pense

qu'il sera prudent d'installer un vestiaire... un vestiaire sérieux... où on puisse trouver quelques menus objets de toilette, tels que cravates blanches, gants, souliers de satin, bottines vernies... Je crois qu'on peut s'attendre à ce que beaucoup de gens ne se présentent pas très correctement vêtus...

M. Arthur Meyer. — Il y a tant de malappris!...

La Vie Parisienne. — Outre des brosses, du savon, de la poudre de riz et les objets ci-dessus indiqués, on pourra trouver aussi à ce vestiaire, quelques conseils... conseils sur la tenue qu'on doit avoir, les sujets de conversation admis, la façon de marcher, de danser, de parler... On choisira, pour donner ces conseils, un homme du monde, familier des salons ultra-chics, incapable de commettre une action douteuse, une faute de goût, évitant l'impair, ignorant la gaffe; j'ai nommé M. Arthur Meyer!

La rédaction du Gil Blas. — Oh! la la!!!

La Vie Parisienne. — Je propose donc que

l'élégant directeur du *Gaulois* soit préposé au « *Vestiaire des Usages* », lequel sera, naturellement, installé au pied de l'escalier; tous les arrivants devront défiler sous l'œil vigilant du préposé, lors même qu'ils n'auraient ni pardessus, ni canne, ni parapluie à déposer au vestiaire. Les « *dames seules* » devront être munies d'un bras, par les soins de M. Arthur Meyer, qui devra en outre leur donner quelques bons conseils, les rassurer si elles sont timides et les calmer si elles sont disposées à aller trop de l'avant. Il voudra bien leur apprendre, par exemple, que, quel que soit le degré d'intimité qui les unit à leur danseur, elles ne devront sous aucun prétexte lui poser en dansant les mains sur les épaules, ni frotter leur joue contre la sienne à la fin de la figure, cela pouvant être mal interprété. Le préposé devra respecter scrupuleusement le rang d'entrée des sujets qu'il revisera et n'accorder aucun tour de faveur. Il ne tolérera non plus aucune familiarité trop

tendre et refusera formellement de se laisser embrasser par les dames... tant qu'il sera dans l'exercice de ses fonctions!...

La rédaction du Figaro. — Même par les dames du plus grand monde?...

M. Aurélien Scholl. — Surtout par celles-là!...

La rédaction du Gil Blas, *se levant comme un seul homme et allant serrer la main à Arthur Meyer.* — Devant de telles épreuves, les plus terribles rancunes doivent se taire...

M. Arthur Meyer, *ému.* — Merci, mes bons amis, merci!... Vous le voyez, je suis l'homme de tous les dévouements!...

La Vie Parisienne. — Bien entendu, la visite du préposé s'étendra à MM. les conseillers municipaux et à leurs épouses, ou aux dames qui leur en tiennent lieu; si ces messieurs ou leurs amis et connaissances avaient des clous à leurs souliers, on les prierait de changer de chaussures au vestiaire. Pour « *leurs dames* », on n'acceptera ni les bottines de feutre, ni les

chaussures à vis; le soulier de satin noir ou blanc et le soulier de chevreau blanc ou de couleur seront seuls admis.

Le préposé voudra bien aussi prier celles de ces dames qui auraient fait « la débauche » d'une paire de bas de soie, de ne pas trop chercher à se faire honneur de cette folle dépense. Il les préviendra que les municipaux (pas les conseillers, les gardes) sont chargés de veiller avec la même sévérité qu'à l'Élysée-Montmartre, sur la correction des danses.

M. Arthur Meyer aura aussi l'extrême obligeance de flairer, avec le plus grand soin, les gants et de refuser impitoyablement l'entrée des salons à ceux qui seraient nettoyés à la benzine...

M. Arthur Meyer. — J'avais pensé à proposer à la Presse d'avoir en réserve quelques jolies toilettes; on pourrait ainsi parer les jolies femmes dont la tenue ne serait pas en rapport avec la beauté...

La rédaction du Gil Blas. — Et on se

ferait ainsi des amies... hein?... sans bourse délier?...

LA VIE PARISIENNE. — Mais comment donc? M. le préposé va annoncer qu'il y a un crédit ouvert chez Caroline et chez Félix, pour toutes les femmes (jolies), qui voudront faire faire une toilette pour la fête nationale... un crédit de... combien?... Voyons, vingt-cinq louis par toilette? C'est un peu juste, mais enfin...

LA RÉDACTION DES DÉBATS, DU SOLEIL ET DE PLUSIEURS AUTRES JOURNAUX, *montrant la* VIE PARISIENNE. — Il faut la faire enfermer!...

LA VIE PARISIENNE, *continuant*. — M. le préposé recommandera aux cocottes de n'avoir pas une tenue d'enterrement; on ne peut guère compter que sur elles pour égayer la fête et, si on les gênait en leur parlant des femmes du plus grand monde..... qui n'y seront certainement pas...

M. ARTHUR MEYER, *vivement*. — Comment! qui n'y seront pas?... Mais il y en a qui vien-

dront... et du meilleur! j'en suis sûr... elles me l'ont promis!

La Vie Parisienne. — Possible, mais le préposé fera sagement d'user de son influence sur les cocottes, pour les engager à être « elles-mêmes ». La plupart d'entre elles ne viendront probablement pas, elles enverront leurs femmes de chambre auxquelles elles prêteront bien une toilette défraîchie, mais présentable!... De même pour éviter toutes les faces rasées des cochers, valets de chambre, valets de pied, maîtres d'hôtel, etc..., qui viendront avec les billets dont les maîtres ne se serviront pas, on pourrait avoir au vestiaire une grande quantité de moustaches... sans ça on se croira positivement au bal des gens de maison...

M. Arthur Meyer. — Mais... m'occuper de ces détails...

La rédaction de la Lanterne. — Allons donc!... tu canes! Est-ce que tu n'es plus un frère?...

La Vie Parisienne. — Pour vous consoler,

voici un contrôle plus amusant; c'est celui de la hauteur des corsages : il faut que chaque corsage ait, au moins, six centimètres de hauteur par derrière, et neuf centimètres par devant...

M. ARTHUR MEYER, *pudique*. — Oh! c'est bien peu!!!

M. AURÉLIEN SCHOLL. — C'est assez! M. Alphand a fait le calcul!...

LA VIE PARISIENNE. — Le préposé aura soin de vérifier avec la plus grande attention...

LA RÉDACTION DU GIL BLAS. — Oh! schoking!!!

LA VIE PARISIENNE. — Les six centimètres du dos doivent se mesurer en prenant le milieu de la taille jusqu'au petit creux placé entre les épaules; et les neuf centimètres du devant, en prenant également le milieu, de la ceinture au petit creux correspondant...

M. HENRI ROCHEFORT. — On n'a pas besoin d'aide?

LA VIE PARISIENNE. — Le préposé veillera à

ce que les arrivants n'aient dans les poches de leurs habits que des objets utiles à leur consommation personnelle, tels que : mouchoir, porte-monnaie, carnet, pelote de ficelle, couteau, crayon, etc... Les jeux de cartes et les revolvers seront retenus au vestiaire et rendus au propriétaire à la sortie seulement. Les pipes... odorantes, seront également ôtées des poches; ici, comme pour le nettoyage des gants, on s'en rapporte absolument au flair merveilleux du préposé...

M. ARTHUR MEYER, *protestant.* — Mais... une telle besogne répugne à ma délicatesse bien connue!...

M. MAYER, *de La Lanterne.* — Silence!!!... ou je dis tout!!!...

M. ARTHUR MEYER. — Mais il est matériellement impossible que je parvienne à visiter toutes les poches!...

M. AURÉLIEN SCHOLL. — Que si!... On priera Alphand de faire le calcul... (*Il récite.*) « Combien M. Arthur Meyer — qui n'est pas un

homme ordinaire — peut-il fouiller de gens par heure? »

La Vie Parisienne. — D'ailleurs, le préposé peut, pour ce dernier travail, se faire aider par sa rédaction...

M. Arthur Meyer. — C'est qu'elle est extrêmement occupée, ma rédaction!... Elle est employée, — en dehors du journal, — à un tas de choses! Vous n'avez pas idée de ça?...

La Rédaction de la Lanterne. — J'te crois!

La Vie Parisienne. — Le préposé ne devra, sous aucun prétexte, abandonner, ne fût-ce que pour un instant, — « *le Vestiaire des Usages* »; car dans le cas où quelques dissentiments légers ou autres naîtraient du coudoiement de tant d'opinions diverses, c'est lui encore qui sera chargé du rôle si beau de pacificateur. Les municipaux auront l'ordre de descendre immédiatement les dissidents « au vestaire des usages », où le préposé leur adressera quelques mots bien sentis; avec cette gravité douce et sûre d'elle-même, qui donne

à sa parole un charme si pénétrant; avec cette franchise et cette sincérité, qui sont les points culminants de sa nature loyale, M. Arthur Meyer calmera rapidement les esprits les plus troublés.

M. ARTHUR MEYER, *très flatté.* — Il est certain que le rôle duquel on me charge est tout à fait dans mes cordes, mais il est aussi terriblement fatigant... Je serai exténué, brisé, anéanti... N'importe, j'accepte!...

LA RÉDACTION DE LA LANTERNE, *en chœur.* — Noble ami!...

M. MAYER, *de La Lanterne, se levant et venant donner l'accolade à M. Arthur Meyer.* — Et si vous avez besoin de renfort, nous sommes là! Vous pouvez compter sur nous...

M. ARTHUR MEYER, *les larmes aux yeux.* — Je le sais...

M. AURÉLIEN SCHOLL. — Avez-vous fini?...

UN RÉDACTEUR DU FIGARO, *bâillant.* — C'est d'un long, cette séance!... (*Illuminé.*) Attends, va!... — (*Il s'esquive sans être vu.*)

UN VALET DE PIED, *entrant*. — Une dame demande M. Arthur Meyer... C'est une femme du monde...

M. Arthur Meyer s'élance dehors.

La séance est levée.

## II

### PENDANT LA FÊTE

Au pied de l'escalier.

Les domestiques groupés attendent leurs maîtres et épluchent les arrivants. Très peu de valets de pied ayant bon air. La plupart sont vêtus de livrées qui ne sont pas faites pour eux; quelques-uns ont des moustaches (!)

UN DES DOMESTIQUES, regardant d'un air de profond mépris le flot des arrivants :

— Tas d'mufes!!! (*Il tire sa montre.*) Ah! mais! Ah! mais! Ça va finir, cette plaisanterie-là!... J'commence à en avoir plein l'dos, moi!...

UN PETIT GROOM DE 15 OU 16 ANS, regardant avidement d'un air stupéfait :

— On en voit pourtant d'drôles!

— T'as donc jamais été dans l'monde?...

— Si, mais pas dans c'ui-là!... oh!... la belle femme!... mâtin!...

Plusieurs voix. — Où donc?...

— Là... là... vous n'la voyez pas?

— Ah!... si!... C'est la femme colosse qui s'aura sauvé d'la place du Trône.

— Mais non... celle à côté... en bleu... avec des diamants!...

— C'est Mlle X... Salue, mon p'tit!... Si t'avais autant d'campagnes qu'elle, tu serais moins frais q'tu n'es...

— C'est une artisse?...

— Si on veut... dans son genre...

— Enfin... est-ce qu'elle chante?...

— Non... elle se contente de faire chanter!...

Un monsieur descend péniblement l'escalier, luttant contre la foule qui monte.

Un des valets de pied. — T'nez, v'la mon singe!... y vient m'chercher pour la voiture...

Il se dissimule derrière les autres domestiques; le monsieur regarde attentivement de tous côtés.

Le domestique, *se baissant pour se cacher.* — Eh! va donc!... vieux sapajou!... Tu peux ouvrir tes châssis, va! Ça n'm'gêne pas...

Un des autres domestiques. — Montre-toi donc! Faudra toujours bien aller la chercher, la voiture?...

— Parbleu! J'sais bien qu'y faudra y aller... Il ira, lui!... Elle doit être du côté d'la place des Pyramides, la voiture!... au pied d'Jeanne d'Arc, ou dans ces environs-là... y n'a qu'à s'y cavaler, ça l'dégraissera!...

Le monsieur, après avoir inutilement regardé de tous côtés, se décide à sortir.

Le petit groom. — Quel est donc ce beau maître d'hôtel, devant lequel tout l'monde défile?...

— C'est pas un maît' d'hôtel, nigaud! c'est l'maît' des cérémonies, l'préposé au vestiaire des usages; il est chouette, hein?...

Un autre domestique. — Allons! v'lan!... à mon tour maintenant, v'la mes patrons!... (*Il montre un monsieur et une dame qui descendent.*) Non, mais là, sont-y cauchemardants, j'vous l'demande?

— Pas mal comme ça... Qu'est-ce qu'ils tripotent à leurs moments perdus, ces idiots-là?

— Eux?... c'est d'la banque...

— Youtre?...

Le domestique, *blaguant.* — Allons donc!...

Un domestique a moustache, *bâillant à se décrocher la mâchoire.* — Tonnerre!... il est une heure et demie! et dire que d'main matin, faudra être à sept heures à frotter l'salon...

— En v'la une sévère!...

— C'est comme j'vous l'dis... et avec madame sur l'dos, encore!...

— Mais si é veille jusqu'au jour, é sera pas levée à sept heures, voyons?...

— Non?... Ah! ben! on voit bien que vous n'avez pas servi chez les nouvelles couches, vous!

Le gros valet de pied, *à un domestique qui*

*attend d'un air résigné.* — Et vous?... vous avez pris vot' parti, vous?...

— Ma foi oui!... Mon patron doit être terré dans quelque coin... en train d'raconter ses souvenirs...

— Ah!!! (*Un temps.*) On dit qu'il est charmant, Andrieux?

— C'est bien possible!...

— Comment, c'est bien possible? C'est donc pas chez lui qu'vous êtes?... Vous dites : « Y raconte ses souvenirs », alors...

— Mais non... J'suis chez un vieux qu'a connu toutes les femmes d'Paris...

— Bigre! ben, quelqu'fois, vous n'devez pas vous embêter, dites donc?...

Ah! y n'est plus question d'ça!...

— Pas hurphs, tout d'même, les bourgeois qui grouillent ici ce soir!...

— Dame!... c'est des boutiquiers, des cocottes, des gens dans l'mouvement, l'gouvernement, et quelques égarés.....

— Méfiance, v'la un ancien minist'!...

16

— Oh ! la la, qué tronche !...

— A'c'te niche !...

— As-tu fini d'faire des magnes?

— Oh !... y nous salue !...

— Eh ben? est-ce que nous sons pas des électeurs?

— Franchement?... Qui qui peut bien v'nir à un bal comme ça?...

— Un bal? C'est pas un bal !... C'est un rassemblement !...

— Un « métingue » !!!

— T'nez, v'la encore un ancien minist' !...

— Justement... un pauv' ouverrier sans ouvrage...

— Enfin, qui qui y vient, minist' à part ?...

— Ben, j'vous l'dis, l'gouvernement...

— Ah !... M'sieu Grévy est là?...

— Pas lui... ça l'y userait son habit !... Et puis, c'est pas l'gouvernement, m'sieu Grévy !...

— Ben, qui est-ce qui est l'gouvernement, alors?

— L'Conseil municipal, donc !...

— Et il est là, l'Conseil?...

— J'te crois...

— Mais y a pas qu'ça?...

— Non, y a la Presse... C'est sa fête...

— Ah!... Comment s'appelle-t-elle?

— Est-y bête, ce p'tit? On t'dit que c'est la fête organisée par la Presse... la Presse, c'est les journaux; comprends-tu?

— J'commence... Mais toutes ces dames?... y en a d'si belles!!!

— Les belles, c'est des cocottes!... les aut', c'est toutes celles qui sont venues pour les voir...

— Ah!... N'y en a pas d'aut' qui soyent belles?...

— Pas ici, mon p'tit!... Une femme qui s'respecte n'pose pas ses arpions dans des endroits pareils!... r'gardez-moi cette composition, même les hommes!...

Le petit groom, montrant un vieux monsieur à l'allure sévère et compassée, qui circule seul au milieu de la foule:

— En v'la pourtant un qu'a l'air joliment distingué... y n'parle pas...

— Y n'parle pas?... c'est un orléaniste!...

— Ça ne parle pas, les orléanistes?...

— Jamais! d'peur de s'compromettre...

— Tiens!... Ça s'appelle pourtant des parlementaires?...

— C'est justement pour ça!... (*Il regarde le vieux monsieur.*) J'le reconnais!... c'est un Seize-Mayeux!... président d'la Société du doigt dans l'œil et qui n'a pas l'gousset percé, j'vous en réponds!... J'les déteste, moi, ceux-là!... y sont pleutres!...

— Oh!... oui, moi, j'sers chez un; j'en sais quelque chose...

— C'est vrai, ça!... j'aimais mieux les Décembraillards; au moins, ils étaient généreux, eux! même quand y avaient pas d'os!...

— Tiens, on dirait Ferry?...

— Mais non!... c'est l'préposé au vestiaire qui s'donne d'lair... c'est qu'vous l'voyez pas par derrière!... c'est les favoris qui vous ont

fait croire ça... La bobine à Ferry est moins dévidée qu'celle-là!...

— C'est vrai! Pensez-vous qu'y soye là, Ferry?...

— J'pense pas... ici y a trop de concurrence...

— Y doit r'gretter tout d'même d'avoir pas dit la vérité aux Chambres...

LE GROS VALET DE PIED, *important*. — Bah! un minist' peut pourtant pas faire autrement que d'badigeonner d'temps en temps la femme au puits...

— A propos d'ça... est-ce vrai que Constans est r'nommé ministre?... Ça serait un scandale!...

— Pourquoi?...

— Parce que... vous savez bien... paraît qu'il avait assassiné un homme en le jetant dans un puits...

LE PETIT GROOM. — Montrant un monsieur et une très jolie femme qui descendent.

— En v'la encore une qu'est rien bath!...

16.

C'est pourtant pas une cocotte, celle-là?... Y a un monsieur qui lui donne l'bras !...

Le gros valet de pied. — Fleur d'candeur!!... Va!... Pas une cocotte?... Ah! si!... et une vraie!...

Le petit groom, *atterré.* — Non?... pas possible!... Cette belle petite jeune femme-là?...

Le gros valet de pied. — Hum! Jeune? Tu sais, si tu t'figures qu'elle a quinze printemps et pas d'corset, tu t'illusionnes, mon p'tit!...

Le petit groom. — Oh!... Et l'monsieur, alors?... C'est lui qui paye?...

— Allons donc!... y n'donnerait pas l'bras, si y payait!... c'est plutôt l'contraire...

— Ah! bah!...

Le gros valet de pied (*montrant un groupe qui passe!...*) V'la des grosses têtes d'la finance!... Ils ont pas perdu à la guerre, allez, ceux-là?...

— Comment ça?...

— Parce qu'on leur communiquait les dépêches, à eux; alors, tandis qu'on fichait d'dans les Chambres en leur dégoisant les godans qu'vous savez, comme ils avaient les vraies nouvelles ils prévoyaient la baisse et y jouaient en conséquence... C'est pas plus malin q'ça!...

— C'est épouvantable, si c'est vrai...

— Et pourquoi ça?... C'est les affaires!... On n'fait pas du sentiment quand on est dans les affaires...

— Vous direz c'que vous voudrez, c'est des monstres, ces gens-là!...

— Y sont là à causer; qu'est-ce qu'ils attendent?...

— J'sais pas... ils attendent p'têtre qu'on leur crache à la figure...

— Ma parole, en v'la encore qu'arrivent!... C'est effrayant!... Oh!... regardez la grosse dame qu'a des bottines en étoffe!...

— En prunelle, on appelle ça d'la prunelle... T'as donc jamais lu Paul de Kock? .

Elle va pas les garder, ses bottines, le préposé au vestiaire va les lui ôter...

— Lui-même?...

— Décidément, t'es bête, mon p'tit!... Un mossieu comme ça!... un futur ambassadeur?...

— Ah!... c'est un ambassadeur!...

— Pas encore... mais dans six mois y l'sera... Il a dit comme ça, dans une maison du monde où j'servais l'dîner, qu'dans six mois monseigneur le comte de Paris serait sur l'trône et qu'on lui avait promis une ambassade...

— Quand est-ce qu'y disait ça?...

— Il y a un an à peu près...

— Alors, c'est un coup qui aura raté?...

— V'là un groupe chic qui se retire... Oh! l'petit gommeux! Est-y chouette? Hein?... Il est tout pâle...

— Ça donne tout d'suite l'air comme if, un teint comme ça!... On dirait un machabée!...

— Et quels souïers?... Y font loucher!...

— Et la cravate?... Le nœud d'la cravate?...

— Moi, j'aime mieux la dame...

Le gros valet de pied. — Bah! t'es pas dégoûté! Le fait est qu'elle vous a un galbe... (*D'un ton sentencieux.*) Ça, c'est une femme honnête, qui s'ennuie et ne refuserait pas une distraction...

— Vous voyez ça?...

— Tout d'suite... Ça doit même être une p'tite femme plus gourmande de bêtises que d'aut'chose...

— Ben! dans c' cas, l' machabée doit faire l'affaire...

— Et les dames du gouvernement?... Où qu'é sont, les dames du gouvernement?...

— La grosse aux bottines en drap en était une!... En v'la core une, là, qu'a une robe fripée qu'a l'air taillée dans un vieux pépin... Est-elle assez vilaine, hein? avec ses quinquets au jambon? Non!... Non!... (*Il montre la dame*

*qui est très décolletée.*) Y a-t-y du bon sens de se décarcasser comme ça, quand on n'a pas d'quoi?...

— Ben, y vont donc eux-mêmes chercher leurs roulantes, tous ces gens-là?...

— Ah! ouat! des roulantes!!! Ils ont leurs landaus à baleines, c'est assez bon pour eux...

— Tiens, v'la Baptiste qui s'cavale, il est épatant avec son sifflet!...

— C'que c'est pourtant qu'd'être dans une bonne maison!... Son bourgeois, qui n'se galvauderait pas là-d'dans, l'y a donné son entrée... et y s'pavane là-haut, pendant qu'nous faisons l'pied d'grue ici!...

— Dites donc, j'remarque qu'y a bien plus d'gens d'maison en invités qu'en exercice...

— Voilà, avant d'se placer, on d'vrait toujours savoir chez qui on entre... prendre des renseignements sérieux...

— En v'la deux qui s'engueulent!...

— C'est des députés qui s'croient à la cambuse aux potins... ksss !... ksss !...

— C'est amusant... y vont s'bouffer l'nez, si ça continue... ksss !... ksss !...

— Silence !... v'la la belle madame ***...

LE PETIT GROOM. — Cocotte?

LE GROS VALET DE PIED. — Pas tout-af!

— Mâtin! elle vous a un œil !...

— L'malheur, c'est qu'on l'connaît trop l'menu !...

— Ah! çà! y a donc qu'des tarés, ici?...

— Dame! J'vois pas l'intérêt qu'les autres auraient à y v'nir...

— Est-ce qu'on joue, là-haut?

— J'crois qu'oui...

— Ben... on doit joliment piquer la carte...

— En font-y un boucan !...

— En v'la encore une qu'a des bottines qu'on fait changer...

— Mazette! l'préposé doit en avoir sa claque... d'puis cinq heures qu'on lui débouche des flacons comme ça sous l'nez...

— C'est un homme d'cœur, y sait souffrir pour la patrie...

LE GROS VALET DE PIED. — V'là ma patronne!... Enfin!... c'est pas trop tôt!... (*Montrant la foule qui roule et se bouscule effroyablement.*) Pour c'qui est d'être la fête d'la « Presse », ça l'est bien!!!

# UNE CONSPIRATION

*(Vie Parisienne du 25 avril 1885.)*

---

Au mois de mai dernier, les députés, distraits et préoccupés, s'interpellaient pendant la séance : — Quelle est donc cette superbe femme?... — Où ça?... — Là... dans la tribune du président... — Oh!... mâtin!... le fait est qu'elle est splendide!...— Et un chic!... — D'où diable sort-elle?... — C'est une étrangère!... — Probablement... — Est-ce que quelqu'un la connaît?... — Non. — Mais si... C'est d'Encroutay qui lui a donné un billet

pour la tribune du président. — Bigre!... d'Encroutay n'a pourtant pas une tête à connaître des femmes comme ça?... — Demandez-le-lui... vous verrez bien?... — Il n'est pas là...

Le fait est que, vue à une certaine distance surtout, la belle étrangère de la tribune était vraiment éblouissante.

Après avoir promené sa capiteuse beauté et sa personnalité tapageuse dans toutes les capitales du monde, la belle Mme de Kuraçao venait enfin s'abattre sur Paris, espérant bien s'y créer une situation et s'y fixer définitivement; on lui avait représenté la société parisienne comme exceptionnellement tolérante et elle arrivait pleine de confiance, espérant se dédommager des humiliations et des déboires récoltés çà et là dans sa galante et déjà longue carrière. A Londres, elle était passée inaperçue; à Pétersbourg, elle avait eu à lutter contre la redoutable concurrence des artistes du théâtre Michel; à Vienne, elle ne pouvait se flatter, — si extravagante qu'elle fût, — de

*piger* avec les grandes dames indigènes; les noceurs les plus endurcis de Rome la déclaraient *trop compromettante;* à Berlin, la vertueuse autorité n'avait pas hésité à l'expulser; à Madrid, on s'était hâté de faire *du potin,* parce que le souverain semblait remarquer la beauté de la provocante étrangère. Berne, Copenhague, Stockolm, Téhéran, New-York, etc., ne l'avaient pas non plus appréciée comme elle le méritait. Restait Paris, où il importait de s'imposer dès le début.

La baronne de Kuraçao, veuve d'un baron problématique, avait autrefois connu à Vienne, le comte d'Encroutay, qui, légitimiste dans ce temps lointain, avait été fort heureux d'oublier dans les tête-à-tête pleins d'abandon accordés par la baronne, la raideur et l'ennui respirés à pleins poumons à Frosdorff, où il passait quinze jours par an.

Dès son arrivée à Paris, elle fit signe au comte et il s'empressa d'accourir. Il apprit à Mme de Kuraçao stupéfaite que le légitimiste mi-

litant, endurci et bruyant qu'elle avait connu jadis, était devenu un député orléaniste et conciliant, faisant de la politique d'attente et tenant avant tout à ne pas gêner les autres partis.

Elle avait demandé à M. d'Encroutay de la présenter à la comtesse, mais si le brave homme négligeait quelque peu la tradition politique de ses aïeux, il avait conservé intact le sentiment des convenances sociales. Il répondit à la belle aventurière qui insistait, disant qu'on lui avait affirmé que Mme d'Encroutay recevait tous les lundis :

— « On a beaucoup exagéré ! » sur un ton si net et si cassant, qu'elle comprit que de ce côté elle n'avait rien à attendre ; le vieux monde correct et orgueilleux ne la tolérerait pas ; il fallait changer son fusil d'épaule et essayer de se faufiler dans le monde politique ; par M. d'Encroutay elle connaîtrait des hommes politiques ou autres ; elle ne savait pas au juste comment elle s'y prendrait, mais elle comptait bien réussir.

Elle sollicita une entrée de tribune que d'Encroutay lui procura volontiers, pensant qu'il faudrait bien des entrées pour payer les heures charmantes que lui avait fait passer la baronne.

A peine installée dans la tribune présidentielle, Mme de Kuraçao se rendit compte de l'effet produit par sa toute-puissante beauté.

Cependant, vers le milieu de la séance, elle s'ennuya. Hélant alors un huissier, elle le pria d'appeler un très joli garçon qu'elle apercevait à droite de la tribune et en qui elle flairait une sorte de personnage.

Stupéfait et ravi de cet appel, le monsieur se leva précipitamment, écrasa les pieds de ses voisins et s'élança vers Mme de Kuraçao qui, toute honteuse et rougissante lui dit d'un ton embarrassé : — Oh ! Monsieur, que je vous demande pardon !... je vous prenais pour le vicomte de Louëche !...

— Désolé, madame, — murmura le jeune homme très désappointé, — de n'être pas M. de Louëche !... aujourd'hui surtout... Mais

si, néanmoins, je pouvais vous être utile?...

— Oh!... Mon Dieu!... C'était tout simplement pour me nommer ce député... ici... à droite...

— Madame, c'est bien facile. C'est M. Madier de Montjau...

— Et celui-ci, qui a l'air beaucoup plus intelligent que ses voisins?...

— M. Andrieux...

— Et là-bas?...

— Pardon, Madame, — dit le jeune homme ravi de voir que cela pouvait durer longtemps comme ça, — permettez que je m'insinue ici... près de vous... il y a une petite place? Et il s'assit, malgré les protestations des voisins.

— Et là-bas, dans cette tribune bruyante?

— Les journalistes, Madame...

— Oh!!! les journalistes! que je voudrais en voir un de près!... Vous en connaissez?...

— Beaucoup...

— Est-ce que vous êtes journaliste, Monsieur?...

— Non, Madame, je suis attaché d'ambassade...

Et, se présentant lui-même : — M. Faucher...

— Ah! — s'écria la baronne avec intérêt — le fils de celui qui était premier secrétaire à Pétersbourg... en... 65?...

— Précisément, Madame... Vous connaissiez mon père?...

Mme de Kuraçao se mordit les lèvres et demanda prudemment, sans répondre directement à la question posée :

— Est-ce qu'il est ici?

— Mon père est mort pendant le siège de Paris, Madame.

La baronne sembla soulagée et parla de choses et autres. Tout à coup, elle s'arrêta et écouta ce qui se passait, pour la première fois depuis le commencement de la séance.

M. Lambert-Fronsac, le nouveau ministre de l'intérieur, venait de prendre la parole.

M. Lambert-Fronsac n'est certainement pas

un orateur. Il n'a ni la fougue de Gambetta, ni la verve mordante et gamine de M. Andrieux, ni même l'habileté incolore et persuasive de M. Ribot, mais il parle « *proprement* », en français ou presque, sans ânonnements fatigants, ni hoquets fâcheux. Il ne fait ni cuirs, ni gaffes, ni gestes d'aliéné; il n'invective personne et s'y prend de façon à n'être pas non plus invectivé; bref, il est... relativement correct; un rien en plus... ou en moins, et il serait comme il faut.

Avec cela joli garçon, jeune, bien tourné et à peu près bien habillé! Des vêtements faits sur mesure et des chaussures idem!!! Quel ministre!!! Il faut bien reconnaître d'ailleurs que ces diverses particularités lui ont attiré la malveillance du gouvernement en général et du cabinet en particulier.

Heureusement M. Lambert-Fronsac, intelligent et philosophe, se console avec les femmes du mauvais vouloir des hommes et, il faut bien l'avouer, celles-ci mettent tout l'empres-

sement, toute l'ardeur possible à le dédommager autant que faire se peut.

Mme de Kuraçao, en apercevant le ministre, releva la tête et aspira l'air, l'œil brillant, les narines frémissantes, prenant le vent. Puis, ajustant sa lorgnette, lentement, minutieusement, avec des précautions infinies, la laissa définitivement braquée sur M. Lambert-Fronsac qui, attiré par cette lorgnette d'écaille toute endiamantée, s'aperçut, non sans une certaine émotion, que la femme qui le regardait avec une aussi flatteuse persistance était cette belle personne dont toute la Chambre s'occupait.

A partir de ce jour, la baronne de Kuraçao vint régulièrement à la Chambre et connut bientôt les huissiers, quelques députés et tous les journalistes.

Par exemple, dès que M. Lambert-Fronsac prenait la parole, elle ne connaissait plus personne. Braquant sa lorgnette sertie de diamants, elle écoutait attentive, la poitrine soulevée, l'attitude presque respectueuse tant que par-

lait le ministre. Et chacun remarquait que, précisément, le ministre parlait beaucoup plus souvent et plus longuement qu'autrefois !... On eût dit qu'une sorte de fluide magnétique l'attirait à cette tribune, où il semblait auparavant ne monter qu'à son corps défendant.

Lorsqu'elle se vit bien positivement remarquée, la baronne dressa son plan de bataille, composa soigneusement le personnage qu'elle voulait jouer et, vers le milieu de mai, entama les hostilités.

M. Lambert-Fronsac trouva un jour dans son courrier une lettre d'une écriture visiblement contrefaite, qui l'intrigua beaucoup.

« Prenez garde, Monsieur le ministre, les
« plus habiles se laissent parfois *rouler* par de
« beaux yeux... C'est ce qui pourrait bien
« vous arriver... La jolie femme attentive qui,
« à chaque séance, se suspend à vos lèvres
« (au figuré, en attendant mieux), est une
« dangereuse espionne politique! »

(?)

Le ministre resta perplexe, cherchant d'où venait cette dénonciation qui le défrisait quelque peu; d'une femme jalouse sans doute? Évidemment, une de ses nombreuses amies s'inquiétait de l'assiduité avec laquelle la baronne suivait les séances de la Chambre, de sa persistance à lorgner le ministre et surtout de la persistance avec laquelle le ministre la regardait.

C'était, en réalité, Mme de Kuraçao qui avait écrit cette lettre à M. Lambert-Fronsac, qu'elle trouvait long à *se mettre en mouvement.*

Naturellement, le ministre se renseignerait et apprendrait forcément qui elle était ; il saurait qu'elle arrivait de Vienne où elle avait été notoirement la maîtresse du fils d'un fidèle hôte de Frosdorff. Eh bien mais, il n'y avait pas de mal à cela, au contraire!

M. Lambert-Fronsac se renseigna en effet et apprit tout ce que la baronne désirait qu'il sût. Au bout de quelques jours, elle s'aperçut qu'elle était constamment filée par un agent.

Elle remarqua vite un grand joli garçon très blond avec de longs yeux noirs caressants et doux, mis avec négligence quoique propre, qui s'attachait à ses pas et qui, le reste du temps, attablé chez un marchand de vin des Champs-Élysées en face de chez elle, surveillait la maison qu'elle habitait avec un soin jaloux. D'abord, elle crut que sa triomphante beauté lui attirait seule ce nouvel hommage et elle en fut ravie, peut-être même songea-t-elle vaguement, sans se l'avouer, à tâter de l'amour naïf ou tout au moins vrai, mais elle ne tarda pas à reconnaître à des signes certains, que son amoureux était un agent de la sûreté.

Dès lors, elle fut sûre du succès; il ne s'agissait plus que de mener habilement la campagne et de conduire l'agent chargé de la filer dans les endroits les plus compromettants, les mieux faits pour induire davantage encore le ministre en erreur; il fallait à tout prix se faire passer pour une espionne royaliste. Elle offrit aux blessés de terre et de mer une somme

considérable, ce qui lui permit d'entrer en relation avec le plus beau des princes. Elle fit habilement offrir un Hobbéma pour une collection royale connue de tout Paris, et l'offre de vente de ce tableau — qui n'existait que dans son imagination — amena des pourparlers sans nombre, des courses extravagantes, des allées et venues inquiétantes et en apparence mystérieuses, entre *le château* et l'avenue des Champs-Élysées. Trois fois en une seule journée, l'agent constata la venue précipitée d'un homme à la livrée du duc; des documents inédits, pouvant servir à écrire « *l'Histoire des peuples heureux* », furent offerts au prétendant qui, tout en se méfiant de leur authenticité, vint remercier courtoisement la personne qui croyait lui faire un immense cadeau. Les documents avaient d'ailleurs été expédiés à Eu dans une caisse imposante, bardée de fer, qu'un homme majestueux avait accompagnée jusqu'à destination. Ce jour-là, le bel agent avait suivi aussi le colis mystérieux et avait

été félicité de son zèle. Précieux, ce renseignement! Que pouvait contenir cette caisse? de l'or, des plans, des projectiles, de la dynamite... ou les casiers judiciaires des gens au pouvoir?... On n'était pas fixé; mais on connaissait l'existence de la caisse, c'était déjà beaucoup! Et ce n'était pas tout!... Après les intelligences avec les princes eux-mêmes, on découvrait que la baronne portait des ordres aux journaux du parti. L'agent l'avait attendue une heure un quart à la porte « du *Gaulois* » et on l'avait aperçue sur le boulevard extérieur causant avec animation avec M. Édouard Hervé. Tout cela était grave, très grave, il ne fallait pas se le dissimuler!...

Lorsque Mme de Kuraçao fut bien certaine que le ministre était au courant de tout; que ses démarches, surveillées par l'agent, lui étaient exactement rapportées, elle lui écrivit sur une immense feuille de papier correct et officiel :

« Monsieur le Ministre,

« Je prends la liberté de solliciter de Votre « Excellence une audience. Je suis étrangère « et mon plus vif désir est de devenir Fran- « çaise de fait, comme je le suis déjà de « cœur; or, il surgit une difficulté que, « paraît-il, le Ministre seul peut aplanir.

« Je sais que l'indulgente bonté de Votre « Excellence est aussi grande que ses instants « sont précieux et j'ai l'espoir que ma prière « ne sera pas repoussée.

« Je suis avec respect, monsieur le Ministre, « de Votre Excellence la très obéissante ser- « vante.

« Baronne de Kuraçao. »

En recevant cette demande d'audience, formulée dans des termes à lui inconnus jusqu'à ce jour, M. Lambert-Fronsac fut à la fois flatté et ravi. Parbleu! elle avait de l'aplomb, la jolie espionne! Elle venait faire son métier

jusqu'au ministère!... On allait donc s'amuser un brin!... Elle ne se doutait pas qu'on était renseigné sur ses agissements!... Et M. Lambert-Fronsac se livrait à des combinaisons machiavéliques, pour prendre la belle étrangère au piège qu'elle venait tendre au pouvoir. Quelle victoire!... Comme ça allait le poser!... Et puis, le galant ministre n'était pas non plus fâché d'examiner de près cette femme qui de loin lui semblait si étrangement séduisante.

Il s'empressa donc d'accorder l'audience demandée et la baronne arriva plus superbe que jamais, remplissant le sévère cabinet du parfum capiteux et du froufrou soyeux qui s'envolaient de toute sa triomphante personne.

Avec son flair merveilleux, affiné encore par un incessant exercice, Mme de Kuraçao toisa promptement *l'Excellence* de contrebande qu'elle avait sous les yeux; elle devina l'homme sous le ministre; le bon vivant bon enfant perçait malgré tout sous la carapace officielle;

elle prit aussitôt un ton tout différent de celui auquel, d'après la lettre pompeuse qu'il avait reçue, M. Lambert-Fronsac s'attendait.

S'installant sans façon dans un grand fauteuil, le dos bien appuyé, les jambes croisées, montrant un pied très habilement chaussé, la baronne s'écria délibérément :

— Monsieur le Ministre, je suis au désespoir!!!

— Vraiment, — Madame, — dit M. Lambert-Fronsac un peu décontenancé.

— Oui!... Imaginez-vous qu'on me refuse la naturalisation, si je ne présente pas l'acte de décès de mon mari!...

— Ce sont, Madame, des formalités que... qui... D'ailleurs, il n'est pas bien difficile, ce me semble, de donner l'acte qu'on réclame...

— Pas difficile!... Ah! bien!...

— Vous ne... l'avez pas?... demanda timidement le ministre, pensant que le mari de la baronne n'avait peut-être jamais existé.

— Naturellement si, je l'ai!... Seulement, il

est à Kuraçao!... Ne cherchez pas, vous ne savez pas où c'est...

— Mais si — s'empressa de répondre M. Lambert-Fronsac, enchanté de prouver qu'il n'était pas un ignorant... — C'est aux Antilles, pas loin de la République de Vénézuela...

— Mais non!... Kuraçao, avec un K... C'est un château à moi... au fin fond de la Russie!... Vous comprenez que je n'ai pas envie de faire le voyage pour aller chercher cet acte...

— Ne peut-on vous l'envoyer?...

— Impossible!... je n'ai là-bas que des moujicks.... des brutes...

— Mais on peut en demander une copie... Où est mort M. le baron de Kuraçao?...

— En mer...

— Dans quelle ville êtes-vous débarquée?...

— Je ne sais pas... je n'y étais pas...

— A bord de quel bâtiment?...

— Le Merle Blanc...

— En quelle année?...

— En 1870...

— Une année bien troublée. Enfin!... On doit néanmoins trouver facilement trace de ce décès et je vais, Madame, faire mon possible pour...

— Comment assez vous remercier... que faire pour vous exprimer ma reconnaissance?...

— Ne plus nuire aux affaires de l'État...

— En quoi ai-je pu nuire aux affaires de l'État? — s'écria Mme de Kuraçao, jouant la stupéfaction, tandis que le ministre ravi pensait :

— Elle se trouble..... elle croit que j'ai des soupçons!...

Et, après avoir joui un instant de l'embarras présumé de la baronne, M. Lambert-Fronsac reprit :

— En donnant de continuelles distractions à un pauvre ministre, chargé de défendre devant un Parlement tapageur et irrévérencieux des intérêts très graves... des...

Mme de Kuraçao éclata de rire.

— Des distractions... à vous?... allons donc!... Vous vous souciez bien de ce qui se passe ou ne se passe pas autour de vous!... Quand vous parlez, vous êtes indifférent à tout...

— Vous vous trompez... pas à tout...

— Je vous avertis que je ne crois pas un mot de ce que vous voulez me faire croire...

— Vous avez tort, car hélas! c'est bien vrai!...

La baronne regarda le ministre droit dans les yeux :

— Eh bien, — dit-elle gaiement — je vous promets de ne plus jamais vous distraire à la Chambre... Je m'engage à n'y plus mettre le pied...

— Ah!!! C'est bien, ça!... murmura d'un air ravi M. Lambert-Fronsac horriblement vexé au fond.

— Je n'ai pas tout dit, — continua en souriant la baronne, — je mets à cette promesse une condition...

— Voyons cette condition?...

— C'est que, si je ne vais plus vous entendre à la Chambre, vous viendrez causer de temps en temps chez moi... Voyons, c'est convenu, n'est-ce pas?... Est-ce donc si pénible, ce que je demande là?...

— Non, en vérité! — s'écria M. Lambert-Fronsac, se disant avec satisfaction que pas une des femmes officielles qui lui distribuaient sans compter leurs faveurs, n'arrivait à la cheville de cette belle étrangère blasonnée, qui avait un château au fin fond de la Russie et un mari mort sur un bateau!... Positivement, tout cela avait beaucoup *d'œil!* Espionne tant qu'on voudrait, mais très chic, cette femme-là!... Et les princes!... toujours les mêmes! Employant les services et l'appui de l'étranger!... L'émigration ne les a pas guéris!

Puis, pour rassurer sa conscience, qui lui criait de ne pas aller chez Mme de Kuraçao, il se dit qu'au contraire, il y trouverait probablement l'occasion de se signaler, de rendre ser-

vice au pays? Et il y alla dès le lendemain.

Il y retourna souvent et, extrêmement amoureux, désireux de se montrer fin, subtil, avisé, enfin, tout ce que doit être un ministre de la République, il ne put s'empêcher d'insinuer à la baronne qu'il savait qui elle était et quel genre de mission elle remplissait à Paris en général, et près de lui en particulier.

Mme de Kuraçao prit un air très étonné, semblant ne pas saisir la pensée du ministre :

— Comment!... Que voulez-vous dire?... Qui suis-je donc, selon vous?... Je devine une arrière-pensée... mais je ne la comprends pas...

— Mon Dieu!... vous croyez donc notre police bien mal faite, nos agents bien maladroits?... Mais, depuis que vous êtes à Paris, je sais jour par jour, minute par minute, ce que vous avez fait...

— Ah bah!... Et qu'est-ce que j'ai fait?

— Vous avez été en continuelles relations avec le duc de Nemours...

— C'est vrai... pour les blessés de terre et de mer...

— Allons donc!... ils ont bon dos, les blessés de terre et de mer!... Et avec le duc d'Aumale?...

— Relations d'art... tout bonnement... J'avais un Hobbéma qui lui convenait...

— A d'autres!... Et la caisse de je ne sais quoi... mais très lourde... envoyée à Eu?...

— Des documents humains, dont le prince avait besoin pour écrire l'*Histoire des peuples heureux*, car, entre nous soit dit, mon cher ministre, ce n'est pas en regardant les Français de 1885 qu'il lui viendra des idées...

— Blaguez... blaguez... la République est au-dessus de ça!... Et vos visites fréquentes et prolongées au *Gaulois?* et les conversations secrètes avec M. Édouard Hervé, du *Soleil?*... Comment les expliquerez-vous, dites?... Allons, avouez!... C'est ce qu'il y a de mieux à faire, puisque vous êtes prise...

— Mais...

— Vous êtes une espionne orléaniste... Une adorable espionne, ajouta M. Lambert-Fronsac en baisant la petite main chargée de fossettes et de pierreries que la baronne lui abandonnait.

Mme de Kuraçao cacha sa tête dans ses mains, pensant :

— Je crois qu'il est à point ! — et se mit à sangloter doucement, murmurant à voix basse :

— Eh bien, oui !... C'est vrai !... Pardon !... Que voulez-vous?... Il faut vivre, n'est-ce pas?... Je sais bien que c'est affreux !!... Oh! oui... je le sais !...

— Mais non... Mais non, — répondit le ministre, se faisant paternel pour rassurer sa jolie amie, — les gens les plus délicats, les gouvernements les plus honorables sont eux-mêmes forcés d'employer ces moyens-là. Et, tenez, dites-moi?... Combien vous donne-t-on pour... renseigner les princes?...

— Presque rien, — sanglota la baronne, — 100,000 francs par an...

Le raisonnable M. Lambert-Fronsac fut suffoqué.

— Elle appelle ça presque rien!... Bigre!... Ça sera cher, alors!... Enfin, autant vaut faire largement les choses... C'est égal, c'est raide!... et on dit que les orléanistes manquent financièrement d'envergure!! On ne connaît pas les dessous!

Il ajouta tout haut :

— Nous vous donnerons le double!...

Mais la baronne jugea qu'il était prudent de protester.

— C'est impossible!... Je ne puis trahir!... Jamais!!...

Pour la première fois de sa vie, M. Lambert-Fronsac devint éloquent... Il représenta à Mme de Kuraçao les avantages pratiques qu'aurait cette combinaison nouvelle; il lui démontra que, au contraire, rien n'était plus simple que ce qu'il lui proposait; elle ne dirait rien, laisserait les orléanistes croire qu'elle leur appartenait toujours, toucherait leur argent et

renseignerait le gouvernement sur les mystérieux agissements du parti. Bref, il parla si bien, qu'il parvint à arracher le consentement de la baronne.

Il se retira, fier de sa conquête. Il venait de faire un *coup politique,* — le premier depuis qu'il était au pouvoir, — et il s'offrait du même coup, sur les fonds secrets, une adorable maîtresse, qui lui apprendrait à vivre, à ressembler aux grands seigneurs qu'elle avait connus jusqu'ici! Quelle journée! Titus n'avait pas dû en avoir beaucoup d'aussi complètes que celle-là!

A partir de ce moment, commença pour le ministre et la baronne une existence idéale. Il n'avait pas à se gêner pour la voir; il était continuellement chez elle et la rencontrait dans plusieurs salons officiels où il l'avait fait admettre sans difficulté. Une femme superbe, riche, titrée, et qui savait s'habiller!... Jugez! C'était une trouvaille telle qu'on n'en avait pas fait encore depuis l'avènement de M. Grévy.

Et ce n'était pas tout! Outre les 200,000 fr. promis,— desquels un semestre avait immédiatement été versé,— Mme de Kuraçao était inondée d'avant-scènes ministérielles, de billets et de places de toutes sortes. Un crédit lui était ouvert chez les fournisseurs officiels; elle avait un wagon-salon sur toutes les lignes. C'était vraiment plus qu'elle n'avait jamais rêvé dans ses rêves les plus fous; il s'agissait de prolonger cette situation.

Quelque confiance qu'il eût en la baronne, M. Lambert-Fronsac avait continué à la faire filer afin d'être sûr qu'elle fréquentait toujours les gens du parti. S'apercevant que Gilbert, le bel agent blond attaché à ses pas, la regardait avec une admiration très expressive, elle était entrée en pourparlers avec lui et était parvenue à l'affoler totalement. Par lui, elle se faisait donner quelques menus renseignements sur les allées et venues des princes et les déplacements de M. Édouard Hervé. Mais tout cela était bien minime, il fallait

trouver un incident plus corsé, quelque chose de piquant et d'imprévu. Elle chercha et avec l'aide de Gilbert, elle trouva !

Le matin du Grand Prix, à sept heures, elle se présenta au ministère et exigea impérieusement que M. Lambert-Fronsac fût à l'instant même éveillé. Le ministre parut, les yeux bouffis, légèrement plissotés aux tempes et un peu moins joli que d'habitude. Mais il s'agissait bien de cela !... Aux premiers mots de la baronne il resta confondu, effaré.

— Vous savez que c'est aujourd'hui que les orléanistes vont renverser le gouvernement...

— Quelle farce !...

— Oui... Eh bien, vous allez voir ça ?... D'abord le duc d'Aumale a pris...

— Il est à Londres...

— Vous croyez ça ?... Eh bien, il est à Paris... Oh ! pas la peine de dire non !... Je l'ai vu...

— Quand ça ?...

La baronne rougit, sembla hésiter, puis

résolument, comme quelqu'un qui se jette à l'eau :

— Cette nuit...

— Ah!!! — fit M. Lambert-Fronsac horriblement vexé.

— Oui... Il y a trois jours qu'il est revenu... Il n'a été à Londres que pour empêcher les banquiers anglais d'accepter les propositions d'emprunt du gouvernemen français!... il est ici et le comte de Paris...

— A Eu, celui-là...

— Comme le duc d'Aumale à Londres... pour vous!... Sachez, mon cher ami, que tous les princes sont ici, moitié chez le duc de Nemours, moitié chez des membres influents du parti... Ce matin, tous, en uniforme, montent à cheval et attendent dans le jardin de l'hôtel, avenue de l'Impératrice... Les princesses aussi... Elles entraîneront le peuple, se battront au besoin...

— Voilà qui serait dangereux pour nous! Depuis Jeanne d'Arc on n'a vu pareille chose, et...

— Si, mais enfin...

— Je sais ce que je dis!... Ça serait capable de subjuguer le peuple de Paris!...

— Voulez-vous m'écouter?... Pendant qu'ils attendront les événements, armés de pied en cap, leurs partisans feront le coup aux courses...

— Quel coup?...

— Eh bien!... ils vous enlèveront de gré ou de force!... Songez donc, la partie est superbe! Vous êtes là tous réunis, excepté M. Grévy peut-être, mais ça, c'est sans importance, ça leur est égal!... et d'ailleurs, il va généralement au Grand Prix, on le prendra avec le reste... il ne gênera pas!...

— Mais, permettez...

— Le Jockey tout entier... tout entier, vous m'entendez bien, est armé de revolvers et de poignards cachés...

— C'est épouvantable!... Ça fait au bas mot sept ou huit cents revolvers et poignards chargés...

— Les revolvers seulement, chargés... parce que vous savez, les poignards... Vous plaît-il que j'achève?... Quand vous, les autres ministres, les conseillers municipaux, le gouvernement enfin, sortira de la tribune, la foule, une foule toute formée des conjurés l'entourera; on vous fera monter dans des voitures toutes pareilles aux vôtres... et des gens sûrs conduiront à Mazas ces voitures chargées de personnages politiques. Tout ce premier acte se passera, on l'espère, sans effusion de sang...

— Ah! on espère que...

— Oui... Dès que les princes sauront qu'ils peuvent sortir, ils courront aux casernes, le duc de Chartres enlèvera la cavalerie, sans peine, je vous en réponds!...

— C'est vrai... il est populaire comme tout, cet animal-là!...

— Ah!... si vous dites du mal des princes... je me tais...

— Non... C'était de l'admiration.

— Le duc d'Alençon se charge de l'artille-

rie... le duc d'Aumale de l'infanterie... le prince de Joinville attendra pour s'occuper de la marine... On sait ce que l'amiral Courbet pense du gouvernement... Comme ses opinions sont celles de la marine en général, tout porte à croire qu'elle marchera bien toute seule...

— Ce serait à craindre!...

— On pense que vers six heures... six heures un quart au plus tard, le comte de Paris sera proclamé roi... ou président... ça lui est égal... pour commencer!... Demain matin les Chambres sont dissoutes et convoquées de nouveau, et on nomme un ministère provisoire...

— Qui?... Qui?... Savez-vous qui?...

— Henri Rochefort à la justice... mais on craint qu'il refuse... le duc de Bisaccia aux affaires étrangères... M. Andrieux à l'intérieur... M. Baudry d'Asson à la préfecture de police... M. Ludovic Halévy aux beaux-arts et M. Meilhac à l'instruction publique... M. Jules Simon aux cultes... Enfin, vous comprenez, un ministère de transition douce...

Le malheureux ministre gémissait, la tête basse.

— Mais c'est terrible!... Être pris ainsi à l'improviste!... Enfin!... je vais faire consigner toutes les troupes et prendre des mesures d'ordre exceptionnelles pour la police du pesage.

Les mesures furent prises, *exceptionnelles,* en effet. Voyant qu'aucun incident ne se produisait à la sortie, le ministre courut chez la baronne de Kuraçao.

Quelle surprise! Partie, la baronne! partie, emportant trois cent mille francs et enlevant Gilbert, le bel agent chargé par la sûreté de surveiller la prétendue espionne.

Et voilà tout simplement pourquoi, le jour du Grand Prix, le passage était barré devant la tribune officielle, au grand mécontentement des promeneurs.

## L'ANTICHAMBRE

# DE LA COUTURIÈRE

---

Une petite pièce sombre entourée de banquettes sur lesquelles sont assis les valets de pied qui attendent ces dames. Va-et-vient continuel des essayeuses et des chefs d'atelier; de temps à autre, une nouvelle cliente entre et traverse l'antichambre; les garçons de courses bouclent les courroies des grandes caisses recouvertes de toile cirée. On appelle les commandes et on crie les adresses. Au milieu de ce bruit, messieurs les valets de pied échangent leurs impressions.

Un valet de pied correct (grand pardessus mastic, chapeau anglais). — Il est cinq heures, à deux heures nous étions ici ! Elle est enragée !...

Un valet de pied (en habit bleu barbeau, gilet jaune, culotte de panne noire). — Ben, elle en fait faire des toilettes, vot'patronne... elle est douillarde?...

Le valet correct. — Ah! ouat! Y a beau temps qu'elle s'est défilée!... Y doit y avoir deux sorties à la maison... Elle est je ne sais pas où... ou plutôt si!... je m'en doute!...

Un petit valet de pied (nouveau chic; pardessus droit anglais, bleu marin à col de velours). — Moi aussi, j'm'en doute?...

Le valet de pied bleu barbeau. — Oh! c'est du monde comme ça!

Le valet de pied correct, *froidement ironique*. — Mossieu est scandalisé? Faut d'la tenue à mossieu?... (*Changeant de ton.*) Oh! la la!!! t'as donc servi à la Comédie-Française!...

Le valet bleu barbeau, *vexé*. — Enfin, ma-

dame la marquise vient ici pour essayer, elle !!...

Le petit valet de pied nouveau chic. — Ben, ça prouve qu'elle a pas mieux à faire !...

Le valet bleu barbeau. — .....

Le valet correct. — Ça t'colle sous bande, hein ça, mon vieux ? C'est bien vieux jeu, les marquises !

Le valet bleu barbeau, *indigné*. — C'est une marquise authentique !...

Le valet correct. — Raison de plus ! Une marquise pour de vrai, qui essaie sa robe pour de bon ?... Si vous croyez que c'est pas vieux jeu ?...

Le valet bleu barbeau. — Et vous, vous êtes dans l'faubourg aussi ?...

Le valet de pied nouveau chic. — Des injures ?...

Le valet de pied correct. — Moi, j'suis chez une artiste...

— Peintre ?...

— Non... elle joue la comédie... elle est au théâtre !!!

— La place est-elle bonne?

— Excellente... On a bien ses petits ennuis... comme partout... madame est un peu chienne par moments... quand il y a quelqu'un... Mais elle me dédommage dans l'intimité...

— Veinard!...

— Oui... quand nous rentrons du théâtre, et qu'elle est d'bonne humeur, elle me fait souper avec...

Le valet de pied nouveau chic qui a une « teinte artiste », *fredonnant.* — Bon souper, bon gîte et... le reste...

Le valet bleu barbeau.— Voilà de ces profits qu'on n'a pas dans l'faubourg!...

Le valet de pied correct, *goguenard.* — Non... Mais on a l'prestige... et un bel habit bleu barbeau comme ça!

Une dame entre; elle est élégante et jolie, mais elle n'est plus de la toute première jeunesse. Tous, en apparence indifférents, l'examinent sournoisement.

— Mâtin! quel galbe!...

— Oh! si on veut!... é'doit met' du temps à faire sa façade!...

— Ah! si y vous faut des primeurs?...

LE VALET BLEU BARBEAU. — Je la trouve superbe, cette femme-là!... Sa démarche est majestueuse, son port de tête d'une noblesse excessive!!!

LE VALET DE PIED NOUVEAU CHIC.—Malheur!... Rien qu'ça de style!

LE VALET BLEU BARBEAU, *interloqué.*—Mais... vous dites?...

LE VALET DE PIED CORRECT. — C'est une ancienne à moi, cette dame que vous reluquez tous...

LE VALET BLEU BARBEAU, *saisi d'admiration.* — Non!!! pas possible?

LE VALET DE PIED CORRECT. — Qu'est-ce qu'y a de surprenant à ça?... C'était même une bonne place...

LE VALET BLEU BARBEAU. — Ah!... c'est une ancienne « place » que vous voulez dire... Je comprenais... tout autre chose...

Le valet de pied correct, *pincé*. — Si cela eût été, je ne vous le dirais pas... il est de ces choses qu'il est de bon ton de garder pour soi...

Le garçon de courses, *chargeant une immense caisse sur ses épaules*. — L'adresse, s'il-ou-plaît?

Voix partant de la pièce où est la caisse :

— Mme la baronne de Malcalmé!... 60 *bis*, rue Tilsitt...

Le valet de pied nouveau chic. — C'est pour la maison, c' colis!!!

Le valet correct. — Ah! vous êtes chez les Malcalmé, vous?...

— Mais oui...

— Et la baronne?... toujours farceuse... pas vrai?...

— Oui... mais truqueuse comme pas une; elle en fait voir d'toutes les couleurs au baron...

— De grises surtout...

— Si elle ne lui en fait voir que d'cette

couleur-là, il n'a pas encore trop l'droit d'se plaindre...

Le petit valet de pied nouveau chic. — Quelle femme que madame!!... jamais elle ne s'coupe...

— Et l'mari?...

— L'mari... Oh!... il n'm'intéresse pas, l'mari! je l'étudie superficiellement...

Entre une cliente, petite, potelée, boulotte, très bien habillée.

Chœur. — Gentille, la petite poupée!

Le petit valet de pied nouveau chic. — Peuh!... trop ponnette: un peu bouletée... la hanche noyée!...

Le valet de pied correct. — V'la des femmes qui coûtent cher!... Faut qu'ça soye pomponné dans les grands prix pour qu'ça aye de l'œil pour deux sous!!!

Le valet bleu barbeau. — Pourquoi donc ça?...

Le valet de pied correct. — Parc'qu'y a pas d'ligne... et qu'la ligne c'est tout!... et que

quand y en a pas, son remplacement coûte bon...

Un vieux valet de pied, *qui n'a pas encore parlé.* — Ben, moi, j'parierais que c'te petite mère qu'est passée là, doit être gentille tout plein... en costume d'bain... et même moins...

Le petit valet de pied nouveau chic, *montrant une très jolie femme qui vient d'entrer et parlemente à la caisse.* — Si ma patronne était de c'modèle-là, j'ferais des stations moins longues dans cette turne-ci... Mazette!... elle est campée, c'te femme-là!!!...

Le valet de pied correct. — Paraît qu'ça n'va pas comme é veut à la caisse... on arrête l'crédit...

Le petit valet de pied nouveau chic. — On a tort!... une femme tournée comme ça peut toujours payer... quand elle veut... et ça fait d'la réclame à la maison...

Le valet bleu barbeau. — Est-ce que c'est une femme entretenue?...

Le valet de pied correct, *levant les épaules.* — Une femme entretenue!!! On dit une cocotte... une belle petite... mais on n'dit pas une femme entretenue!!

Le valet bleu barbeau. — Enfin, en est-ce une?

Le petit valet de pied nouveau chic. — Pas besoin d'le demander!... Y a qu'à la r'garder hancher!... avec un peu d'usage du monde, on reconnaît du premier coup d'œil à qui on a affaire...

Le valet de pied correct. — Suffit pour ça d'avoir l'œil américain...

Le valet bleu barbeau. — Moi, j'suis d'Étampes...

Une nouvelle venue traverse l'antichambre, elle est suivie d'un valet de pied, auquel elle remet une pelisse de loutre et un tout petit chien.

— Vous garderez Topsy, il me gêne pour essayer!... (*Elle disparaît dans le salon qui précède les salons d'essayage.*)

Le valet de pied, *grincheux, rognonnant.*— Eh bien, et moi?... On croirait qu'y n'me gêne pas pour attendre!!! (*Il secoue le chien.*)

La Dame, *rouvrant la porte.* — Emballez-le dans ma pelisse... il a eu froid au Bois...

Le valet de pied. — Oui, madame la comtesse!... (*Quand elle a refermé la porte*). Et moi?... est-ce que j'ai pas eu froid au Bois, moi?... Si ça n'fait pas suer!...

Le valet de pied nouveau chic. — Bonjour, m'sieu l'comte!...

Le valet de pied au chien. — Tiens!... bonjour, baron!... (*Il se lève, et pose sur la banquette le petit chien qui se met à trembler affreusement.*)

Le valet de pied nouveau chic. — As-tu toujours des renseignements de courses?...

Le valet de pied au chien. — Toujours!... le frère de la patronne a encore son écurie, alors...

Le valet de pied nouveau chic. — Tu paries dessus?...

Le valet de pied au chien. — Jamais d'la vie! rien à faire!... y court droit!...

Le valet nouveau chic. — Ah! bah! quel est son but?...

Le valet au chien. — Il aime à voir triompher ses couleurs!... Une brute, quoi! Alors, naturellement, l'écurie a ses hauts et ses bas... C'est pas d'l'argent sûr!...

Le valet nouveau chic. — Tu gagnes toujours?...

Le valet au chien. — Mais z'oui, généralement!... Je connais l'ami d'un lad de l'écurie ***; d'ailleurs, pas besoin d'le consulter... S'il y a une somme contre l'cheval... on est certain qu'y sera tiré à pleins bras; par conséquent, on peut toujours risquer son p'tit louis...

Le valet bleu barbeau, *au valet de pied au chien.* — Dites donc, votre petit chien a froid, y n'fait que d'tousser!...

Le valet au chien. — Ah! bien! j'm'en bats l'œil avec la pointe du pied, vous savez?

Qu'y tousse si ça l'amuse... c'est son droit!...

UNE DAME MAJESTUEUSE entre, suivie d'un superbe valet de pied.

LE VALET DE PIED CORRECT. — Cristi! en v'là, des bossoirs!!!

LE VALET DE PIED DE LA NOUVELLE VENUE s'assoit en souriant.

LE PETIT VALET DE PIED NOUVEAU CHIC. — Une rude femme, vot' bourgeoise?... C'est à elle tout ça?...

LE VALET DE PIED. — Parfaitement! Et quand je suis entré chez elle, c'était pis qu'une canne à pêche!...

LE PETIT VALET NOUVEAU CHIC. — Bigre!... mes compliments!... on est bien nourri dans la maison!...

LE VALET DE PIED. — Euh! euh!... des avares!... Monsieur surtout... C'matin, y se sont presque crêpé l'chignon pour la facture d'ici... une misère...

LE VALET CORRECT. — Combien?...

LE VALET DE PIED. — Vingt-huit mille!... Il

est vrai que c'n'est q'du premier décembre à aujourd'hui.

LE VALET BLEU BARBEAU, *saisi.* — Peste!... vous appelez ça une misère? Ben, vous allez bien, vous!

LE VALET DE PIED CORRECT. — Allons donc!... Une femme qui s'respecte n'peut décemment pas dépenser moins de quatre mille francs par mois pour sa toilette...

LE VALET BLEU BARBEAU. — C'est gentil pour un mari, ça!... surtout s'il a des goûts simples... et que sa situation soit modeste...

LE PETIT VALET DE PIED NOUVEAU CHIC. — Ah! le fait est que s'il est employé à dix-huit cents francs, ça doit l'gêner considérablement!...

LA DAME AU PETIT CHIEN, *passant la tête à la porte au fond.* — Topsy n'a pas froid?... Il ne m'appelle pas?... Mais... pourquoi donc ne le posez-vous pas dans ma pelisse comme je vous en ai donné l'ordre?...

LE VALET DE PIED. — Je l'y ai posé, madame

la comtesse... Mais y souffrait d'la chaleur!... Y s'plaignait... alors, j'ai pas eu l'courage d'résister... j'lai ôté de dessous... (*A part.*) Attends, va! sale guenille de chien!... j'vas t'apprendre à geindre, moi!... et à trembler!... Si ça donne pas envie d's'asseoir dessus pour l'réchauffer!... Malheur!!!

LE VALET BLEU BARBEAU, *tout attendri, voyant que le petit chien cherche à s'élancer vers la porte où il vient d'apercevoir sa maîtresse.* — Pauv'bête!!! y veut rejoindre sa maîtresse!...

LE VALET DE PIED. — Comme si y n'est pas aussi bien là!... Si j'le laissais s'carapater dans la rue, hein?... J'dirai que j'l'ai perdu!... quel débarras!

LE VALET DE PIED CORRECT. — Y va être sept heures!... Nous aurons passé la journée ici?... (*A une des essayeuses qui passe.*) — Est-ce que madame en a encore pour longtemps?...

L'ESSAYEUSE. — Elle se r'habille, monsieur!..

LE VALET DE PIED CORRECT, *résigné.*—A quatre heures moins un quart, on m'a déjà répondu ça!

L'ESSAYEUSE. — Elle est peut-être partie?...

LE VALET DE PIED CORRECT, *bondissant*. — Partie?... sans moi!... Ah! bien, j'voudrais voir ça, par exemple! Non, j'voudrais l'voir?...

LE VALET DE PIED NOUVEAU CHIC. — Si elles essayent toutes depuis l'temps, é'doivent en avoir leur claque!...

Peu à peu le mouvement de va-et-vient diminue dans l'antichambre; il sort quelques clientes, mais il n'en arrive plus. Les essayeuses replacent les costumes dans les grandes armoires de palissandre à coulisses.

LE VALET DE PIED NOUVEAU CHIC. — C'est m'sieu le baron qui va être content d'dîner à huit heures, car nous n' rentrerons pas avant ça?...

LE VALET DE PIED CORRECT, *étonné*. — Comment, il attend?...

LE VALET DE PIED NOUVEAU CHIC. — Faut bien, aujourd'hui!... y a du monde!!...

LE VALET CORRECT. — Ah! vous m'en direz tant!...

LE VALET AU CHIEN, *prenant brusquement le petit chien sur ses genoux.* — Allons! en position!... elle va sortir!!...

LA DAME AU CHIEN, LA COCOTTE DU VALET DE PIED CORRECT et LA BARONNE DU PETIT VALET DE PIED NOUVEAU CHIC sortent presque en même temps.

LES TROIS VALETS DE PIED les suivent en lançant un regard méprisant au VALET DE PIED BLEU BARBEAU, qui attend toujours, impassible et respectueux, la venue de sa maîtresse.

Le garçon de magasin vient baisser le gaz. La moitié des demoiselles et essayeuses disparaît. C'est l'heure des dîners. On n'entend plus qu'un chuchotement assourdi et confus, partant du salon d'essayage.

FIN

# TABLE

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

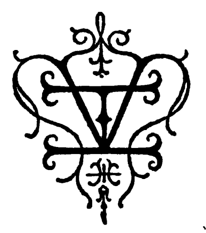
*Neuvième édition*



# DANS
# l'train

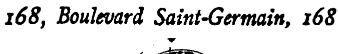
PAR

**GYP**



PARIS

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR



*168, Boulevard Saint-Germain, 168*

# VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

*Collection in-18 jésus à* **3** *fr.* **50** *le volume*

| | | |
|---|---|---|
| JULES CLARETIE. . . . | La Vie à Paris, *années 1880, 1881, 1882, 1883, 1884, 1885* . . . . . . . . (Chaque volume se vend séparément.) | 6 vol. |
| HENRY FOUQUIER. . . | La Sagesse Parisienne, *3e édition*. . | 1 vol. |
| — | Paradoxes féminins, *3e édition* . . . . | 1 vol. |
| JULES DE GLOUVET . . | Le Père, *12e édition*. . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| — | L'Idéal, *3e édition*. . . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| — | Croquis de Femmes, *3e édition*. . . . | 1 vol. |
| — | L'Étude Chandoux, *3e édition* . . . . | 1 vol. |
| GYP . . . . . . . . . . . | Le Druide, *20e édition*. . . . . . . . . . | 1 vol. |
| RENÉ MAIZEROY. . . . | Souvenirs d'un Saint-Cyrien, *6e édit.* | 1 vol. |
| — | Les Malchanceux, *4e édition* . . . . . | 1 vol. |
| — | Les deux Femmes de Mlle, *12e édit*. | 1 vol. |
| — | La Dernière Croisade, *4e édition*. . . | 1 vol. |
| — | Au Régiment, *6e édition*. . . . . . . . | 1 vol. |
| — | La Fin de Paris, *6e édition*. . . . . . | 1 vol. |
| — | Le Boulet, *11e édition* . . . . . . . . | 1 vol. |
| GUY DE MAUPASSANT . | La Maison Tellier, *13e édition* . . . . | 1 vol. |
| — | Mademoiselle Fifi, *11e édition* . . . . | 1 vol. |
| — | Une Vie, *27e édition*. . . . . . . . . . | 1 vol. |
| — | Au Soleil, *10e édition*. . . . . . . . . . | 1 vol. |
| — | Miss Harriet, *13e édition*. . . . . . . . | 1 vol. |
| — | Yvette, *15e édition*. . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| — | Bel-Ami, *49e édition*. . . . . . . . . . | 1 vol. |
| — | La Petite Roque, *16e édition*. . . . . | 1 vol. |
| JULES CASE . . . . . . | La Fille à Blanchard, *6e édition*. . . | 1 vol. |
| — | La Petite Zette, *3e édition*. . . . . . | 1 vol. |
| — | Une Bourgeoise, *3e édition*. . . . . . | 1 vol. |
| HENRI ROCHEFORT. . . | Les Français de la Décadence, *4e édit.* | 1 vol. |
| — | La Grande Bohême, *4e édition*. . . . | 1 vol. |
| — | Les Signes du Temps, *4e édition* . . | 1 vol. |
| — | La Lanterne. — Paris 1868, *4e édit.* | 1 vol. |
| — | Farces Amères, *4e édition*. . . . . . . | 1 vol. |
| AURÉLIEN SCHOLL. . . | Fruits défendus, *3e édition* . . . . . . | 1 vol. |
| — | Le Roman de Follette, *4e édition*. . | 1 vol. |
| — | L'Esprit du Boulevard, *4e édition*. . | 1 vol. |
| ALBERT WOLFF . . . . | Voyages à travers le Monde, *12e édit.* | 1 vol. |
| — | L'Écume de Paris, *16e édition* . . . . | 1 vol. |
| — | La Haute Noce, *20e édition*. . . . . . | 1 vol. |
| — | La Gloire à Paris, *10e édition* . . . . | 1 vol. |
| — | La Capitale de l'Art, *10e édition* . . . | 1 vol. |

Paris. — Typ. Ch. UNSINGER, 83, rue du Bac.